

Léopold Courouble

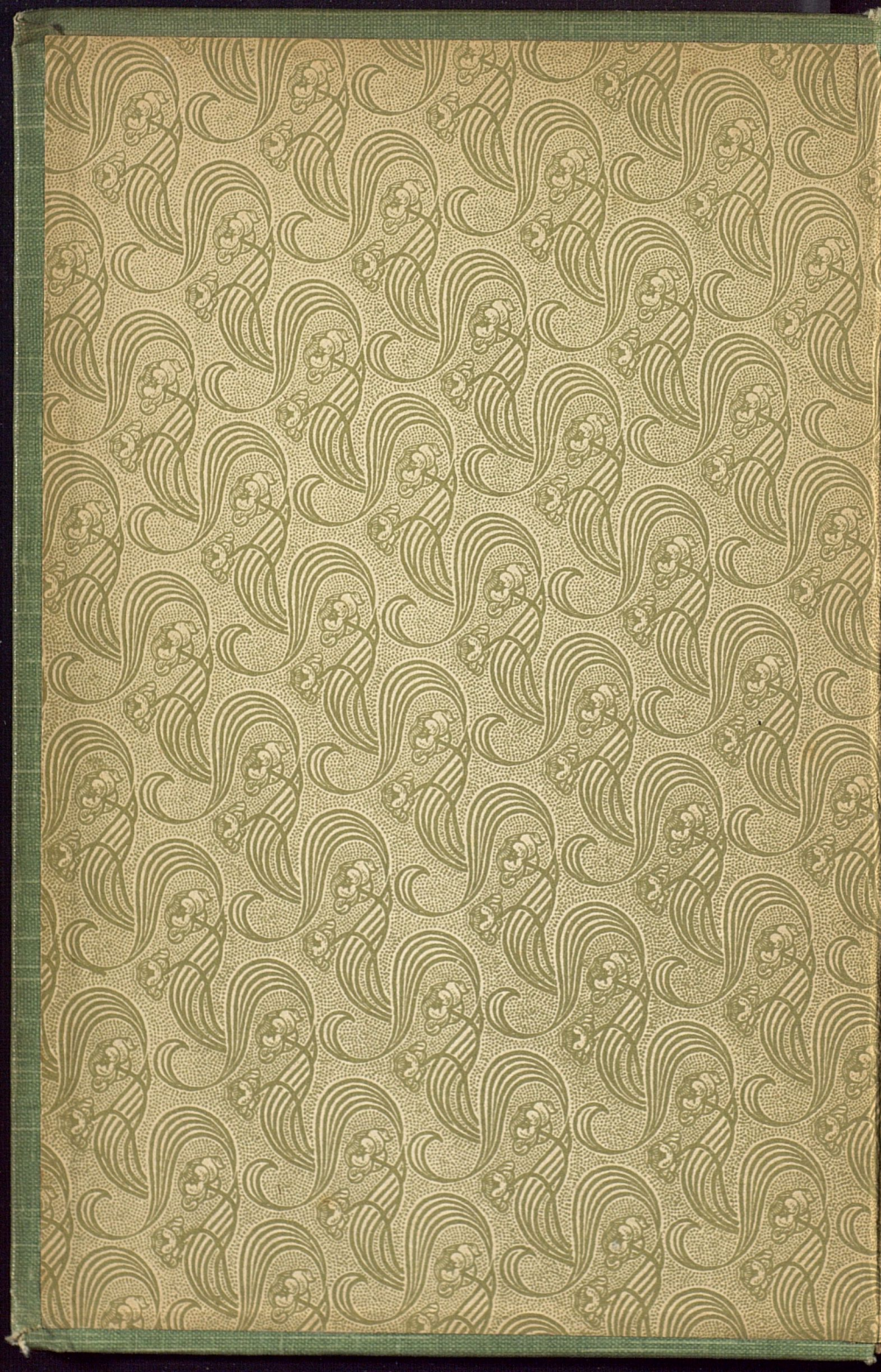
Contes & Récits  
d'un Bruxellois

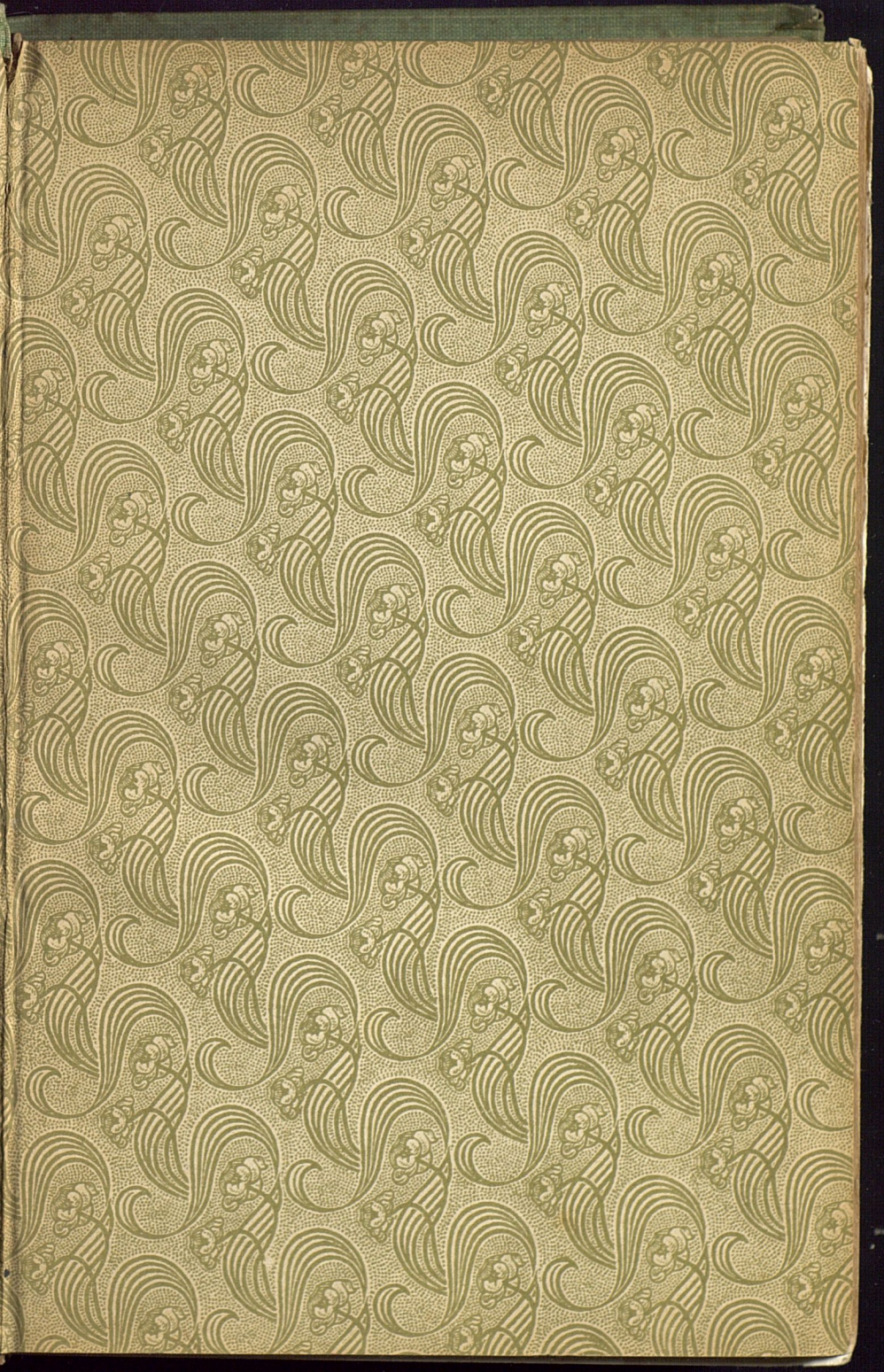


ML

11358

A







Chari Pandraspinner

N<sup>o</sup> 19

Hamlet p. 501

**Contes et Récits**

**d'un Bruxellois**



FLA

11358

DU MÊME AUTEUR :

CONTES ET SOUVENIRS. (Épuisé).

ATLANTIQUE IDYLLE. (Épuisé).

NOTRE LANGUE, édition nouvelle revue et augmentée.

MES PANDECTES, avec une préface d'*Edmond Picard*.

EN PLEIN SOLEIL. (Épuisé).

PROFILS BLANCS ET FRIMOUSSES NOIRES, impressions  
congolaises. Nouvelle édition avec 9 gravures.

IMAGES D'OUTRE-MER (ATLANTIQUE IDYLLE, CARNET  
DE VOYAGE), avec 7 gravures.

LA MAISON ESPAGNOLE, 2<sup>e</sup> édition.

LA FAMILLE KAEKEBROECK, mœurs bruxelloises :

I. La Famille Kaekebroeck, nouvelle édition  
avec une préface d'*Eugène Demolder*.

II. Pauline Platbrood, nouvelle édition avec une  
préface de *Georges Eekhoud*.

III. Les Noces d'Or, nouvelle édition.

IV. Les Cadets du Brabant, 2<sup>e</sup> édition.

V. Le mariage d'Hermance, 2<sup>e</sup> édition.

LA LIGNE DES HESPÉRIDES, roman.

EN PRÉPARATION :

ADOLPHINE A PARIS (La Famille Kaekebroeck).

CROQUIS BRUXELLOIS.

LÉOPOLD COUROUBLE

# Contes et Récits d'un Bruxellois

ILLUSTRÉS DE HUIT PLANCHES HORS TEXTE

DE

CONSTANT DRATZ

ET DE DEUX DESSINS D'APRÈS NATURE

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ, EDITEUR

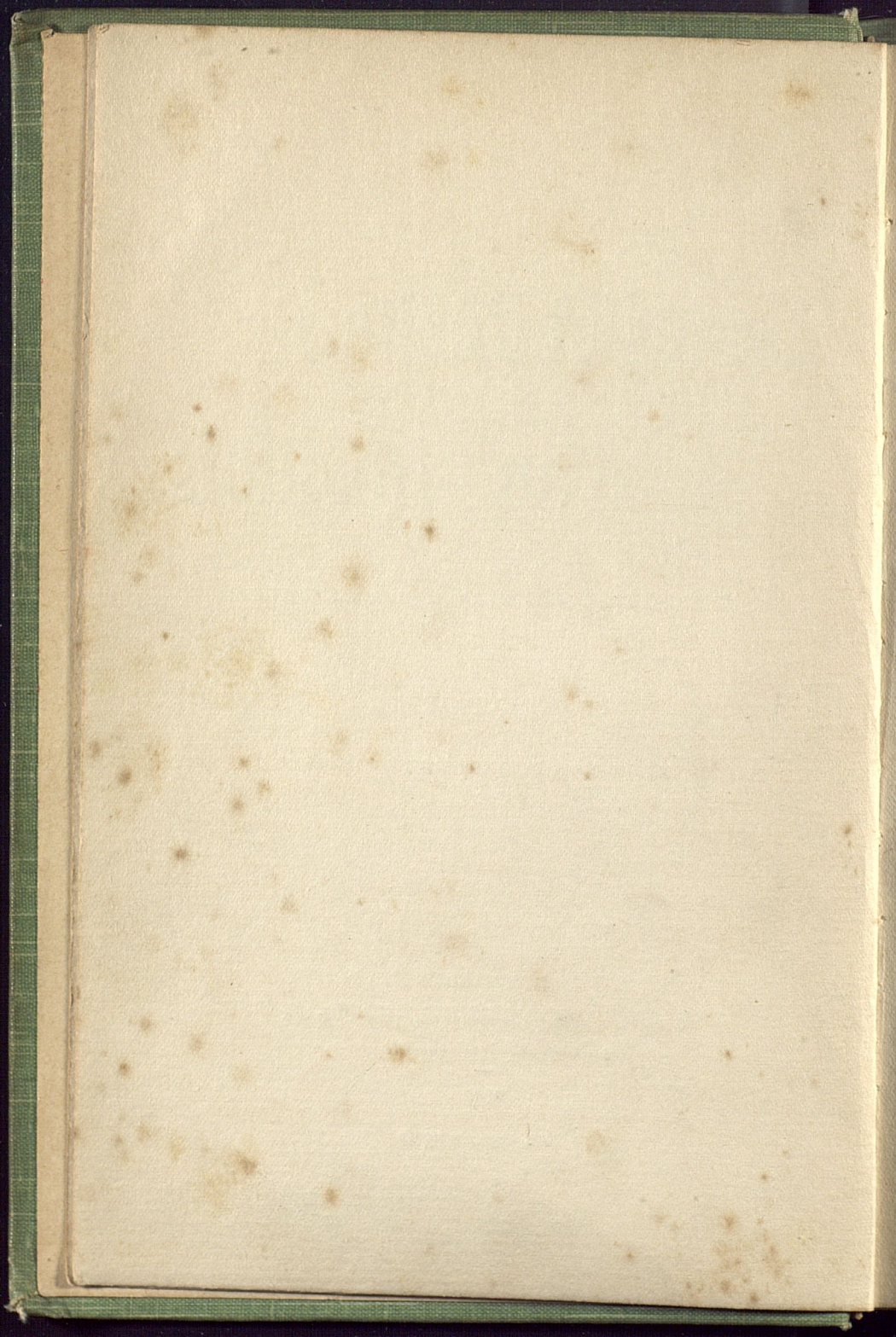
31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—

1907

—

*Tous droits réservés*





## La Légende authentique de l'âne.

CHERS ENFANTS,

Il y avait une fois un petit âne gris qui était bien malheureux.

Son maître — un méchant meunier qui ne ressemblait guère à ce brave homme de meunier qu'on voit dans le *Chat Botté* — le chargeait de lourds sacs et le rouait de coups du matin au soir. La pauvre bête ployait sous les fardeaux, mais, patiente et docile, elle cheminait toujours d'un pas égal, agitant parfois ses longues oreilles quand le bâton lui tombait trop durement sur l'échine.

Jamais personne n'avait caressé ce petit âne gris, et quoiqu'il rendit les plus grands services, c'est à peine si on lui donnait à manger. Aussi, vous pensez comme il était maigre ! Tellement maigre qu'on voyait les cercles de ses côtes décharnées et qu'il y avait des fosses dans ses flancs meurtris !

Il ne se rebiffait jamais pourtant ; mais

lorsqu'il était rentré dans son écurie — une sorte de cahute dont les planches jointaient mal et laissaient passer la bise — souvent le petit âne, à bout de tristesse, pleurait en silence devant sa mangeoire vide — car les ânes savent pleurer.

Il advint cette année-là que l'hiver fut très rude et que la neige tomba en abondance. Le petit âne eut froid et se mit à tousser.

Croyez-vous que son maître s'inquiéta ? Point du tout. Au lieu de soigner le baudet, ce vilain homme le fit travailler davantage encore et ne cessa de le battre pour lui apprendre à être malade.

Or, un samedi après-midi — précisément c'était la veille de la Saint-Nicolas — le meunier résolut de porter une provision de farine chez un boulanger de ses amis qui habitait le village voisin.

Quand il eut posé sur le dos du petit âne quatre gros sacs :

— Hue ! dit-il en faisant claquer son fouet tout neuf.

Mais le grisonnet, malgré toute sa bonne volonté, ne put mettre un pied devant l'autre, tant le faix était pesant.

Le meunier entra dans une grande colère, et piqua de son bâton ferré la croupe de la bête.

Alors, bien qu'épuisé de souffrance et de

faim, l'âne fit un suprême effort; il avança péniblement et sortit du moulin aux grandes ailes.

La campagne rayonnait, toute blanche sous le beau ciel bleu. Là-bas, sur les mares gelées, au milieu des prairies, des petits garçons glissaient de joyeuses *reisebountjes*.

L'âne allait sur la route difficile. Il était si chargé que la ligne de son dos faisait une courbe profonde et que son ventre rasait la neige épaisse. Il fléchissait à chaque pas. Il haletait. Une sueur lui fumait de tout le corps. Il n'en pouvait plus.

Soudain, il choppa contre une pierre et s'abattit, les reins cassés. Ses longues oreilles s'agitèrent un moment et sa tête crépue s'allongea sur le blanc chemin.

Le meunier était stupéfait. D'abord, il tenta de relever sa bête en lui donnant force coups de trique. Mais l'âne restait sans mouvement. Alors le méchant homme planta son talon plein de clous dans les flancs de l'animal et voyant qu'il n'y avait rien à faire, il abandonna ses lourds sacs pour quérir de l'aide au moulin.

En ce moment, un petit garçon et une petite fille qui revenaient de l'école, s'arrêtèrent près de la bête agonisante.

— Oh! le pauvre âne! dirent-ils avec compassion.

Et ils caressèrent en pleurant le petit grisonnet. Celui-ci souleva sa tête douloureuse pour regarder les bons enfants; puis il la laissa retomber et rendit le dernier soupir.

L'âne était mort dans l'étonnement de cette première pitié...

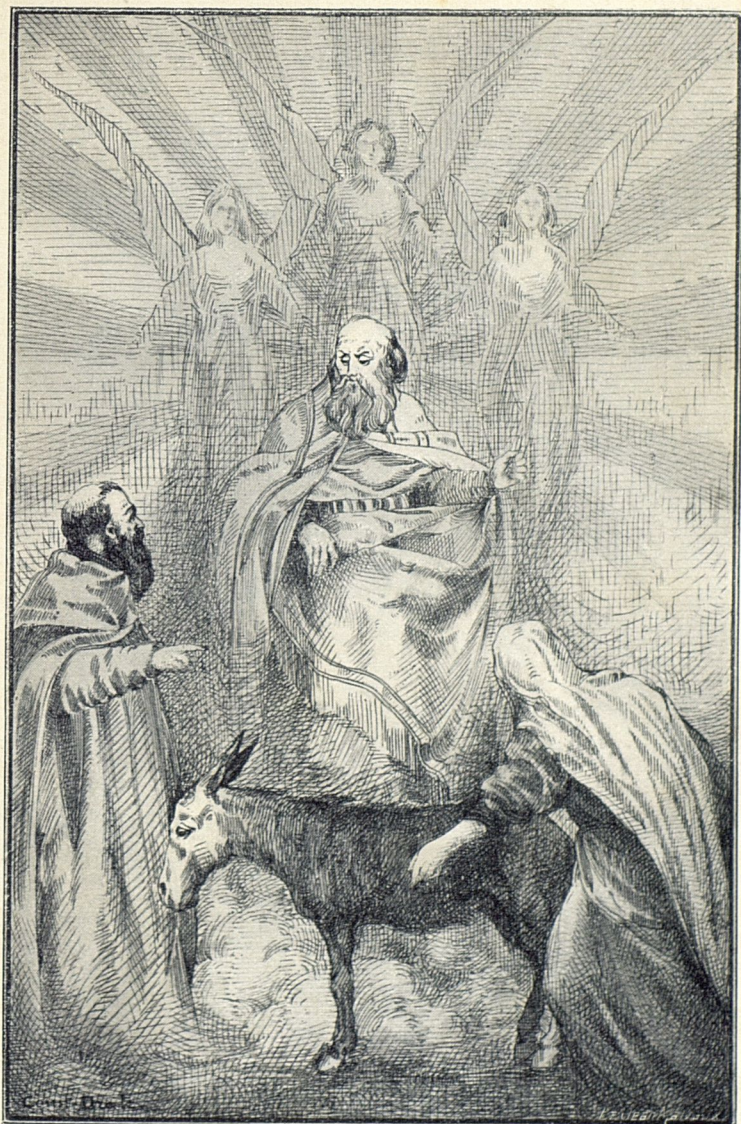
\*  
\*   \*

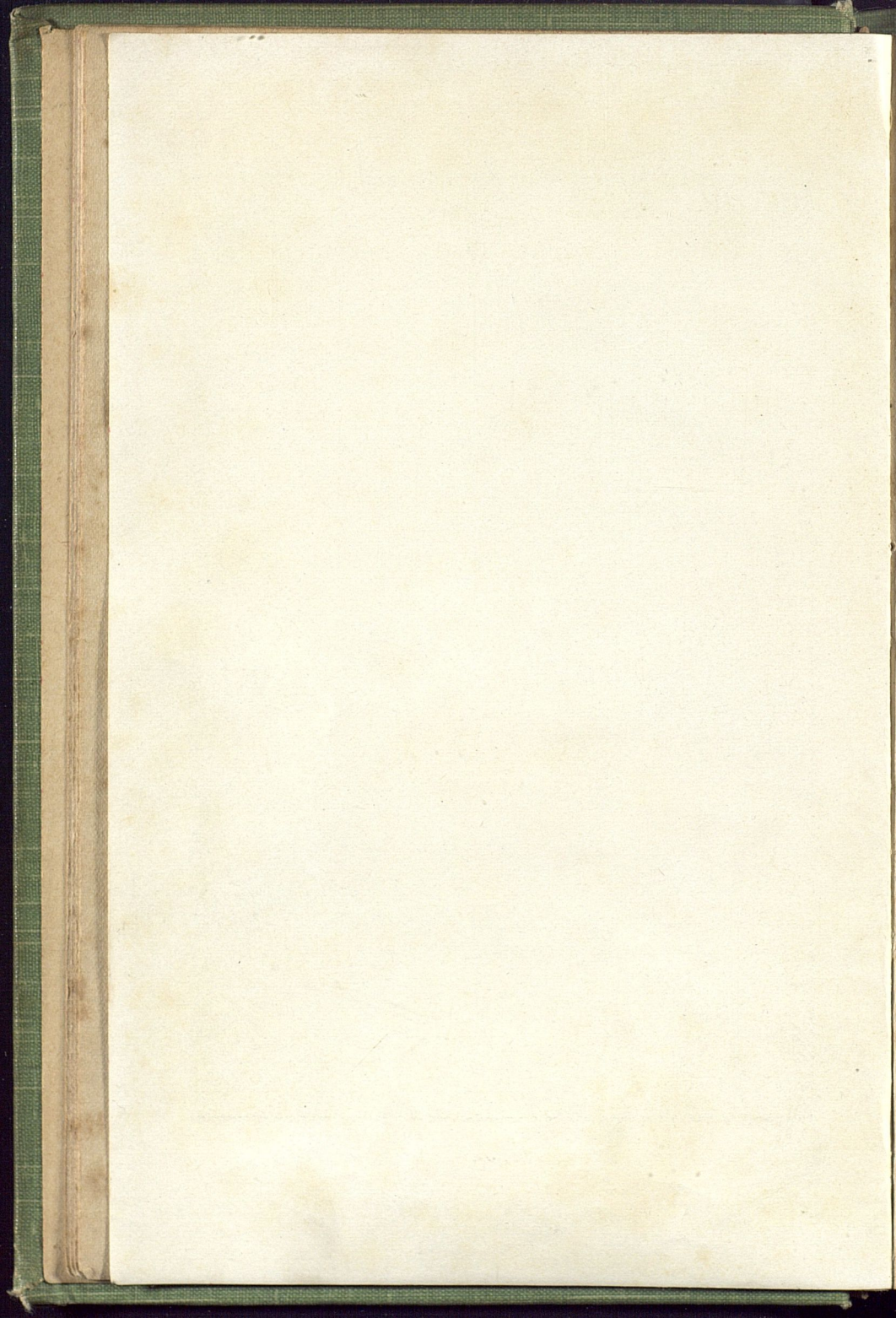
Il monta droit au ciel.

A la porte du Paradis, la Vierge et Saint Joseph accoururent pour le recevoir, car ils se souvenaient du doux âne qui les porta jusqu'à la terre d'Égypte. Donc ils le prirent par son licol et, soutenant sa marche difficile, ils le traînèrent tendrement vers l'Éternel.

En voyant passer la bête si maigre, toute rabougrie et percluse, l'échine saigneuse, les saints et les saintes ne pouvaient retenir des pleurs.

Le bourriquet arriva devant Dieu qui lui dit :  
— Mon pauvre ami, comme te voilà arrangé !  
Ma parole, tu as été torturé autant que mon cher fils. Les hommes sont vraiment lâches et cruels. Un jour, il faudra bien que je les punisse de nouveau. Cette fois ils sauront pourquoi !  
En attendant, exprime ton désir. Parle sans arrière-pensée, je veux accomplir ta vengeance.





Mais le petit âne répondit :

— Seigneur, je vous remercie de m'avoir donné une âme bonne et patiente. J'ai déjà oublié les maux que j'ai soufferts ; je pardonne à mon bourreau. Pourtant, si vous croyez que j'ai mérité une récompense, touchez-moi seulement de vos mains éblouissantes et faites que je devienne à l'instant un grand âne très robuste...

— Vrai, dit le Très-Haut, c'est là tout ce que tu demandes en compensation de ton atroce misère ? Tu n'es guère exigeant ! Sois donc exaucé tout de suite.

A ces mots, Dieu ayant étendu ses mains éblouissantes, le bourriquet supplicié devint à l'instant un grand âne très robuste.

Alors, l'âne joyeux promena un long regard circulaire sur les saints et les saintes attendris. Il cherchait quelqu'un au milieu de l'assemblée magnifique.

Tout à coup, dans sa vigueur reconquise, il s'élança au petit trot sur les pelouses d'azur et vint s'arrêter en face d'un vieillard bienheureux dont la belle figure sanguine, superbement encadrée dans la chevelure et la barbe blanches, respirait une bonté infinie.

— Maître, dit-il au patriarche étonné, voyez-vous pas comme la neige tombe à gros flocons sur la terre ? N'est-ce pas déjà le temps

où vous avez l'habitude de descendre chez les hommes? Me voici à vos ordres et prêt à vous suivre. Car je suis désormais votre serviteur fidèle.

Et le vieillard bienheureux donna une tape amicale sur le cou luisant de l'âne :

— Bien ça, fit-il d'une voix émue. Oui, j'accepte ton aide, tu seras désormais mon compagnon fidèle. Sois remercié et béni au nom de tous les Innocents, car sur ton large dos je vais emporter maintenant mille fois plus de bagages! Mais tu as raison : Décembre est arrivé, la terre est blanche. J'entends pleurer les petites orgues de la bise dans les cheminées et je sens une délicieuse odeur de *speculoos* au four qui monte des bonnes villes flamandes. Il n'y a pas à s'y tromper, le moment est venu. Ça, préparons-nous au voyage!

Il dit, et sans plus attendre, le bon vieillard jeta sur le large dos de la bête un bât bien rembourré auquel il accrocha deux hottes immenses. Une volée d'anges apportèrent les bonbons, les pâtisseries et les joujoux que la Vierge et Saint Joseph disposaient avec méthode dans les paniers pour ne pas perdre de place.

En un instant les hottes furent pleines. Elles débordèrent. L'âne disparaissait presque sous son fardeau merveilleux.

Enfin tout fut prêt. Le patriarche revêtit la

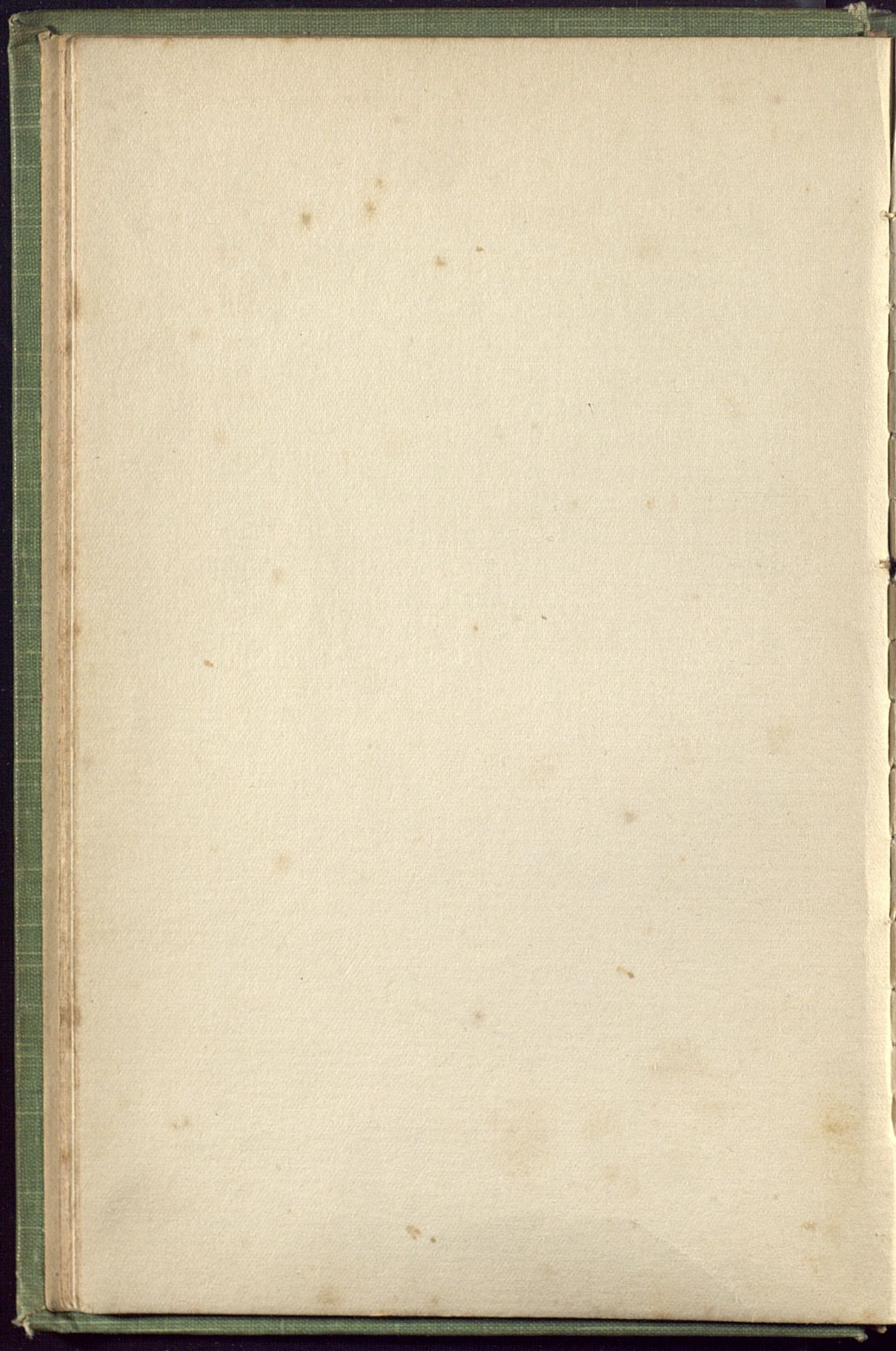


splendide dalmatique, se coiffa de la mitre étincelante et prit dans sa dextre la crosse d'or incrustée de pierreries, tandis qu'en sa main gauche il tenait la bride du serviteur. Puis, s'étant incliné devant l'Eternel et toute la compagnie, il s'écria :

— En route, mon brave!

Saint Pierre courut ouvrir les portes du Paradis à deux battants.

Alors, dans les acclamations du Ciel, l'âne s'ébranla et, glorieux sous sa charge sublime, il partit lentement, conduit par le grand saint Nicolas qui souriait aux élus et s'éloignait, posant doucement sa crosse d'or sur les dalles resplendissantes...



## Le Petit Chaperon Rouge.

Mademoiselle Ninette, lasse de jouer avec sa poupée, a grimpé sur les genoux de son oncle :

— Et maintenant, dit-elle quand elle a trouvé une pose très à l'aise, tu peux me raconter une histoire.

Et l'oncle, très soumis, commence en ces termes :

\* \* \*

— Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Mademoiselle Lili et qui était blonde et rose. Elle était aussi très bonne, très sage, et comme elle savait toutes ses lettres, ses parents lui avaient donné beaucoup, beaucoup de jouets.

— Lesquels?

— Elle les avait tous.

— Oh ! elle était bien heureuse !

— Oui, Lili était très heureuse. Elle passait des heures au milieu des poupées, des petites voitures, des moutons, des ménages, des *chevals*, des...

— Est-ce qu'elle avait des petites sœurs ?

— Non, elle n'en avait pas. Un jour...

— Et des petits frères ?

— Non plus, elle n'avait pas de petits frères et elle n'avait pas de petites sœurs. Elle était toute seule, c'était une enfant unique. Alors un jour...

— Qu'est-ce que c'est, un enfant unique ?

— Un enfant unique ? C'est un enfant qui ne peut pas dire comme toi : « C'est pas moi, c'est Jujules ! » Alors un jour...

— C'est triste. Pourquoi, dis, qu'elle n'avait pas de petits frères ni de petites sœurs ?

— Mais, je ne sais pas ! Ses parents n'en avaient pas acheté. C'était trop cher. Alors...

— Combien que ça coûte, une petite sœur ?

— Bé, est-ce que je sais ? Ça dépend. Il y en a de tous les prix...

— Et combien j'ai coûté moi ? Très cher ?

— Oh ! toi, on t'a donné pour rien, par-dessus le marché, dans une liquidation de gosses !

— menteur ! Alors c'est des avarés ?

— Qui ça ?

— Tiens, le papa et la maman de Mademoiselle Lili !

— T'es bête ! Mais non, puisqu'ils lui avaient donné tous les jouets, des poupées avec des robes et...

— Hein, elles savaient remuer les yeux ?

— Evidemment.

— Et elles savaient loucher comme ça... regarde ?

— Non, Mademoiselle, elles ne louchaient pas, elles étaient trop bien élevées pour ça. Attrape !

— Alors elles savaient tirer la langue comme ça ? Attrape !

— Veux-tu bien finir, petite vilaine !

— Mais j'suis sûre, elles savaient pas marcher ?

— Eh bien si, elles marchaient ; même qu'elles se tenaient très droites et qu'on ne devait jamais les porter à la promenade.

— C'est des poseuses ! Elles avaient un pouf ?

— Tiens, tu m'embêtes ! Oui, elles avaient un pouf — un grand — comme une dame... Mais tu sais, zut, je ne continue pas mon histoire.

— Oh si, si, mon bon oncle !

— Eh bien alors, tais-toi. Je disais donc qu'un jour... Ma foi, je ne sais plus. Voilà, c'est de ta faute, tu m'as embrouillé...

— Oh ! mon bon oncle !

\*  
\*   \*  
\*

— Attends, ça va me revenir. Ah! c'est cela. Un jour — un matin plutôt — M<sup>lle</sup> Lili se réveilla dans son petit lit et elle entendit toutes les cloches qui sonnaient, sonnaient comme des folles — des petites qui faisaient dig ding dong — les grosses qui faisaient bing bang boum — et une plus grosse, tout là-bas, qui faisait baðum, baðum, baðum, comme si elle baillait.

— Tiens, c'était comme à Pâques!

— Précisément, c'était le jour de Pâques. Les cloches se racontaient leur voyage à Rome. M<sup>lle</sup> Lili, toute joyeuse, se leva, se débarbouilla et entra dans la chambre de son papa et de sa maman, qui l'embrassèrent et lui dirent : « Petite Lili, vous allez porter cette belle galette dorée à votre bonne vieille grand'maman. Et elle vous donnera tous les œufs qui sont tombés dans son jardin.

— Est-ce qu'il était grand le jardin de la vieille grand'maman?

— Oui, très grand. Donc...

— Comme quoi?

— Comme le Parc. Donc, Lili mit son joli chaperon rouge, noua les rubans et partit, tenant la belle galette dans ses deux mains. Il faisait très beau. Il y avait du soleil tant qu'on

voulait. Ce jour là il ne coûtait rien. Et une foule de petits oiseaux chantaient dans les haies et les buissons du chemin : « Bonjour, bonjour, Mademoiselle Lili », disaient-ils...

— Hein, c'était pour avoir de la galette ?

— Non, Mademoiselle, vous vous trompez. Les petits oiseaux disaient ça par politesse tout simplement. Ils n'avaient pas faim, ils avaient déjeuné et ils étaient très gros. — Mais bientôt M<sup>lle</sup> Lili fut dans le bois, et comme elle voyait de belles fleurs bleues et des blanches, elle pensa : « Tiens, si je faisais un beau bouquet pour grand'maman ? » Alors elle déposa sa galette sur la mousse et se mit à cueillir des fleurs. Tout à coup, elle entendit derrière elle comme des branches qui craquaient.

Elle se retourna et vit...

— Un diable ?

— Non, elle vit un loup, un énorme loup qui la regardait avec des yeux comme des feux ouverts...

— Ah, mon Dieu ! Il va la manger !

— Attends donc : « Que fais-tu, petite, dans mon bois ? dit le loup à Lili avec une grosse voix comme ça. — Mais, monsieur le loup, répondit Lili qui tremblait très fort, je ne fais rien de mal ; je vais porter ce bouquet et cette galette dorée à ma bonne vieille grand'maman.

— Et c'est bien vrai, ça ? — Oh ! monsieur le

loup! — Et ous-qu'elle habite, ta vieille grand'maman? — Là-bas dans la petite maison blanche, derrière ces arbres. — Alors c'est bien, mais je saurai la vérité. »

Et le loup partit, retourna à ses affaires.

— C'était un bon loup?

— Attends, attends! Une demi-heure après Lili arrivait devant la petite maison blanche. — Toc, toc, fit-elle à la porte, et une voix répondit :

— Entrez! entrez! Et Lili entra. Elle vit sa grand'maman couchée dans un grand lit. Elle avait des moustaches et un grand bonnet de coton avec une floche. « Lili, dit-elle, tu es une bonne petite fille, mets la galette sur la table et viens te reposer à côté de moi. » Lili grimpa sur le lit. « Oh! bonne maman, fit-elle tout de suite, comme vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux t'entendre, mon enfant. — Oh! bonne maman, comme vous avez de grands yeux! — C'est pour mieux te voir, mon enfant. — Oh! bonne maman, comme vous avez de grandes dents! — C'est pour mieux te manger, mon enfant! »

Et hap! elle avala Lili, sans la mâcher! La grand'maman, comprends-tu, c'était le loup. Il avait couru de toutes ses forces pour arriver à la petite maison blanche avant Lili et il avait mangé la grand'maman d'abord...



- Sans la mâcher ?  
— Oui, sans la mâcher ; il avait bien essayé, mais il n'avait pas pu !  
— Et puis alors ?  
— Alors c'est fini...  
— Non c'est pas fini. Et les œufs de Pâques ?

\*  
\* \* \*

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien, quand il eut avalé la grand'maman et Lili, le loup jeta son bonnet de coton, sortit de la maison et retourna dans le bois pour faire une promenade.

— Une promenade de digestion ?  
— C'est cela même ; il avait comme un poids sur l'estomac.

— Oh ! ce loup, je le déteste !

— Attends un peu ! Tout à coup, on entendit dans le bois des cors de chasse, des chevaux qui galopaient et des chiens qui aboyaient comme des furieux. Alors le loup dressa les oreilles et, soudain, il détala à toute vitesse. Poum ! poum ! Deux coups de fusil ! Et le loup roula par terre, sur le dos, avec ses pattes en l'air !

— Bravo ! Il était mort !

— Oui, il était mort, il avait reçu deux

balles dans la tête. Une foule de gros chiens sautèrent sur lui et voulurent le manger.

— Très bien !

— Oui, mais écoute donc ! Un chasseur les en empêcha et dit : « Ici, ici, mes chiens. »

— Oh ! Pourquoi ?

— Tu vas voir. Le chasseur arriva près du loup et dit : « Sapristi, quel gros loup ! Voyons un peu ce qu'il a dans le ventre. » Et il prit un couteau.

— Un grand ?

— Oui, un grand.

— Comme quoi ?

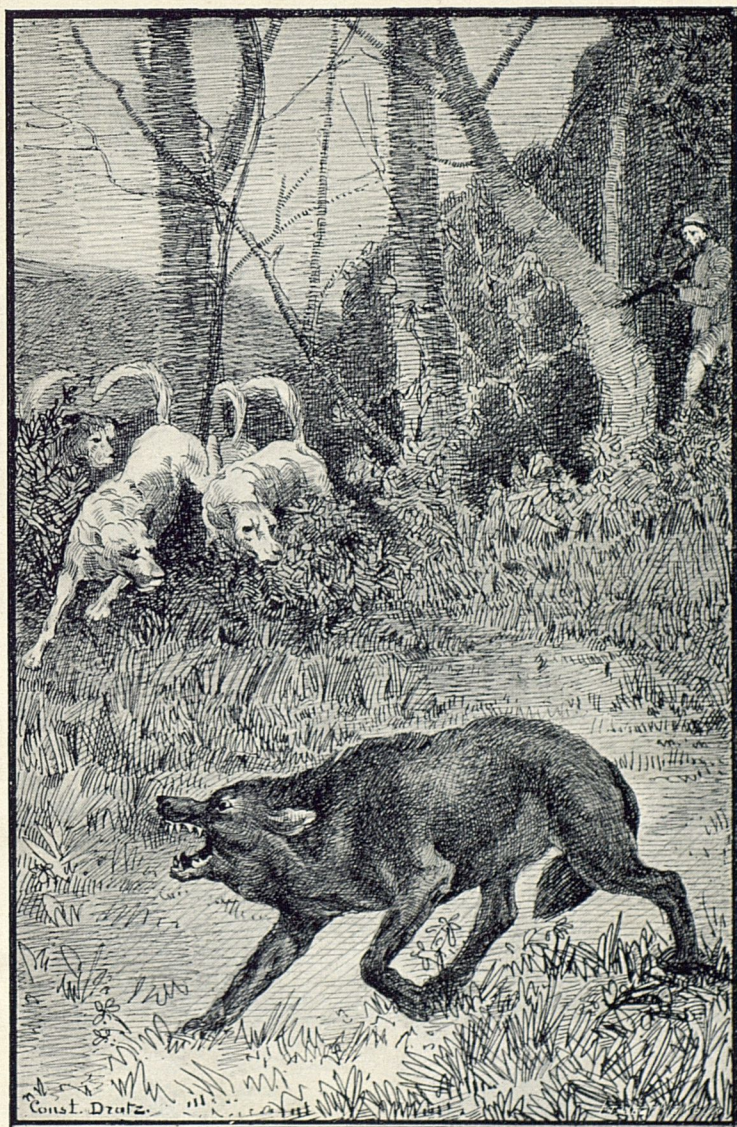
— Comme un sabre. Alors, raff, il ouvrit le ventre du loup.

Et quel ne fut pas son étonnement en voyant surgir M<sup>lle</sup> Lili qui criait : « Bonne maman ! Bonne maman, viens donc, c'est par ici qu'on sort ! » Et elle la tirait par la main.

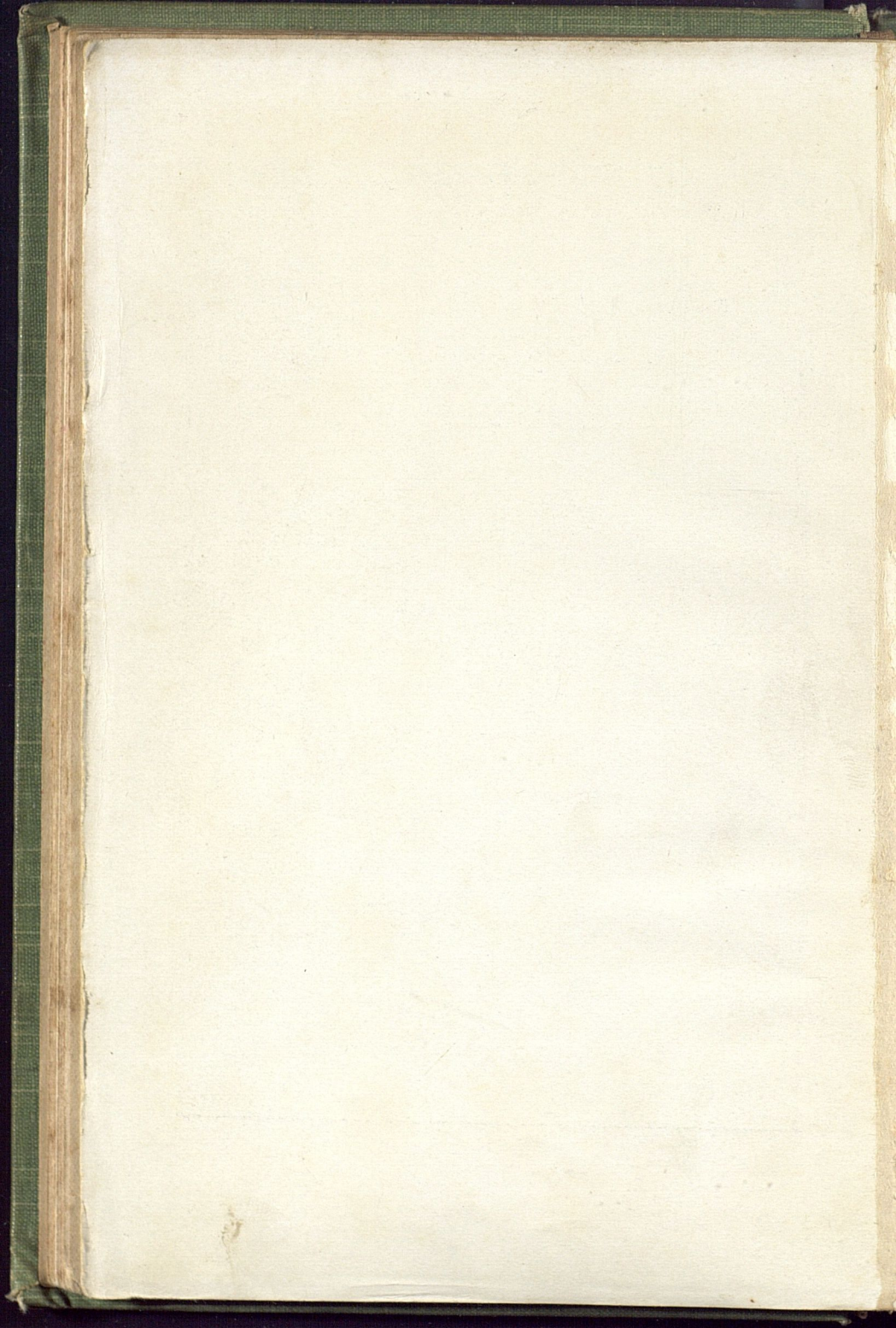
Et la bonne vieille parut, défripant ses jupes d'où tombaient les œufs de Pâques. Et elle disait : « Ah ! Quel bonheur ! Quel bonheur ! »

Alors la bonne maman remercia le chasseur et lui fit une belle révérence. Et Lili ajouta : « Monsieur le chasseur, vous pouvez maintenant choisir trois beaux œufs pour M<sup>lle</sup> Ninette, votre petite nièce. »

— Ah c'est gentil ça ! Est-ce qu'ils étaient beaux les œufs ?



Const. Drafz.



---

— Tu vas voir... Le loup était étendu par terre et sa langue pendait, et Lili regardait le loup.

— Et qu'est-ce qu'elle disait, Lili ? Elle était bien contente ?

— Non, elle dit : « Pauv' bête ! »

— Tiens... Mais, qui était le chasseur ?

— Ah ! Ah ! Tu ne devines pas ?

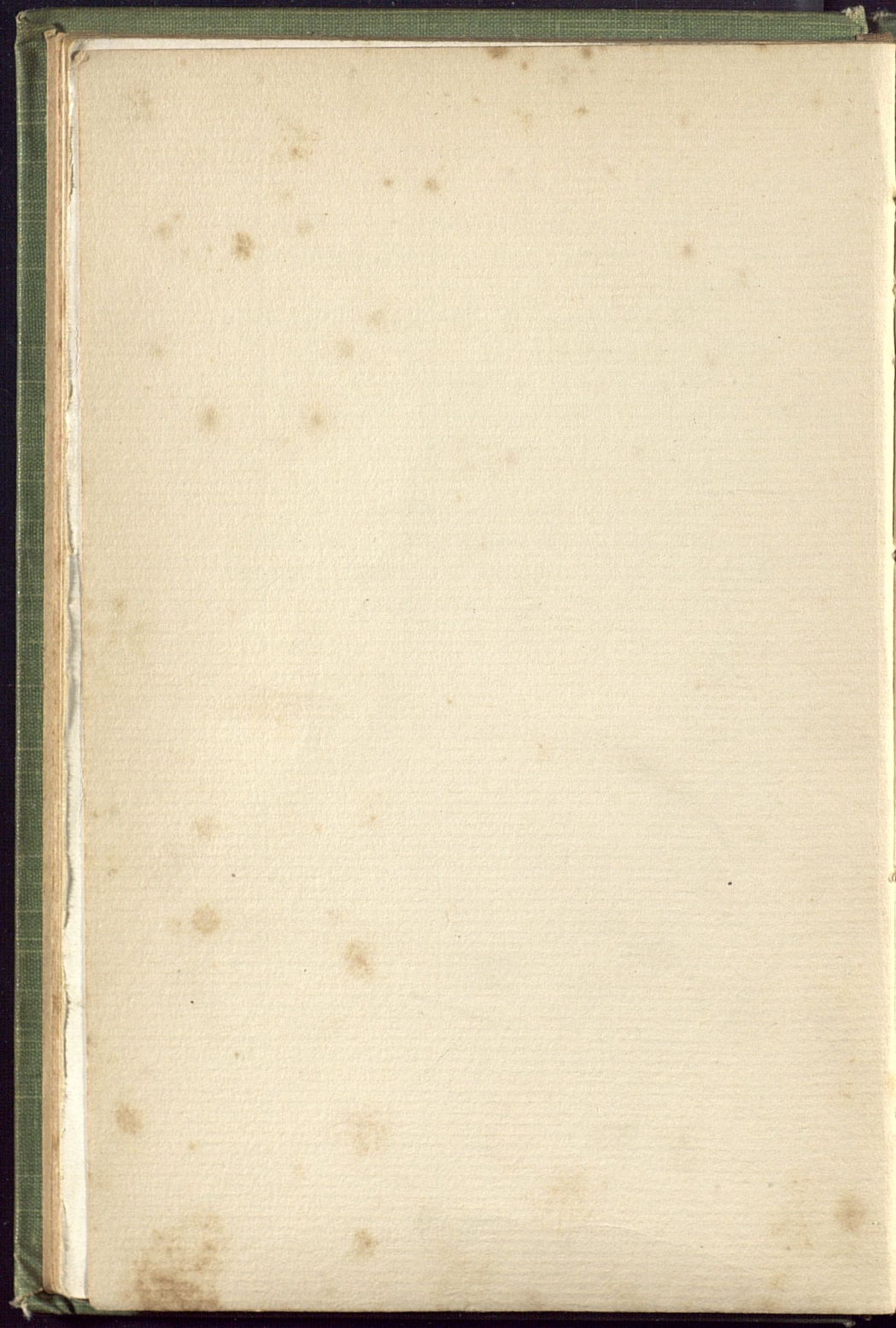
— ??

— Eh bien, c'était moi, parbleu !

— Oh, mon bon oncle, comme je t'aime !  
Mais... mais où qu'y sont, les œufs de Pâques ?

— Tiens, petite scie, les voilà !...

. . . . .



## La Cloche et l'Enfant.

Les cloches sonnaient...

La mère dit au petit enfant qui reposait tout pâle dans son lit blanc :

— Ecoute bien, maintenant elles ne sonneront plus pendant trois jours...

— Et pourquoi qu'elles ne sonneront plus ! Elles sont malades ?

— Mais non. Elles partent pour un grand voyage.

— Et où qu'elles vont ?

— Bien loin, bien loin, à Rome.

— Par le chemin de fer ?

— Non, par les airs ; elles savent voler, les cloches !

— Ah ! Et à Rome, qu'est-ce qu'elles font ?

— Elles achètent des œufs, de beaux œufs de toutes couleurs, puis elles s'en reviennent pour les donner aux enfants très sages.

— Moi, je n'en aurai pas...

— Mais si, tu en auras, et les tiens seront les plus beaux !

— Non, non, je sais bien que je ne suis pas sage. Quelquefois, je fais semblant de dormir, mais je ne dors pas. Pourquoi tu pleures alors, en me regardant, penchée sur mon lit ? Tu as du chagrin à cause de moi, parce que je ne veux pas me lever ? Je suis un paresseux. Non, je ne suis pas sage ; je n'aurai pas d'œufs, tu verras bien...

Et l'enfant, épuisé, ferma les yeux.  
Il reposait tout pâle dans son lit blanc.  
Et la mère pleurait en silence.

\*  
\*   \*

L'enfant rêvait.

Il rêvait que c'était la nuit. Soudain, la fenêtre de sa chambre s'ouvrait doucement, et une belle cloche ailée, moirée de lune, voletait autour de son petit lit.

Elle s'était parée, la coquette, de frais rubans bleus et roses, qui claquaient gentiment derrière elle.

Elle se posa sur le bord de la couchette, et d'une frêle voix claire :

— Veux-tu venir avec moi, petit ? dit-elle. Allons, hop, lève-toi, monte sur mon dos, cramponne-toi bien ! N'aie pas peur, figure-toi que je suis ton cheval à bascule. Nous allons voir de belles choses !



L'enfant étonné de sa force revenue, se leva, enfourcha la cloche et tous deux s'envolèrent dans les airs.

Ils montaient, montaient, montaient. Parfois, d'autres cloches, des grosses, des petites, passaient tout près d'eux, bourdonnantes. Elles disaient bonjour, mais sans s'arrêter. Tout le monde était pressé.

L'enfant, ému, se taisait.

Alors, la cloche lui dit :

— Je vais te montrer mon magasin où sont les œufs que j'envoie aux enfants très sages.

Ils arrivèrent dans une mignonne étoile qui était comme une pâquerette de feu.

— Voilà, fit la cloche, nous sommes chez moi.

Et ils entrèrent.

L'enfant resta tout ébloui. C'était le plus beau magasin d'œufs qu'il eût jamais vu.

Il y en avait des milliers, qui resplendissaient des plus vives couleurs.

Un peuple de clochettes — demoiselles de magasin — s'agitaient autour des œufs, emballaient fièvreusement.

Et sur chaque paquet, la dame du logis mettait une adresse rapide.

Cependant le petit garçon, qu'elle semblait avoir oublié dans cette agitation de fourmilière, regardait fixement deux œufs roses, dont l'embonpoint promettait quelque surprise merveilleuse.

Et, voilà qu'une clochette s'en saisit, les roula dans un joli papier de soie qui bruissait comme la mousse du vin de Champagne.

— Pour qui cela? dit-elle à la maîtresse.

— Oh! emportez ces œufs, répondit la cloche d'un rude ton. Je les destinais au petit bonhomme que vous voyez sur mon dos. Mais, décidément, je crois qu'il n'est pas assez sage.

A ces mots, l'enfant, suffoqué, tomba de la cloche.

\*  
\*   \*  
\*

La secousse réveilla l'enfant.

Ses yeux étincelaient de fièvre.

La pauvre mère sanglotait au pied du lit.

Mais soudain, les cloches chantèrent. C'était le retour!

Et comme l'enfant se soulevait péniblement pour mieux entendre l'aérienne musique, il vit, étalés sur ses genoux, deux gros œufs roses.

Alors, sa figure s'éclaira de bonheur.

— Ah! dit-il, la cloche est une moqueuse! Embrasse-moi, mère! embrasse-moi, car je suis sage!

Et sa tête pâle et souriante retomba doucement sur l'oreiller.

L'enfant était mort heureux, tenant dans ses mains les beaux œufs de son rêve.

## L'Enfant de Ramsgate.

Lente et douce, la neige tombe dans le gris silence du jour de Noël.

Et Ramsgate, la petite ville anglaise, se laisse ensevelir, résignée.

Cependant les jeunes étrangères, demeurées au pensionnat pendant les vacances, s'agitent dans le vaste salon de Mrs. Roof. Rouges tout échevelées par les époussetages, l'arrachement des housses, l'effort donné sur les lourds meubles poussés, changés et rechangés de place, elles préparent la grande fête du soir.

Ah! pour le piano surtout, c'est une affaire. A six, elles l'ont traîné dans un angle de la pièce.

— Ouf! s'écrie Maggie en se laissant tomber, après cet exploit, dans un fauteuil. Je n'en puis plus. Il n'y a que moi qui tirais!

Toutes de protester. C'est cela, Maggie a toujours tout fait. Mais elle peut se croiser les bras, si elle veut : elle va voir si on a besoin d'elle!

Mais la jolie fille, à la mine futée et railleuse, aperçoit tout à coup Madeleine, la petite Belge qui, pensive et muette, regarde par la vitre, l'infinie tristesse du ciel et des falaises blanches.

Alors, elle se lève et s'approche doucement de son amie :

— *A penny for your thoughts* (1), lui dit-elle à l'oreille.

Mais aussitôt :

— Comment, tu pleures ?

Subitement attendrie, elle l'embrasse :

— Dis, pourquoi est-ce que tu pleures ?

— Je ne sais pas... C'est triste comme tout, cette neige. Le soleil est si loin ! Peut-être qu'il ne reviendra plus jamais. On dirait que tout va mourir. Est-ce que je verrai encore mes parents ?

— Folle ! Folle ! Sais-tu que tu deviens sentimentale comme Fraülein Muller, la maîtresse d'allemand ! Allons, assez de spleen... d'après nature. Viens nous-en. Nous porterons nos lettres de happy Christmas à la maison de poste. Mrs. Roof le permet...

\*  
\* \* \*

Tout encapuchonnées, se donnant le bras

(1) Un penny si tu me dis tes pensées !

pour mieux éviter ou partager les chutes, les jeunes filles s'en vont par les rues de la petite ville. A présent, Madeleine est joyeuse.

Autour d'elles, le gros Punch, un Saint-Bernard, le chien du pensionnat, bondit dans la neige comme un lion. Dans sa fougue de grande bête lâchée, mais très douce, il revient à tout instant bousculer affectueusement les petites demoiselles.

Elles poussent des cris :

— Punch, voulez-vous finir !

Mais Punch, très amusé, ne finit pas, sûr de l'indulgence plénière.

Tout à coup, il renverse ses maîtresses. Punch s'arrête interdit, paraît très fâché de ce qu'il a fait, et comme les fillettes demeurent dans la neige, secouées d'un fou rire, il s'assoit gravement devant elles, l'air désespéré : « Je ne l'ai pas fait exprès », dit son bon regard.

Enfin, elles se ramassent :

— Voilà, c'est la dernière fois, nous ne t'emènerons plus jamais ! font-elles avec une grosse voix.

Et, plein de repentir, Punch les suit sur les talons, la tête basse, comme un vieux chien.

\*  
\* \* \*

Les voilà toutes deux, dans la grande rue.

Lente et douce, la neige tombe toujours. Quatre heures sonnent à l'église. Dejà, c'est la nuit. Les vitrines flamboient et sous leur clarté la neige, pleine de scintils et de mica, semble du diamant pilé.

Madeleine veut s'arrêter devant tous les étalages. Le pâtissier, le boulanger ont composé des merveilles; mais c'est surtout le marchand de comestibles le triomphateur de la rue, avec son avalanche de pâtés et de volailles grasses!

Punch, tout praliné de givre, s'est dressé contre la vitrine. Il regarde ce grand spectacle, hypnotisé, et de ses narines sort un nuage — comme un encens qui monte à toute cette bonne chère.

— Vite, dépêchons-nous, on nous grondera...

Et Maggie entraîne son amie.

Elles arrivent devant la grille de la maison de poste. Elles sonnent. Mais la neige a enjuponné la clochette et enrôlé sa note.

On ouvre pourtant. Les jeunes filles donnent leurs lettres à l'employé.

Elles interrogent :

— Pas de courrier pour nous ?

— *No, misses...*

\* \* \*

Elles s'en retournent.

— Ah, tu vois bien, l'on m'oublie là-bas, dit Madeleine. On ne pense pas du tout à moi ! C'est trop triste. Tiens, laisse-moi ici au milieu de la neige ; j'attendrai jusqu'à ce que je sois morte !

Maggie éclate de rire :

— Et le brave Punch, donc ! Un Saint-Bernard, ça gratte la neige ! Il te traînerait par la robe jusqu'au pensionnat. Folle, mais pense donc à la fête de ce soir ! On va danser autour de l'Arbre ! Hé, nous ne sommes point si malheureuses... Ecoute ces pauvres petits qui chantent là-bas, sous les fenêtres du pasteur, « un christmas carol ». Ils chantent faux, mais ils ont si froid !... Ceux-là sont à plaindre... Viens, nous leur donnerons des pence.

— Tu as raison, Maggie, je suis une vilaine pleurnicheuse, très égoïste... Marchons vite... La bonne Mrs. Roof doit être inquiète.

\* \* \*

Elles arrivent aux falaises. Les fenêtres du pensionnat sont éclairées.

— Et Punch ? s'écrie tout à coup Maggie. Où est Punch ?

Le chien a disparu.

— Punch ! Punch ! appellent les jeunes filles.  
Oh ! la vilaine bête, qui nous fera gronder !

Elles rebroussent chemin.

— Punch ! Punch !

Soudain, elles entendent un aboi, comme un appel, suivi d'un long hurlement.

— Entends-tu ? fait Maggie. C'est lui.  
Qu'est-ce qu'il a !...

Un nouveau hurlement.

— C'est vers la mer ! dit Madeleine tremblante. Ah ! j'ai peur. Bien sûr, il y a quelque chose...

— Le voilà, s'écrie soudain Maggie. Là-bas, le vois-tu près de la lanterne ? C'est lui.

Elles s'élancent vers le chien.

— Punch, qu'y a-t-il ?

L'animal gémit doucement, fourrage la neige de son large museau. Maggie le saisit au collier. Mais Punch, si doux toujours, se dégage en grognant.

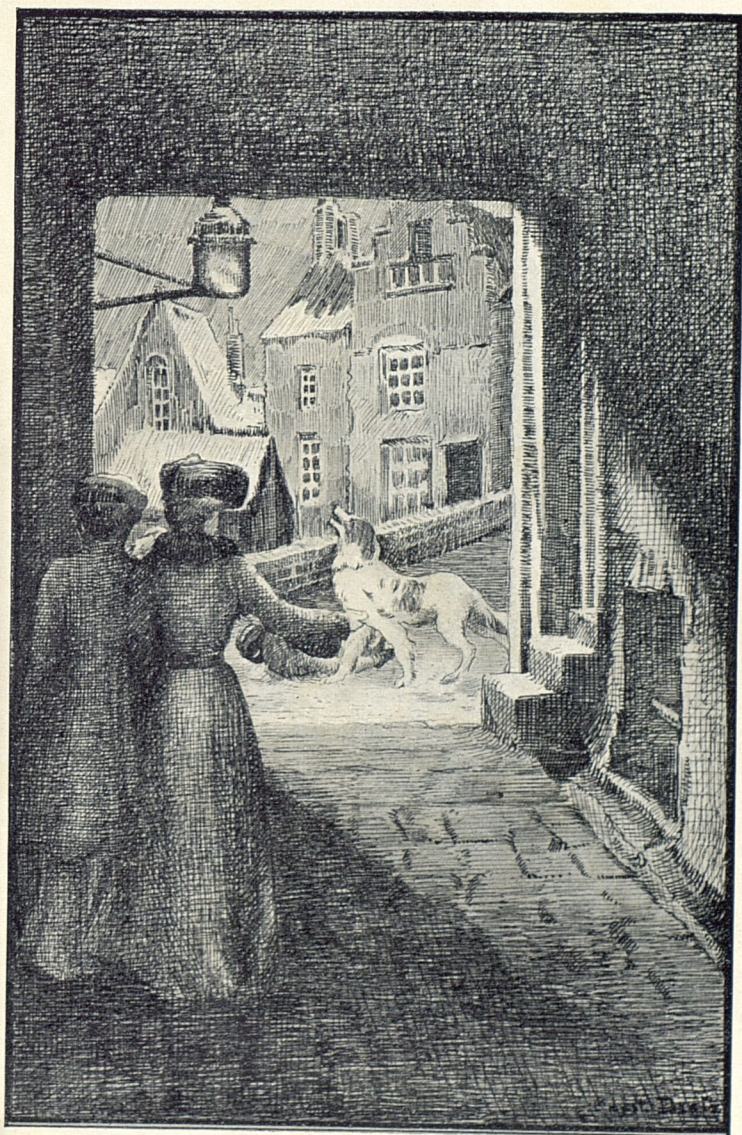
Brusquement, il tire, avec ses dents, une sorte de paquet...

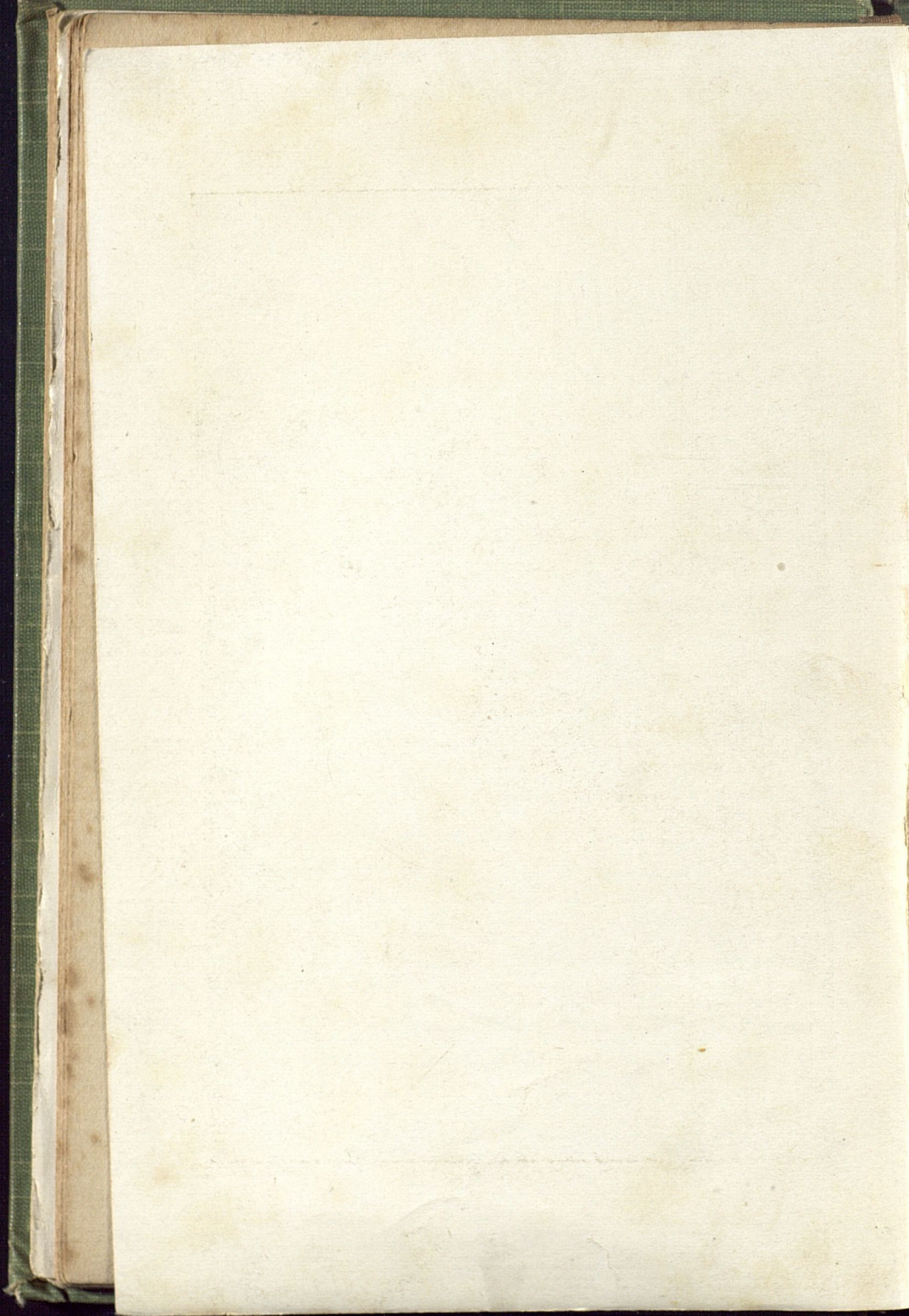
Et c'est un petit garçon qui, tout replié sur lui-même, semble dormir dans la neige.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'affole Maggie, est-ce qu'il est mort ?

Et tout à coup résolue, elle soulève l'enfant, l'emporte dans ses bras...







\*  
\* \* \*

Dans le salon plein de lumière, devant les bûches flambantes, on a déposé le petit sur un fauteuil. Et les pensionnaires, qui ne songent plus à la fête, poussent des cris de pitié.

Le petit pauvre — un enfant de six à sept ans — reste toujours pâle, inerte. Sa main droite est fermée; à son bras gauche pend un vieux panier.

Maggie et Madeleine, agenouillées devant le fauteuil, pleurent et se désespèrent.

Et voilà que tout à coup la main du petit s'est desserrée; un penny tombe et sonne sur le marbre du foyer. L'enfant ouvre les yeux...

— Ah! s'écrient toutes les élèves.

C'est une explosion de joie.

Et maintenant, le petit garçon, peu à peu ranimé, écarquille ses grands yeux, plein d'extase à la vue de cette chambre éblouissante et de toutes ces demoiselles qui sourient, penchées au-dessus de lui. A ce moment, la maternelle Mrs. Roof présente aux lèvres du petit bonhomme un bol de lait tiède. Il boit doucement. Et bientôt il parle :

— Oh que vous êtes bonnes, vous! Mais le pâtissier est un vilain homme; il m'a chassé rudement. Il n'a pas voulu remplir mon panier, et pourtant j'avais de l'argent. J'avais un penny.

Il n'a pas voulu... Alors j'ai pleuré, au milieu de la neige, et je pensais à mes sœurs qui n'auraient pas de joyeux Noël ce soir...

\* \* \*

Quand le petit John, confié à la garde de Sarah, la vieille gouvernante, quitta la maison, après avoir embrassé tout le monde et le gros Punch aussi, il emportait son panier tout rempli de bonbons. Et, dans l'une de ses mains, il serrait deux belles pièces d'or. . . . .  
. . . . .

\* \* \*

Enfants, c'est une histoire vraie que je viens de dire. Une jolie dame me l'a contée, l'autre soir, tandis qu'à son bracelet d'or, je voyais brimballer le penny du petit John.

## Mon Grand-Père.

Quand de nouveau je vois les dindes et les oies colosses, à la chair bouffie et grenue, s'entasser aux vitrines des marchands de comestibles; quand chez les pâtisseries, devant les *catherines* glacées, les christmas cakes et les corbeilles de fruits confits poisseux, je m'attarde et les lèche des yeux, je pense toujours à mon bon grand-père, à son dernier et tragique dîner de Noël.

C'était un homme très savant, mon grand-père, un exégète qui connaissait toutes les histoires, toutes les langues, tous les dialectes.

Et c'était encore un pomologue « illustre » qui avait créé de belles grosses poires dont le goût était exactement celui des navets.

Il n'avait qu'un défaut : il était excessivement colérique.

Il aimait beaucoup les enfants, mais tant qu'ils n'avaient pas plus de sept ou huit ans. Car après cet âge, disait-il, ils deviennent généra-

lement si prétentieux qu'il n'y a guère que leurs parents qui peuvent les supporter. Et c'était le résultat de leur éducation absurde. Il aurait voulu, lui, et comme il avait raison ! qu'on ne leur racontât jamais de bêtises ni de lieux communs, qu'on ne s'exprimât jamais avec eux en nègre ou en chinois, et surtout qu'on leur apprît tout de suite à parler très correctement, clairement et couramment, afin que plus tard ils ne fussent pas gênés dans la vie.

Mais ceci n'importe guère à cette histoire et je n'insiste pas davantage.

\*  
\*   \*

Après ses petits-enfants, ses manuscrits et ses poiriers, ce que mon grand-père aimait encore, c'était Napoléon.

Il admirait cet homme prodigieux ; il le chérissait à la manière frénétique de Stendhal et de Heine.

Chaque jour, il parlait de lui. A toutes les tables où on le conviait, il était rare qu'il ne sût, avec une amusante astuce, une incroyable virtuosité de transition, amener la conversation sur son héros. Alors, dans le subit silence, sa belle voix sonore éclatait en morceaux de bravoure. Il chantait l'homme, le conquérant, l'Empereur, et son éloquence était si chaude,

si vibrante, que même les enfants écoutaient sérieux, captivés.

Mais c'était surtout quand il arrivait au rocher de Sainte-Hélène que c'était beau ! Alors sa voix faiblissait, s'entrecoupait de soupirs ; il ne pouvait plus continuer.

Il pleurait, et voilà que tout le monde pleurerait aussi !

Comme Heine, il faisait de Napoléon une sorte de Christ temporel, et Sainte-Hélène devenait un Saint-Sépulcre visité par tous les peuples du monde.

Oui, je me souviens de mes petits « froids dans le dos » quand je l'entendais. Et tenez, rien que d'y penser...

Il aimait Napoléon et il aimait tout ce que le grand homme avait aimé.

Dans sa maison, tout était « empire », non d'un empire fabriqué et neuf, mais réel, historique même.

Entre autres souvenirs de l'époque, il possédait une petite pendule trapue, en cuivre doré, qui était admirable. Sur un piédouche, c'était Psyché recevant au front le baiser de l'Amour aux grandes ailes — d'après le tableau du Louvre. Dessus ce socle, un peu froid, académique, reposait le cadran bordé de fleurons qui, lui, était d'une fantaisie légère et charmante. Au centre, on voyait le mariage

de Psyché et de l'Amour dans le firmament plein d'étoiles, et tout autour les heures, séparées par un des signes du zodiaque, étaient peintes en bleu sur des boutons de porcelaine blanche.

Mon grand-père adorait cette pendule. Il déclarait qu'elle avait appartenu à Napoléon, que Napoléon l'avait souvent regardée et il lui plaisait de dire qu'elle ne s'était jamais arrêtée depuis 1810!

\*  
\* \* \*

Or, un matin, que je feuilletais chez lui un album de gravures représentant les batailles de Napoléon, mon grand-père, qui travaillait devant sa grande table, fit tout à coup : « Chut! chut! » Et il redressa la tête comme pour écouter quelque chose.

Il lui semblait qu'il n'entendait plus le battement menu de la pendule. Brusquement, il se retourna et vit avec stupeur que les aiguilles marquaient deux heures vingt minutes! La pendule s'était arrêtée, absolument comme une « électrique ». Il se leva, très ému, et la remua avec précaution. Mais le balancier fit entendre un son sinistre et après quelques secondes cessa d'aller. La petite pendule était morte.

Mon grand-père paraissait atterré. Tout à



coup il s'écria : « Tiens, je parie que c'est encore cette sacrée Antoinette ! »

Il se précipita vers la porte qu'il ouvrit avec fureur et, se penchant sur la rampe de l'escalier, il allait appeler la pauvre servante... Mais pas du tout, il se mit à compter tranquillement jusqu'à dix. Après quoi il sourit, sa colère s'en était allée.

— Tu vois, mon fils, me dit-il, ce moyen est infaillible, retiens-le toujours; je l'ai trouvé en étudiant les mœurs des Agathyrses, les plus délicats des hommes.

Et il sortit pour chercher un horloger.

\*  
\* \* \*

Le soir, je le revis à la maison, quand il vint nous inviter à son grand festin de Noël. Il était animé, très joyeux.

— Figurez-vous, dit-il, que j'ai rencontré un horloger extraordinaire, le seul qui fût digne de toucher à la pendule de l'Empereur. Figurez-vous... mais non, vous verrez, vous verrez, il y aura une surprise à mon dîner, au dessert !

Et il s'en alla inviter ses autres enfants auxquels il fit le même mystère.

Cette année-là, nous attendîmes Noël avec plus d'impatience que jamais.

C'était toujours une belle fête, le dîner du

grand-père. Nous surtout, gamins et gamines, nous nous amusons ! Car il y avait une table pour la marmaille où nous turbulions ferme.

Et l'on supprimait aussi pour nous les plats « embêtants », par exemple la dinde, les homards, etc., de sorte que nous arrivions tout de suite à la glace, au plum-pudding et aux parties de cache-cache sur l'escalier.

Enfin, ce fut Noël, et enfin, ce fut le dîner ! Ce soir-là, nous étions moins bruyants que d'habitude.

Nous attendions la surprise et nous écoutions les propos de la grande table, où mon grand-père, qui était surtout un « illustre pomologue » aux yeux de sa famille, pomologuait avec esprit en expliquant comment il venait d'inventer une bergamotte sans pépin qui aurait non seulement le goût mais le parfum de l'ananas !

Et nos parents se récriaient et ma tante Berthe, perpétuellement étonnée, disait : « Mais, mais ! » quand tout à coup, Antoinette s'approcha de grand-père et lui parla à l'oreille.

\*  
\* \* \*

— Mais faites donc entrer tout de suite, dit-il avec impatience.

Antoinette s'enfuit. Quelques secondes après,

elle introduisait dans la salle un vieil homme chauve qui s'avança en faisant des saluts énormes et en balançant sa « buse » comme si elle était trempée de pluie.

Aussitôt mon grand-père se leva.

— Entrez, entrez, Monsieur Turpe. Mes enfants, je vous présente M. Turpe qui vient raccommo-der la petite pendule de l'Empereur!

Alors tous les visages exprimèrent un ahurissement violent. Et il se fit un silence énorme. Tous nous pensions : « En voilà une idée de venir réparer une pendule pendant un dîner de Noël! »

Cependant, le grand-père, sans témoigner le moindre étonnement, désignait la pendule sur la cheminée :

— Monsieur Turpe, voici la malade.

L'horloger s'approcha. Il tourna la pendule et l'examina. Puis il dit :

— Je ne vois pas clair ; je vais la mettre sur la table.

Il la déposa entre ma tante Berthe et mon oncle Jacques qui, dérangés dans une crème, s'écartèrent avec humeur.

M. Turpe alla prendre une chaise, s'assit à la table et se mit tranquillement à démonter la pendule. Il plaçait les pièces autour de lui, dans les petits fours. Personne ne parlait.

Mon grand-père souriait ; tout à coup il se leva, et commença en ces termes :

— Mes enfants, vous voyez ce beau vieillard ! Eh bien, c'est un héros. C'est un grenadier de l'Empereur, de l'Empereur, du grand Empereur ! Il fut à Lodi, à Marengo, aux Pyramides, à Austerlitz, à Eylau, à Wagram ! Comprenez bien cela, il a vu, il a regardé Napoléon... Il a touché son cheval blanc !

Cependant M. Turpe dévissait toujours sans paraître entendre mon grand-père. Soudain il dit :

— Hé, je crois bien, c'est une plume de plumeau qui se trouvait dans le ressort !

Alors, mon grand-père s'écria :

— Sublime vieillard, dis-nous comment Grenoble ouvrit ses portes à l'Empereur qui venait de l'île d'Elbe ! Car tu fus à Grenoble !

A ce nom, M. Turpe, qui replaçait la sonnerie, leva la tête et dit :

— Grenoble ! Grenoble ! Ah, oui !

Et il se mit tranquillement à visser.

— Illustre vieillard, continua mon hyperbolique aïeul avec exaltation, raconte-nous les Cent-Jours, raconte-nous Waterloo !

Il attendit. Mais Turpe ne racontait rien du tout.

Alors, mon grand-père commença les aventures du grand Turpe, et ce fut une histoire extraordinaire ; il inventait des épisodes terribles pour mieux nous frapper d'admiration.

Enfin, le bonhomme tombait à Waterloo, percé de part en part, en criant : « Vive l'Empereur ! »

Jamais mon grand-père n'avait été si éloquent.

— Oui, vive l'Empereur ! s'écria-t-il. Et à ta santé, illustre grenadier !

Justement l'horloger avait fini son travail et replaçait la pendule sur la cheminée. Mon grand-père vint lui tendre lui-même une coupe de vin de Champagne :

— A l'Empereur et à toi !

M. Turpe tarit la coupe, la posa sur la table et dit alors au milieu de la stupéfaction de tous :

— Monsieur, c'est trois francs !

D'abord mon grand-père fut un peu interdit, puis il fouilla dans sa poche.

— Je n'ai pas de monnaie, dit-il, mais je viendrai chez toi demain. Nous causerons de l'Empereur !

— Monsieur, fit l'horloger sèchement, je n'ai pas l'habitude de faire crédit.

A ces mots, mon grand-père resta un moment muet.

Et puis ses épais sourcils se raidirent, se hérissèrent, ses yeux lancèrent des éclairs. Et tout à coup, il se rua sur M. Turpe qu'il saisit à la gorge :

— Gueux, marouffe !

Il le secoua avec violence ; puis, d'une force irrésistible, il souleva le « sublime vieillard » et le poussa devant lui, tandis que le bonhomme répétait toujours :

— Donnez-moi mes trois francs !

Ils dépassèrent la porte dont ils faillirent briser l'un des battants fermés.

Et terrifiés, nous entendîmes mon grand-père qui criait dans le vestibule :

— Canaille, pendar ! Tiens, attrape !

La porte de la rue se referma avec un tel bruit que toute la maison trembla et que des porcelaines tombèrent du buffet.

Mon grand-père rentra tout pâle, chancelant ; on l'assit dans son grand fauteuil.

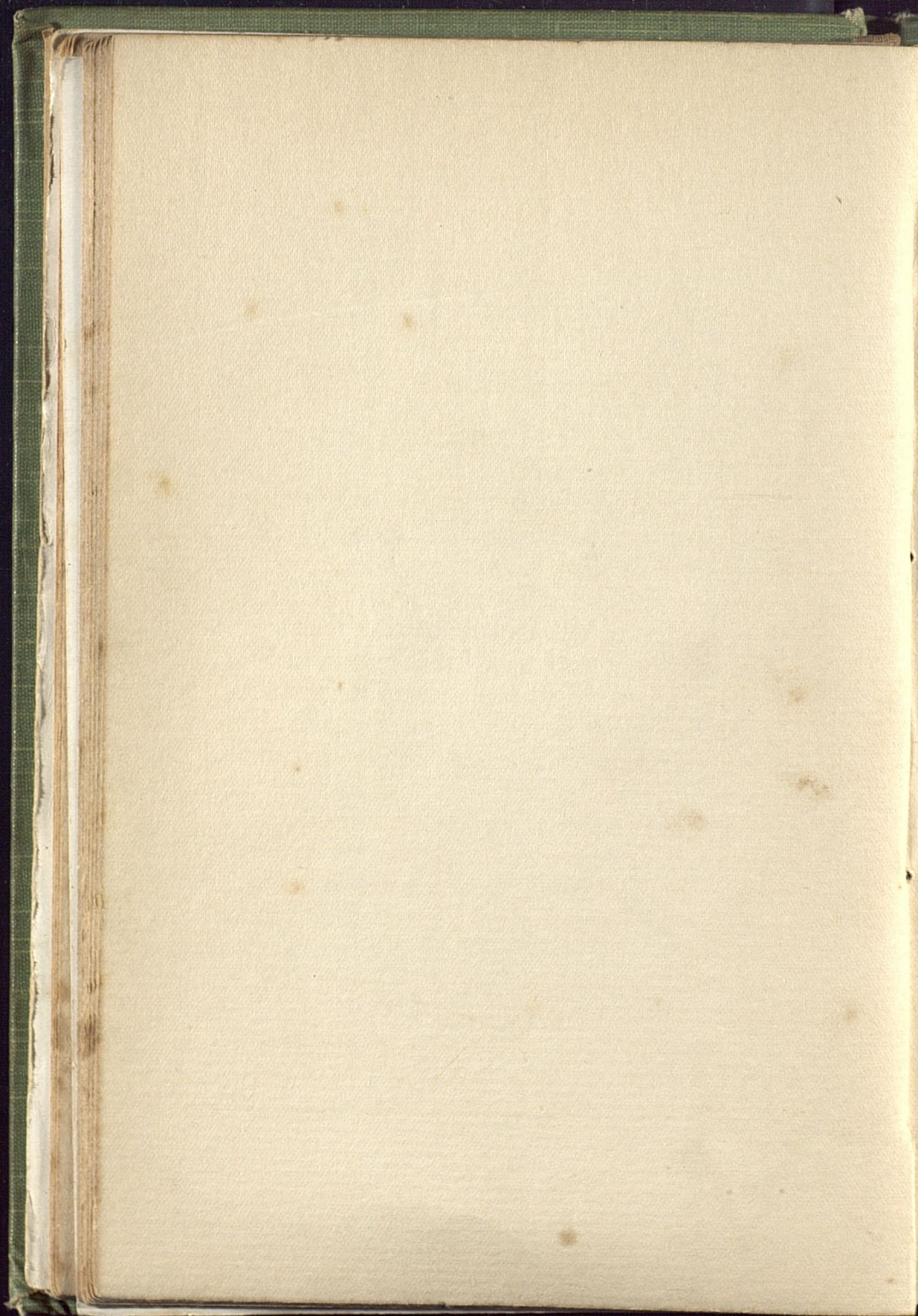
Alors il jeta un long et doux regard sur tous ses enfants et ses petits-enfants. Puis, souriant avec effort, il dit faiblement :

— Voilà ce que c'est ! J'ai oublié de compter jusqu'à dix...

Et tout à coup, sa belle tête blanche tomba sur sa poitrine.

C'est ainsi que mourut mon grand-père.

Croquis bruxellois.





## A la Couque d'Or.

Depuis huit jours la *Couque d'Or*, qui souffle dans la rue un chaud parfum d'épices et de miel, n'a pas désempé.

Les demoiselles de magasin sont très fatiguées, mais elles continuent de servir les pratiques avec vaillance, sous le clair regard de cette vieille dame vêtue de soie noire et chaînée d'or, qui là-bas, au fond de l'arrière-boutique, trône dans un fauteuil à côté de son coffre-fort.

La vieille dame aux cheveux blancs sommés d'une fontange violette, appuie sa tête sur sa main. Des rubans mauves et de longues « anglaises » d'un ton verdâtre encadrent son pâle visage.

Et dans ses yeux, qui luisent étrangement, passe un mystérieux sourire.

Parfois, l'opulente boutiquière se lève avec effort et s'avance à pas menus au devant d'une « connaissance ». Alors, d'une voix chevro-

tante, ses deux mains pesant sur les bras de l'amie, elle s'exclame :

— Och, madame, comme il y a tout de même longtemps que je vous ai vue ! Et comment se porte la petite famil ? Mais, mais, comme ça pousse ! Allo, je suis bien contente... Hein, c'est quelque chose ces jours-ci ? Ça est une déroutte maintenant ! Voulez-vous croire qu'on ne sait pas fermer avant minuit ? Ces pauvres demoiselles ne tiennent plus sur leurs jambes. Ah ! je ne peux pas me plaindre, elles sont si braves ! Attendez, je vais seulement vous servir moi-même...

Et l'antique marchande de *couques* gravit péniblement une marche, s'établit derrière le comptoir. Elle détache un sac de papier qu'elle approche de ses lèvres bleuies. Elle souffle et le sac s'entr'ouvre ; elle y enfonce sa main, le déploie, commence à le remplir et puis le pose sur la balance :

— Une demi-livre de *speculoos*, une livre, chère madame ? Une livre, n'est-ce pas, il est qu'à même si bon !

Et quand le paquet est ficelé :

— Voilà, madame, ce sera jusqu'à une autre fois. Bien des choses chez vous...

Elle retourne à son fauteuil, se rasseoit, la tête penchée sur sa main. Et dans ses yeux, qui luisent étrangement, passe un mystérieux sourire.

\*  
\* \*

Cependant le soir est venu. Le gaz s'allume, éclate en mille reflets dans les vitres des caisses étagées contre le mur. La blanche boutique étincelle.

Longtemps encore les demoiselles de magasin s'agitent, servent les pratiques, qui se bousculent devant les hauts comptoirs.

Onze heures sonnent à l'Hôtel-de-Ville. Les chalandes se font plus rares, et bientôt *la Couque d'Or* est déserte.

En ce moment paraît une grosse fille, manches et cottes retroussées, avec un seau et une brosse dans les mains.

—Trinette, allez seulement fermer les volets, dit la vieille dame.

Les planches résonnent sourdement au dehors et les devantures s'éteignent.

Déjà les demoiselles de magasin sont couchées. Maintenant Trinette savonne et « reloquete » avec vigueur les carreaux de marbre blanc pleins de boue. Elle se dépêche, fait clapper ses sabots. Puis elle tord sa loque, déverse l'eau sale sur le trottoir. C'est fini : elle ajuste la barre de la porte et se retire en souhaitant le bonsoir.

Alors la vieille dame quitte son fauteuil et s'avance avec une majesté souveraine. Elle

contemple en souriant la boutique dévastée. Sur les comptoirs, les grandes mannes d'osier ainsi que les formes noires ne contiennent plus que des miettes. Au travers de la vitre des caisses, on voit reluire les parois de fer blanc, et sur les rayons de l'étalage il n'y a plus rien. Tout est vide!

Et la vieille dame sourit toujours sous ses pâles cheveux sommés d'une petite houppe violette.

Mais voici que la boutique s'éclaire d'une lumière surnaturelle, et, phénomène inexplicable, la vieille dame grandit! Sa figure devient toute rose, rayonne de bonté et de joie...

Elle lève sa main droite où flamboie une grosse améthyste et soudain, miracle surprenant, les grandes mannes d'osier et les formes noires et les caisses et les vitrines se remplissent de gâteaux merveilleux.

Tout à coup, prestige nouveau, une chasuble somptueuse recouvre la vieille dame en même temps qu'une mitre étincelante vient se poser sur sa tête et qu'une barbe, blanche comme la neige quand il a fraîchement neigé, pousse sur son radieux visage.

Et une crosse d'or tout incrustée de bijoux paraît aussi dans sa main.

Cependant, l'évêque magnifique frappe du talon sur le parquet de marbre. Et surgit un bel

âne richement harnaché, qui porte deux hottes immenses, chargées de jouets et de bonshommes en *speculoos*!

— Bravo! dit le patriarche en donnant une tape d'amitié sur le cou luisant du baudet, voilà de la diligence! Or ça, je suppose que les petits enfants sont bien endormis maintenant; nous pouvons partir...

A ces mots, la porte de la *Couque d'Or* s'ouvre, s'élargit. Une brume épaisse et glacée emplit la rue, où les réverbères clignent tristement, entourés d'un halo.

— En avant, camarade!

Alors Saint Nicolas — car c'est bien lui — saisit son âne par la bride, et tous deux, pour leur mission sublime, s'enfoncent dans le brouillard...

## Le Troupeau.

Les moutons, à la robe drue, craquelée comme une écorce, trottinent dans la ville avec un bruit de pluie.

Deux chiens maigres, les oreilles pointées, vont viennent autour d'eux, les gardent si pressés, si touffus, que l'on dirait une seule toison qui marche...

Derrière, s'avancent trois hommes : deux abatteurs de haute taille et un poussah endimanché, coiffé d'une « buse » archaïque, un gros parapluie sous le bras.

Tout va bien. Le troupeau chemine en bon ordre, tantôt s'allonge, tantôt s'élargit, s'étend ou se resserre, escaladant le trottoir selon les encombres de la rue.

Une forte odeur de suint monte sur son passage.

Il y a là deux cents bêtes au moins. Quelques brebis noires, éparses dans la multitude, tachètent de-ci de-là le vaste manteau de laine

grise qui se déploie, ondule, roule des vagues auxquelles les têtes et les oreilles rases font comme une blanche écume.

Parfois les chiens s'arrêtent, et tendus sur leurs pattes frémissantes, tout secoués de leur halètement, la langue fébrile, baveuse, ils regardent le maître ; puis ils repartent d'un trot allongé, infatigables, donnant du croc aux traînants.

Les mains derrière le dos, le « patapouf » devise gaîment avec ses compagnons ; sa large face cramoisie exprime la joie d'une belle affaire. Oui, c'est à lui tous ces moutons à la robe drue, craquelée. Il est très fier de cette richesse qu'il pousse devant lui et lance aux passants des regards d'orgueil.

Mais le troupeau, qui tourne avec discipline, s'engage maintenant dans le boulevard Baudouin.

Aussitôt, les braves chiens à l'instinct admirable, redoublent de vigilance, car ils ont vu poindre là-bas le tramway à vapeur qui débouche de l'Allée-Verte. Déjà ils interrogent le petit homme au parapluie, et soudain, ils foncent sur l'aile droite du troupeau qu'ils harcèlent, jettent sur le trottoir et forcent de raser les maisons.

Le convoi vicinal est passé...

Les moutons retournent sur le pavé en pous-

sant de courts bêlements, comme des petits rires secs, sardoniques.

Alors, le grotesque berger hèle un *baes* qui se tient sur le pas de sa porte :

— Trois! fait-il en dressant trois doigts.

Et tout de suite une servante apparaît, portant sur un plateau d'étain trois petits verres. Elle rejoint les hommes, marche un instant de conserve avec eux, tandis qu'ils hument le genièvre ambré et plaisantent à gros mots.

Eh bien, que se passe-t-il donc? Voici que le troupeau s'est arrêté subitement et houle sur place...

Les moutons piétinent devant le pont du Rivage. L'eau, qui miroite, les apeure. Ils refusent de traverser...

Cette fois, les chiens ont beau faire, ils ne sont plus obéis. C'est fini de la discipline. Les bêtes effarées se dressent, grimpent les unes sur les autres.

A cette vue, un abatteur bondit à la tête du troupeau, saisit un mouton par les pattes de devant et s'efforce de le tirer sur la passerelle, comptant bien que les autres suivront... Mais l'animal, plein de force, résiste, entraîne l'homme dans son recul.

Cependant, le second abatteur, excitant les chiens, court, les bras ouverts comme s'il voulait étreindre, tasser toutes ces bêtes éperdues...



Et le petit poussah, épouvanté, s'agite ridiculement. Il court, lui aussi, brandissant d'une main son parapluie, agitant de l'autre son mouchoir, faisant : — *Chuu, chuu!*

Mais le désordre s'accroît, se propage.

Brusquement le troupeau se retourne, renverse le bonhomme qui roule dans la boue et disparaît sous ses bêtes torrentielles.

Quelle déroute! Quelle panique! Tout le monde fuit devant ces moutons affolés, qui font des sauts prodigieux.

\* \* \* \* \*

Et c'est seulement au bout d'une heure, quand, à force de patience et de ruse, on a porté quelques bêtes de l'autre côté du canal que le troupeau rassemblé par les chiens fidèles, revient, et tout-à-coup, à l'aspect des brebis bêlantes sur la rive opposée, se met à couler sur le pont d'un flot épais.

Et maintenant, le patapouf, « tout noir dans sa figure », la redingote maculée, la buse aplatie, comme dans ces furieuses pantomimes de cirque, s'éloigne entre les deux vicimaires, en sacrant contre ces moutons maudits, qui de nouveau cheminent paisiblement vers la mort...

## La Toupie.

Voici la saison de la toupie, non pas de la *klashdop* dont parlait déjà Tibulle en ses élégies, « Mon cœur, ô fantasque Délie, est agité comme la *klashdop* que le gosse poursuit de son fouet », mais de la grosse toupie de chêne, taillée, tournée en forme de ballon, avec cinq ou six colliers de rainures et munie d'une forte pointe d'acier d'un pouce de long.

O toupie énorme et trapue que soulève pourtant la menotte de l'enfant, c'est ma jeunesse que tu évoques ! Et je m'arrête, attendri et mélancolique, à te regarder !

Voyez-les : ils sont là, les gamins buissonniers, autour d'un grand cercle tracé sur la terre au moyen d'une *pinne*. Ils bobinent la corde dessus leurs *dopen* qu'ils lancent, visant à la tête d'une autre toupie enterrée vive au milieu du rond.

Les *dopen* sautillent et frétilent, bourdonnent sur le sol, se penchent en de belles atti-

tudes d'aérostat captif; d'un brusque *stoetje* les « ketjes » les attirent sur leurs paumes et soudain les jettent de nouveau contre la toupie centrale immobile.

Ah! la pauvre, quels *gnions* elle vous reçoit! Hélas! son supplice commence seulement. C'est le prélude du martyr, un martyr obscur et sans palmes.

Et son maître, le plus petit de tous, comme on pense bien, celui qui demanda timidement : « J'peuïe jouaïe avec? », le *kiekevlies* enfin, il est là, au bord du cercle, qui tristement la regarde avec sa corde entre les doigts. Et son cœur est bien gros.

Ah! mon Dieu, voilà le bourreau qui s'approche. Il brandit sa toupie et par six fois, féroce, il en enfonce le dard dans le crâne de la prisonnière...

A qui le tour maintenant? Oh! l'horrible torture au sortir de laquelle la patiente apparaît lamentable, trouée comme une écumoire!

Cependant le petit a ramassé sa toupie mutilée. Il la palpe et repalpe, la caresse, l'ausculte tendrement, cherche à panser ses plaies vives. Et soudain ses yeux s'humectent, une grimace crisper sa figure et des larmes ruissellent sur ses joues. La *dop* est blessée à mort, fendue de haut en bas!

— Allons tais-toi, font durement les compères, tiens c'est le jeu!

Et ils chassent ce pleurnicheur qui s'en retourne lentement, essuyant ses larmes avec son veston sale, traînant derrière lui, comme une queue, la corde désormais inutile.

Hé, pleure pas, petit! Moi je veux t'acheter la plus belle toupie que je trouverai, la plus grosse, la plus invulnérable toupie du monde, entends-tu?

Va, je sens ton chagrin mieux que personne. Car ma première *dop*, à moi, mourut aussi comme la tienne, sans défense, lâchement assassinée sous prétexte de jeu. Et Dieu sait si je l'aimais! C'était ma mère qui me l'avait donnée...

Croquis extrait de *Notre Pays*, publication de la librairie Schepens et C<sup>e</sup>.

## Le féroce Agent.

Le féroce agent a surgi au milieu du carrefour, et les colporteuses éperdues, détalent à grands cris.

Déjà le féroce agent a choisi sa victime : c'est Fintje, la petite bossue, qui « s'encourt » là-bas, avec son panier de harengs et sa corbeille d'oranges.

La pauvre fille se hâte tant qu'elle peut, mais ses gros sabots la retardent et sa charge, si lourde !

Alors, ainsi que le subtil Hippomène, elle laisse tomber derrière elle des pommes et des *boustrinks* d'or !...

Mais le féroce agent, moins naïf qu'Atalante, se garde de rien ramasser et poursuit sa course rapide.

Agile, pressant le sabre sur sa cuisse, il bondit par dessus les tas de pavés et de sable répandus dans la rue, et voilà que sa dextre gantée de fil, s'abat sur l'épaule de la fuyarde.

La petite bossue s'arrête, épuisée, dépose panier et corbeille.

— Votre nom ! dit le féroce agent qui halète.

Et ses rousses moustaches de reître, qu'emperlent ses fumantes narines, se hérissent terriblement.

Mais Fintje, adossée contre un réverbère, reste muette, remonte ses bas tombés sur ses chevilles.

— Votre nom ! crie le féroce agent qui brandit le carnet et le crayon verbalisateurs.

Alors, elle répond doucement :

— Vous le connaissez aussi bien que moi. On sait le lire sur mon dos...

— Voulez-vous donner votre nom ! répète l'homme dont la voix s'encolère.

— Eh bien, je ne le dirai pas !

Les passants se sont attroupés. Ils ricanent. Ils raillent le féroce agent et sa grotesque proie.

— Au bureau ! rugit le policier cramois de fureur.

Fintje ramasse son panier, sa corbeille, et marche, résignée mais stoïque.

Et rien n'est si triste que cette créature torte, difforme, la grosse tête enfoncée dans les épaules pointues, et frissonnant sous l'aigre bise qui soulève son châle effiloqué et son tablier plein de pièces.

Cependant elle va, résolue, très ferme, pres-

que droite dans son malheur, et sans proférer une seule plainte.

— Vous saurez un peu ce que ça coûte ! grince le féroce agent.

Une bande de gamins, qui grossit à chaque pas, les accompagne en lançant des quolibets cruels.

Et sur le seuil des magasins accourent des commères qui éclatent de rire.

Or, voici qu'au tournant de la rue de Jéricho, une femme aborde le policier :

— Voyez une fois, agent, ce petit garçon sur le trottoir ! Il est perdu...

En effet, un bambin vêtu d'une loque de flanelle, est appuyé là-bas contre le mur et grelotte et pleure, les deux poings enfoncés dans ses yeux.

Le féroce agent l'aperçoit. Tout de suite, il lâche sa prisonnière, s'élançe vers le marmot. Et sa face transfigurée exprime maintenant une tendresse infinie. Il écarte les bras de l'enfant, le cajole avec des gestes doux, maternels.

— Eh bien, *manneke*, il faut pas pleurer ! Comment est-ce que tu t'appelles donc ?

Mais le petit ne parle pas encore.

— Si ça est permis d'abandonner son enfant, sur la rue ! gémissent les femmes indignées.

— Ne pleure pas, je dis, fait l'agent, moi je vais te conduire chez ta maman... Viens, petit...

Il l'emporte dans ses bras. Et tandis qu'il se dirige vers le bureau de police, il aperçoit soudain courant à côté de lui, la pauvre bossue qui, attendrie elle aussi, ne s'est pas sauvée et regarde tristement l'enfant perdu.

Alors, le féroce agent suspendant sa marche, considère un instant cette pâle fillette à l'échine pitoyable, la grosse tête enfoncée dans les épaules pointues...

Et une émotion indicible le saisit. Il ne comprend plus sa sévérité. Ses yeux s'humectent.

— Allo, à combien vos oranges, Fintje? Tenez, voilà cinq *cents*. Donnez seulement une pour le petit...

Puis, d'une voix qui s'efforce en vain d'être rude :

— Et maintenant filez vite, saie-vous!

Croquis extrait de *Notre Pays*.



## Le bateau de moules.

— Le voilà! Le voilà!

En effet, c'est bien lui. Le petit *boeier* entre dans le port!

Il s'en revient de loin, le petit bateau, aux nageoires relevées; il s'en revient de Philippine, près de la mer verte.

Ah! les jolies courses, là-bas dans l'écume du *Wester Schelde*, quand, toutes voiles dehors, penché sous le vent large, il bondit et ricoche sur la houle! Quelle joie de lutter avec l'eau folle qui s'élançe et, sur la proue cambrée, se brise en brillante poussière!

Mais il a fallu carguer les voiles et remonter les dérives. Maintenant le petit *boeier* s'en retourne paisible, enfoncé dans l'eau morte des canaux sous le poids de sa cargaison de moules.

Un dernier pont se dresse : le bateau rase les pierres grises de la passe, gagne enfin son dock d'attache.

Alors le capitaine, debout à l'arrière, lève son casque goudronné, et salue joyeusement le

populaire qui se presse, impatient, contre le garde-fou du quai.

C'est un beau gars hollandais, vêtu du mac-kensie et guêtré jusqu'aux cuisses d'un tricot bleu.

Autour de lui, deux mousses font la manœuvre, nouent les amarres.

Pendant le patron, les mains à sa large ceinture, regarde un moment ces pauvres hères qui, là-haut sur la rive, dans le nuage des haleines, se bousculent, agitant en l'air des sacs, des paniers, des cabas, des torchons, même des mouchoirs!

Et le beau gars sourit de cette frénésie. Il pense qu'il a bien fait d'arriver le premier : la vente sera bonne.

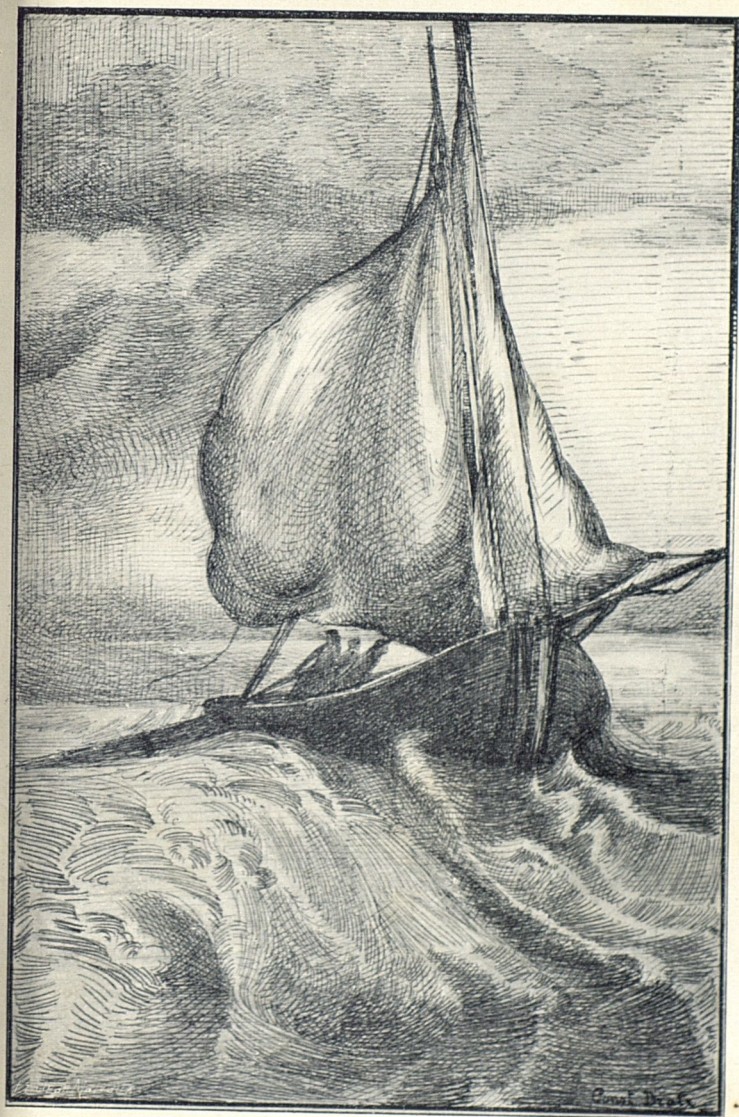
— Allons, allons, taisez-vous! s'écrie-t-il en flamand, il y en aura pour tout le monde. Regardez une fois, jamais on n'en rapporta de si grosses!

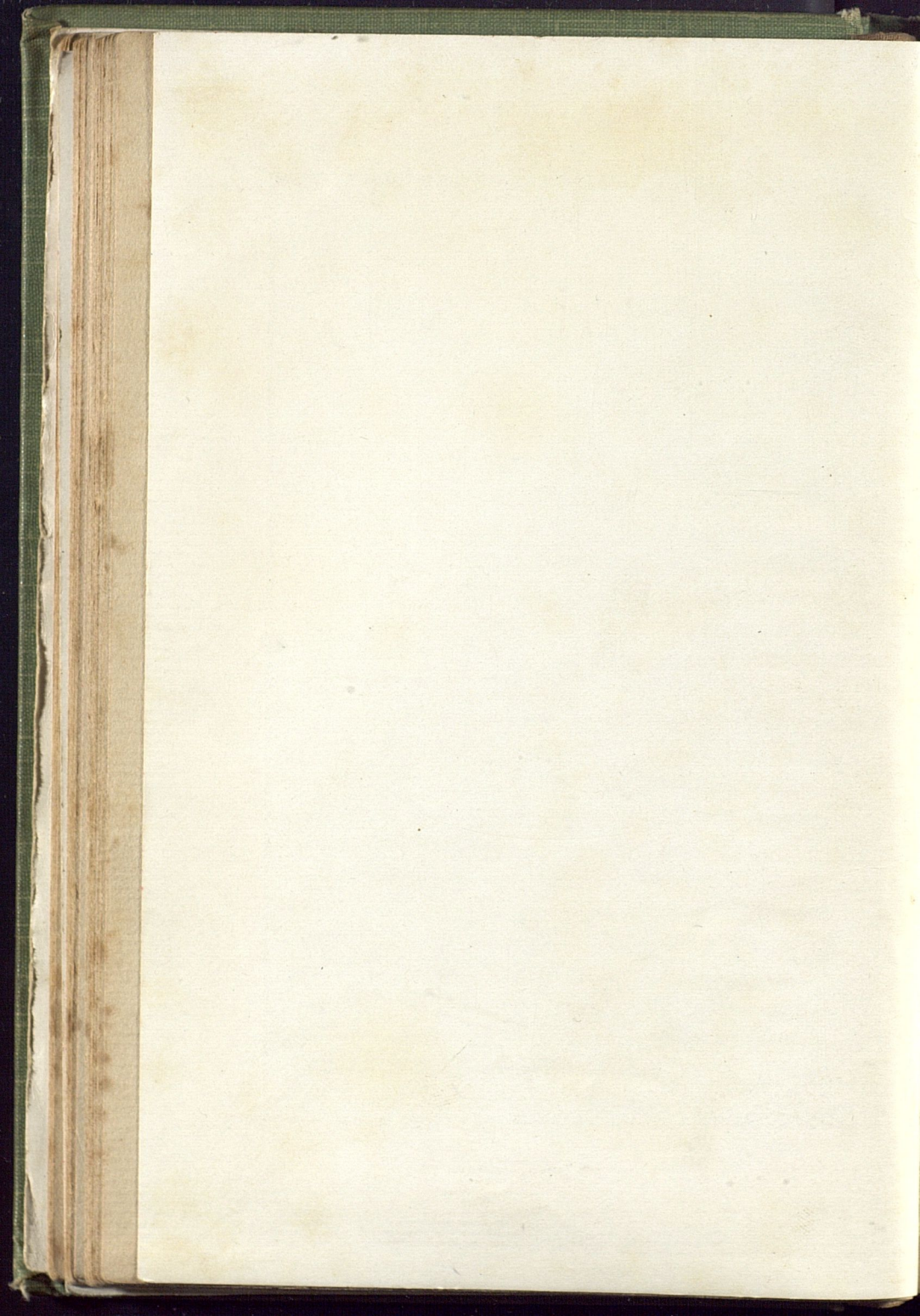
A ce discours, cris et gestes redoublent.

Une mégère, dans l'espoir de hâter la vente, lance son cabas dans la barque; mais on le rejette sur le quai.

Alors le patron hèle Tiste, le débardeur, qui flâne à la porte du *Schipperke*.

L'homme accourt, perce la foule, enjambe la rampe de fer. C'est lui qui fera la police, recevra l'argent et passera les paniers.





Cette fois, la vente commence. Un mousse a saisi la grande escoupe de bois, ramasse les moules, remplit les tonnelets que son compagnon déverse dans tous ces bizarres récipients qui tombent de la rive sans interruption.

Le patron reçoit les *cens* qu'il laisse couler dans une large écuelle. Parfois, Tiste lui remet une pièce blanche. Il faut changer. Le rude marin plonge une main au fond de sa poche, retire un vieux porte-monnaie qu'il manie avec maladresse dans ses doigts gourds.

Et pourtant, avec son casque et ses hautes guêtres, il semble un guerrier, un preux de la mer!

La cargaison diminue, mais les acheteurs affluent toujours. Sans relâche, les petits mousses travaillent dans un bruit d'écaillés. Et le niveau des piécettes monte dans l'écuelle.

Soudain le patron consulte sa grosse montre de cuivre et jette sur les quais un regard anxieux. Maintenant il est distrait; il a cessé ses lazzis et ne compte plus l'argent que Tiste dépose dans sa main. De nouveau il tire son « horloge ». Onze heures et demie! Sa figure s'assombrit. D'un ordre brusque, il commande aux mousses de suspendre la vente. Il invective les acheteurs qui masquent sa vue.

Qu'est-ce donc qu'il attend?

Tout à coup un appel joyeux retentit :

— Johann !

Le marin se retourne et sa figure s'éclaire d'un large sourire.

— Arrière, arrière vous autres ! clame-t-il aussitôt, laissez les passer ou sinon plus de moules !

Et quand la foule, surprise, s'est écartée, une belle fille s'avance, souriante, tenant un petit garçon par la main.

Vite elle s'assoit au bord du quai ; le marin la saisit à la taille, et tandis qu'il l'enlève, l'embrasse à pleine bouche sur ses joues reluisantes.

La foule applaudit à cette publique tendresse.

Mais le marmot, le marmot si drôle en ses larges culottes, reste là sur la rive. Il tend ses menottes rouges. Alors, au fond de la barque, le batelier attendri ouvre ses bras :

— Kom Pietje !

L'enfant fait un petit rire nerveux : il hésite, se baisse, mesure la profondeur d'un œil inquiet. Derrière lui, les spectateurs mis en joie, l'encouragent :

— Hardi Pietje.

Tout à coup Pietje s'élançe et tombe sur la poitrine de son père.

## Le Canari.

Frantz, le petit apprenti, s'en revient de chez l'oiseleur avec un canari dans la main.

Tout en sifflotant, il observe l'oiseau jaune dont la tête sort de son poing et se rengorge de terreur. Il sourit, lève son bras en l'air comme s'il voulait donner la volée...

Mais soudain, dans la rue Ste-Catherine, il lui semble que le captif se rebelle et se dilate, joue des pattes, s'efforce d'élargir les parois de sa prison...

Et le petit Frantz prend peur, hâte le pas :  
— Mon Dieu, s'il allait s'envoler.

A cette idée il frémit, et voilà que tout à coup, sous l'étreinte d'une force ironique, il voit très bien que sa main devient lâche et se desserre et puis s'ouvre toute large...

Et le canari s'élançe sur la place du Marché !

Une grande clameur retentit mêlée d'éclats de rire.

L'oiseau, étourdi, ignorant de l'air, rase le

sol d'abord, vole à petits bonds. Tout de suite, il n'en peut plus et s'abat sur un pavé. Une nuée de casquettes pleuvent et s'éparpillent autour de lui.

Affolé, il s'envole un peu plus haut cette fois, et file par la rue de Flandre, poursuivi par une troupe de gamins qui poussent des cris sauvages.

Frantz, très pâle, bondit au premier rang, les bras levés. Derrière lui, sa blouse s'enfle comme une casaque de jockey, tant sa course est rapide... Hardi là ! Il est près d'atteindre l'oiseau, quand celui-ci, par un crochet brusque, échappe aux chasseurs, monte droit dans l'air d'un essor pénible, alterné de petites chutes volantes, et se perche enfin épuisé sur une marche d'un vieux pignon espagnol.

Aussitôt les casquettes furieuses s'efforcent de le dégotter de cet asile sourcilleux. Mais elles sont trop légères, le vent les détourne du but. Alors toute la bande hurle, crie, invective l'oiseau qui trille au soleil.

La rue est en émoi. L'omnibus des Etangs-Noirs doit stopper.

Seul Frantz, très blême, courbe la tête et ne dit rien, songeant à la *rameling* qu'il aura de son père.

Une grosse bouchère, qui a quitté son étal pour suivre cette chasse émouvante, saisit



l'enfant par le bras et le retourne devant elle :

— Comment est-ce que vous avez fait ça do ?

Alors deux larmes glissent le long des joues du petit garçon :

— Je sais pas ! fait-il en levant une épaule pitoyable.

Soudain un grand cri le redresse. Le canari a plongé du toit dans la rue et recommence son vol capricant à travers un essaim de nouvelles casquettes.

Frantz et ses compagnons, repris d'espoir, se ruent à droite, à gauche, tantôt s'égaillent et tantôt se rejoignent sous les zigs-zags imprévus du bizarre oiseau. Et longtemps ils courent ainsi, disparaissant au loin, puis revenant sur leurs pas...

Tous sont rendus, ruisselants de sueur. Ils vont abandonner la course quand l'oiseau maudit tombe juste entre les oreilles dressées d'un gros cheval qui s'avance traînant une charrette du *mestbak*.

Prompt comme un clown, Frantz se jette au front de l'animal qui se cabre, glisse des deux fers de derrière.

Les commères poussent un cri d'effroi.

Mais déjà l'enfant a saisi l'oiselet et retombe sur ses pieds agiles.

Pâle et confus, il s'éloigne maintenant au

milieu des joyeux vivats de la foule, pressant entre ses doigts le pauvre canari au bec entr'ouvert.

Et je sens le cœur du petit oiseau qui toque dans sa paume serrée...

## La Leçon de Géographie.

Monsieur Kockuyt est un géographe passionné ; je pense bien que c'est lui qui posa *l'homme à l'atlas* de notre grand De Braekeleer...

Les poches de son paletot sont toujours remplies de cartes, et souvent il se promène en tenant dans ses bras une grosse sphère. Sa science est énorme ; il connaît tous les travaux de Sésostris, Pythéas, Strabon, Ptolémée, comme ceux d'Ortélius et d'Elisée Reclus.

Demandez lui où se trouvent Ferruk, Dunedin, Tsitsikar ou Sinalva : il vous dira tout de suite le continent, les degrés de longitude et de latitude et s'il y a des tramways dans ces villes...

Je vais même plus loin. Inventez un peu, pour voir et croyant faire le malin, une ville qui n'existe pas ! Aussitôt il découvre une cité qui s'appelle réellement comme celle que vous dites, et ce sera même une ville importante et

très riche, une capitale peut-être ! et M. Kockuyt sera « honteux pour vous » de votre ignorance.

Mais ce grand géographe ne tire pas vanité de son érudition. Il est simple comme un vrai savant. Au surplus, il n'est point avare du trésor de ses connaissances et les dispense à qui veut.

C'est ainsi que dernièrement le *baes* de l'estaminet où, tous les soirs, il boit son verre de lambic et fume sa longue pipe de terre, l'ayant prié de donner une petite leçon de géographie à son fils, M. Kockuyt, tout réjoui, fait mander son élève et posant sa sphère sur la table au milieu des verres, il commence en ces termes :

— Suske, ce qu'il faut connaître en premier lieu, c'est la géographie de son pays. Donc je vais t'apprendre d'abord les villes principales de la province de Brabant. Ce sont Bruxelles, Louvain, Aerschot...

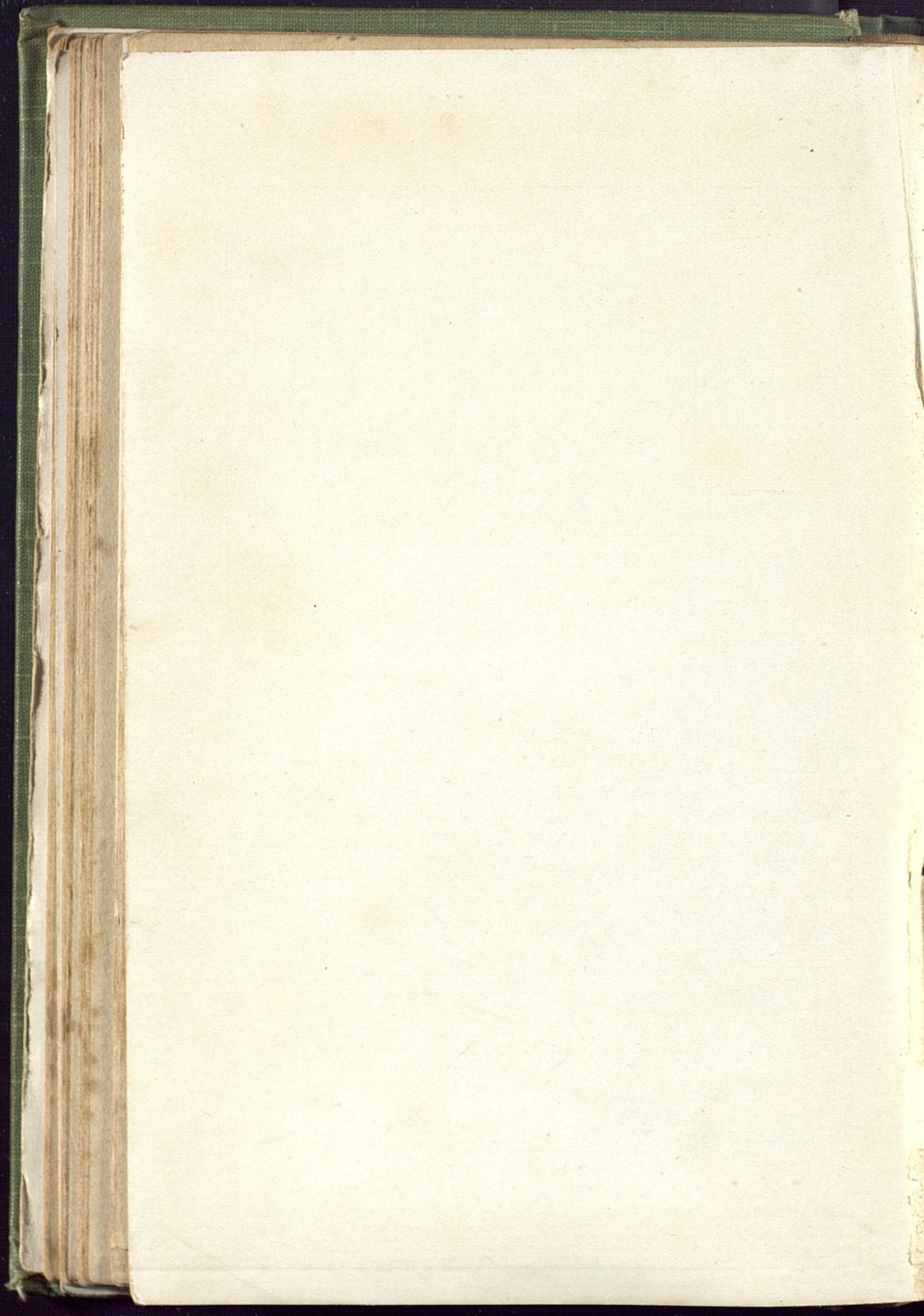
Mais à peine a-t-il prononcé ce dernier nom qu'une voix s'écrie :

— Aerschot, une ville principale ! Vous êtes fou !

Notre géographe se retourne flegmatiquement et aperçoit non loin de lui un consommateur qui le considère d'un air narquois.

Alors, M. Kockuyt, braquant ses regards





sur l'interrupteur, répète avec sang-froid et scandant ses paroles :

— Je dis que les villes principales du Brabant sont Bruxelles, Louvain, Aerschot...

— Aerschot, Aerschot, une ville principale ! allo do, vous me faites rire !

Cette fois, M. Kockuyt dépose sa pipe sur la table, se lève, et, prenant la sphère dans sa dextre, il semble Charlemagne, empereur d'Occident.

On devine qu'il va dire quelque chose de grand.

Il dit :

— Monsieur, vous êtes une double bête !

Mais à cette invective le buveur se rue sur lui et l'abat sur le plancher. Dans sa chute, M. Kockuyt aplatit sa sphère sous lui comme une galette.

Pour la première fois, les deux pôles se touchent !

Cependant on sépare les adversaires. M. Kockuyt fort mal en point est transporté chez lui : plusieurs de ses côtes sont défoncées. Il garde la chambre huit jours ; après quoi, il s'en va porter plainte contre son terrible agresseur.

Bientôt ce dernier se voit condamné par le tribunal correctionnel à une amende de dix francs, et à payer soixante-quinze francs de dommages-intérêts à la partie civile.

Mais en sortant du prétoire, M. Kockuyt, qui n'a point de rancune et ne veut faire triompher que la science, s'approche du condamné et lui dit :

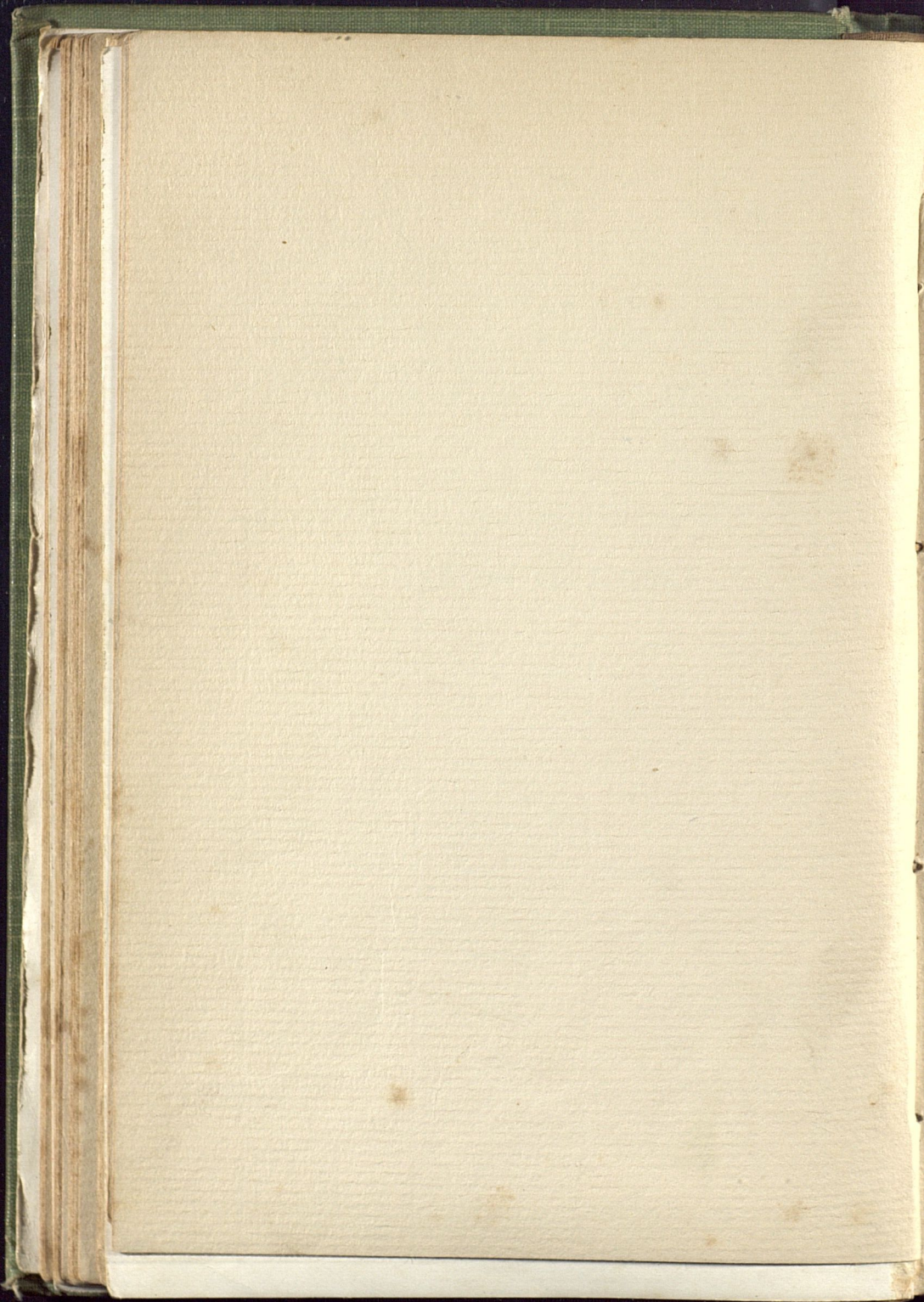
— Voyons, convenez que Aerschot est une ville principale et je vous tiens quitte des *septante-cinq* francs.

— Ça va, dit l'autre, Aerschot est un port de mer !

Extrait de *Mes Pandectes*. Paul Lacomblez, éditeur.



**Carnet de Voyage.**



## Doctor Pimley.

Mister Pimley était un docteur singulier. Un petit homme grisonnant, trapu comme un Lapon, souple et prompt comme un clown. A cinq heures du matin, il jaillissait sur le pont; tout de suite il allait aux émigrants qui, torse nu, marsouinaient au-dessus de la cuve commune.

En passant derrière eux, il les claquait sur le dos furtivement et des querelles comiques éclataient parmi ces misérables. Alors, avec l'une de ses voix de ventriloque, il jetait dans la dispute quelques invectives savantes. Les torses s'empourpraient, se renversaient déjà boxeusement, quand il intervenait, les sourcils froncés, commandant la paix.

Pourtant il ne riait jamais : sa face était comme un rigide masque de gravité, fourvoyé dans les blagues d'une perpétuelle bonne humeur.

\*  
\*   \*

Il parlait avec une volubilité vertigineuse, torrentielle. Jamais je ne parvins à comprendre son *américain* interjectif, roulant, bondissant, rempli de mots ricochants. D'abord, je parlais cramponné à ses phrases ; mais bientôt elles s'accéléraient, prenaient une telle vitesse que j'étais projeté loin d'elles, dans la secousse de leurs tournants brusques, dans les sauts imprévus des contractions !

Quant à sa science, elle me parut extraordinairement synthétique. Il avait composé un remède unique qui les contenait tous, résumait la médecine des anciens et des modernes.

C'était une pilule universelle, allopathique et homéopathique tout à la fois, une semence qui, plantée avec soin, eût fait peut-être éclore une pharmacie complète.

Et le doctor n'était point chiche de ses pois ! Dès l'aube, il les jetait aux émigrants par poignées comme du maïs aux pigeons. Ils tintaient gaiement dans les poches profondes de sa redingote galonnée, et souvent ils en débordaient sans qu'il y prît garde, rebondissaient sur le pont comme ces perles qui tombaient de l'habit de Buckingham.

Parfois, mettant son poing sous le nez des pauvres diables : « Pair ou impair, » disait-il,

et brusquement il versait une poignée de pilules dans leurs paumes.

Ainsi semées, vulgarisées, elles n'effrayaient plus personne.

Enfin, elles étaient grises pour les émigrants, argentées pour les passagers de la seconde classe et dorées pour les snobs du spardeck.

Mais chez ce praticien surprenant, rien n'égalait le diagnostic.

Mandé auprès d'un passager souffrant, il suffisait qu'il flairât une seconde, par la porte entre-bâillée, l'air de la cabine ou même l'air ambiant : il savait la maladie. Vite il lançait sur elle une, deux, trois pilules. C'en était fait : elle était tuée comme par des balles.

Il n'y eut pas un seul décès à bord. Il y eut trois naissances!

\*  
\* \* \*

Dès qu'il paraissait sur le pont, un sourire éclairait les plus sombres figures. C'était le vainqueur du spleen, la joie, la perpétuelle distraction de l'équipage qu'il étourdissait de ses gambades, de ses lazzis de paille.

Le soir, dans l'air dormant et rose, quand le merveilleux spectacle de l'Océan et du ciel retenait un moment rêveur, même jusqu'au garçon sorti de l'écouille pour verser les

immondices dans la mer, Mr. Pimley s'élançait sur le toit de la cale et faisait l'homme-serpent au milieu des émigrants assemblés. Il savait tordre son corps, lier, mêler, enchevêtrer tous ses membres si bien qu'il devenait un véritable nœud. Après quoi il se démêlait et, passant à des exercices plus intellectuels, improvisait une farce, des dialogues, des trialogues, qu'il se répliquait avec ses multiples voix de ventri-loque.

Et les tristes émigrants riaient par-dessus leurs peines.

\*  
\* \* \*

Il les aimait ces misérables. Ses pitreries étaient l'aumône de sa pitié charmante et discrète.

Parmi tous, un pauvre garçon émouvait son âme malicieuse. C'était un grand diable maigre, jeune encore, mais dont la figure émaciée, vieillie, disait une longue souffrance. Ses pommettes pointaient sous la peau. Dans les fosses des joues, sur le menton aigu poussait une barbe rare, rousse, toujours souillée de saumure et de jus de cavendish. Les prunelles gonflées s'élançaient hors des orbites et semblaient sans regards.

Tout le jour, il errait sur le pont, serrant

contre sa poitrine un harmonica au soufflet tendu mais muet.

C'était un dément silencieux, contemplatif. Il ne parlait à personne, sinon parfois au docteur qui le réchauffait dans sa cabine d'un coup de genièvre de Schiedam. Quant aux émigrants, il leur inspirait une vague inquiétude ce qui le débarrassait de leur familiarité et même de leur raillerie.

Pendant le jour, il ne jouait jamais de son harmonica : il semblait composer en-dedans, s'inspirer de la mer et du ciel. Mais le soir venu, aux premières grisailles du crépuscule, il allait s'asseoir, fatigué d'errer, sur des cordages, et, dans la flâne de l'équipage, quand le joli pétilllement des mousses de l'hélice se détachait plus joyeux, plus perlé sur le ronflement des fortes machines, il commençait à faire miauler le vieil accordéon, dont les plaintes peu à peu s'élevaient si étranges, si sanglotantes qu'elles poignaient l'âme de tous d'une sublime tristesse.

Et les snobs et les ladies descendaient du spardeck par la raide échelle de fer pour venir écouter cet Orphée mystérieux, posé sur une nef à vapeur!

\*  
\* \* \*

Mais après quelques jours de navigation, une fièvre extraordinaire s'empara tout à coup du pauvre artiste. Lui, toujours si tranquille, et dont personne ne connaissait la voix, il parlait maintenant avec force, gesticulait, faisait de grandes enjambées sur le pont comme un témoin qui mesure le terrain. Parfois il allait à l'avant s'accouder sur le beaupré et là, longuement, il regardait l'horizon dans ses mains roulées en forme de lunette.

— La terre! s'écriait-il en délire, où est la terre?

Un soir, le docteur, qui l'observait avec curiosité, lui dit à brûle-pourpoint :

— Tu cherches la terre, *my fellow!* Eh bien, tu la verras demain avant tous les autres; je te le promets.

— Je veux voir la terre, répéta le bonhomme. Je le veux! Oh, la terre, la terre!

La peur d'une navigation éternelle hantait ce cerveau détraqué.

Le lendemain matin, Mr. Pimley s'approcha du musicien et lui dit :

— Maintenant, je vais te faire voir la terre.

Il lui prit les mains et les éleva jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— Eh bien, la vois-tu la terre, à présent!



s'écria le docteur en lançant une œillade au public.

Le pauvre fou tendait ses yeux si fort qu'ils semblaient montés sur pédoncules.

— Non, dit-il enfin, je ne la vois point!

— Eh bien, et ça? fit Mr. Pimley en touchant ses longs ongles noirs, encore tout remplis de terre natale...

Extrait de *Images d'Outre-Mer*. Paul Lacomblez, éditeur.

**Les**  
**Funérailles d'un Missionnaire. (1)**

Le Père Liagre est mort !

On m'apporte cette nouvelle jeudi 30 mars, à six heures du matin. La tristesse est grande dans toute la station et je t'avoue que je suis moi-même très ému. Pourtant je ne connaissais pas le fameux Père jésuite, l'homme du moins. Dès mon arrivée à Léopoldville, le Supérieur de Ki Mwenza m'avait gracieusement invité à visiter la mission et je me proposais d'aller bientôt le saluer avec mon ami le lieutenant Georges Philippart et mon collègue M. le substitut Pirard.

Le Père Liagre est mort ! Et mon cœur, oui, se gonfle de regrets.

Sur le paquebot qui m'a amené en Afrique, mon cher camarade, l'ingénieur Aug. Adam, m'avait souvent entretenu de son ami le Père

(1) Extrait d'une lettre adressée à M. Maurice Sulzberger.

Liagre, le seul jésuite qui trouvât grâce devant l'amusante chicotte de sa langue. Le soir, dans nos flâneries du bord, sous les merveilleuses étoiles du ciel torridien, il m'avait décrit sa haute stature, sa belle tête pleine de barbe et faite pour la mitre ; il m'avait dit son érudition profonde, sa tolérance, son attitude ferme, loyale, en des « palabres » difficiles et surtout sa bonté, ses accents de cœur qui pénètrent. Et je me le représentais bien. Sans que je l'eusse vu, il me semblait que l'homme me conquerrait tout de suite, que par le charme et la grâce qui émanait de toute sa personne, il aurait une prise extraordinaire, non sur mes convictions, mais sur mon esprit. J'entendais déjà le timbre affectueux de sa voix et j'admirais ses mains, ses mains jolies et fines à l'égal de celles d'une femme, ou comme celles d'un abbé du dix-huitième. Avec lui, j'aurais apparemment oublié la terrible phrase de Mignet : « L'ordre des Jésuites, cette société habile, active, infatigable, qui, pour arriver à ses fins, ose tout, même le bien ! »

Le Père Liagre est mort !

Et je m'afflige et je me plains. Qui sait, je fusse peut-être devenu un peu son ami. Ses causeries élégantes et substantielles, ses paroles d'expansion sincère et de réconfort auraient à la longue émoussé l'aigu de mon chagrin. Avec

près de moi cette haute intelligence, point du tout enfroquée et qui tout de suite eût compris les penchants mélancoliques de ma nature, j'aurais supporté plus fermement la longueur de l'exil...

Le père Liagre est mort ! Et c'est moi, juge délégué, qui dresserai l'acte de décès !

L'enterrement a lieu à cinq heures. Vers midi, je pars en train spécial avec le Commissaire de district et le substitut du Procureur d'Etat. Quelques passagers de marque, qui se trouvent actuellement à Léo, nous accompagnent. C'est le sympathique, le très intéressant commandant Lothaire, mon aimable collègue Meurice, M. le lieutenant Knitélius chef de poste de Bankana, les charmants Pères de Haes, Vermeulen et Vangenechten. Ah ! les savoureux noms flamands !

Trente soldats Batétélas, commandés par M. de Simony, ont également pris place dans un wagon : c'est le peloton d'élite qui rendra les honneurs militaires au défunt.

En chemin, la compagnie s'augmente de MM. Briard et Walbroeck, directeurs de la S. A. B. de Kinshassa, de M. le commandant du génie Rahier et de M. l'ingénieur Cerkel, de d'Dolo.

Vers 3 heures, le train s'arrête devant la rampe escarpée qui mène à la mission de Ki

Mwenzu. Le temps est sombre; il pleut, et sans répit le tonnerre roule là-haut dans les nuées noires. Nous gravissons péniblement la côte en soufflant, en suant, tu devrais voir! Nos mac-ferlanes nous semblent plus pesants que le rocher de Sisyphe... Enfin, nous sommes sur le plateau, dans les larges chemins bordés d'ananas, au milieu des plantations d'arachides et de patates douces de la mission. De-ci, de-là, des maisons en briques rouges et couvertes de chaume s'éparpillent, à demi masquées par les élaïs et les eucalyptus. Et nous voici tout à coup entourés d'une foule de petits moricauds, aux vives figures, ceints du chapelet et tout « enscapulés », qui s'emparent de nos mains en disant : « M'botté, m'botté! » ce qui signifie « Bonjour, bonjour! »

Le Père Vermeulen — belle figure d'ascète à l'opulente barberousse — les écarte doucement et vient nous souhaiter la bienvenue. Il nous raconte en pleurant que le Supérieur est mort à deux heures du matin; il était souffrant depuis son retour d'Europe, mais on ne supposait point que la maladie dût l'emporter aussi vite. La veille encore, il s'était lentement promené au clair de lune dans les allées du parc. La désolation est immense parmi tous ces garçons et ces fillettes de la mission qui adoraient leur Directeur. Ces petits ne veulent pas quitter la maison

mortuaire. Et de fait, j'aperçois là-bas une foule de négrillons massés devant un « chimbèque » plus vaste que les autres... C'est là que repose le Père Liagre. Quand nous approchons de la demeure, les enfants silencieux se retirent avec respect.

La cellule du Supérieur est située dans l'aile droite. Le Père Vermeulen nous y conduit. Il ouvre la porte et dans le recueillement solennel nous contemplons le grand mort. Il est là étendu sur une couchette de fer, paré de ses habits sacerdotaux, de la chemise tuyautée, de l'étole aux couleurs amorties, fanées par le soleil. On l'a chaussé de ses mules noires. La barbe auguste se répand à flots argentés sur sa poitrine. Les mains violettes serrent le crucifix. La tête blême, nullement strapassée par la souffrance, garde dans l'inéveillable sommeil un caractère superbe. Quelle tranquillité, quelle grandeur morale dans cette figure! Un vrai modèle pour un Berruguète...

Cependant on apporte la bière. C'est un coffre très large et très haut, une sorte de sarcophage en planches frustes, ajustées tellement quellement et que le rabot n'a pas égalisées. Et je t'assure, ce cercueil est admirable!

On n'attend plus que le grand Supérieur, le Père Van Hencxthoven, qui doit arriver de Kisantou pour officier. Et précisément le voici,

l'abbé, qui vient à nous les mains affectueusement tendues. C'est un grand homme maigre, tout en nerfs, à la mine imposante et dont les yeux embusqués sous les sourcils lancent au travers des lunettes de vifs éclairs. Je te reparlerai de celui-là.

Les marteaux résonnent...

Enfin tout est prêt; la porte s'ouvre et le cercueil paraît, porté non sur les épaules, mais, ce qui est bien plus touchant, dans les bras de huit catéchumènes... Un coq qui poursuivait une poule s'arrête soudain devant nous et lance un kokoriko éclatant. En même temps :

— Garde à vous!

— Apprêtez armes!

— Joue — Feu!

Brrroum!

C'est la salve des Batétélas, une salve magnifique qui se répercute au loin sur les montagnes et s'éteint dans le grondement du tonnerre.

Alors s'ébranle le cortège, et les clairons sonnent aux champs!

Ah! sacrebleu, mon cher, que c'est beau!

Dans la modeste chapelle, la cérémonie atteint au grandiose. L'encens fume, le père Supérieur entonne le *Dies iræ*... Et ces petits enfants de chœur tout noirs...

Mais tu vas me croire un peu converti... Hé,

n'aie donc pas peur. Et puis, vois-tu, c'est l'épanchement d'une première impression.

A présent, nous sommes dans la grande allée des palmiers qui mène au cimetière. Cette fois, une centaine de fillettes noires, vêtues de robes bleues, marchent en tête du cortège sous la conduite de six religieuses dont les ailes des bonnets flottent sous le vent. Et la troupe enfantine entonne à mi-voix, très harmonieusement, un cantique qui me va dans le tréfond du cœur.

Nous sommes arrivés au champ de repos, une sorte de clairière dans la forêt touffue. Quelques tombes seulement, autour desquelles poussent les raidés panaches des ananas.

Les enfants et les sœurs se sont rangés en cercle à quelque distance d'une grande fosse béante. Déjà le peloton de Batétélas est aligné en face, un peu dissimulé derrière le feuillage et les cordes des lianes...

Le cercueil apparaît, frôlant les élaïs dont les palmes s'écartent et se relèvent avec un bruit de soie...

— Garde à vous!

— Apprêtez armes!

— Joue — Feu!

Brrroum!

Les clairons sonnent aux champs. Et de nouveau un petit frisson, tu sais bien ce petit frisson que donne le sublime...



Les petites filles et les religieuses ont tressauté à la formidable détonation. C'est alors que j'aperçois une sœur d'une rare beauté. Le visage est pâle, amaigri. C'est l'anémie qui fait saillir ces pommettes... Comme les yeux noirs brûlent, flamboient dans cette belle figure dont l'expression reste pourtant très douce, rêveuse!

J'éprouve une émotion singulière. Et puis, n'est-ce pas la première femme blanche que je vois depuis tant de jours!

Et voici que la jeune fille se met à pleurer. Car c'est la minute solennelle : on descend l'immense cercueil dans la fosse...

Quand, après le Commissaire de district, je jette ma pelletée de terre sur le coffre, je crois bien qu'une larme furtive...

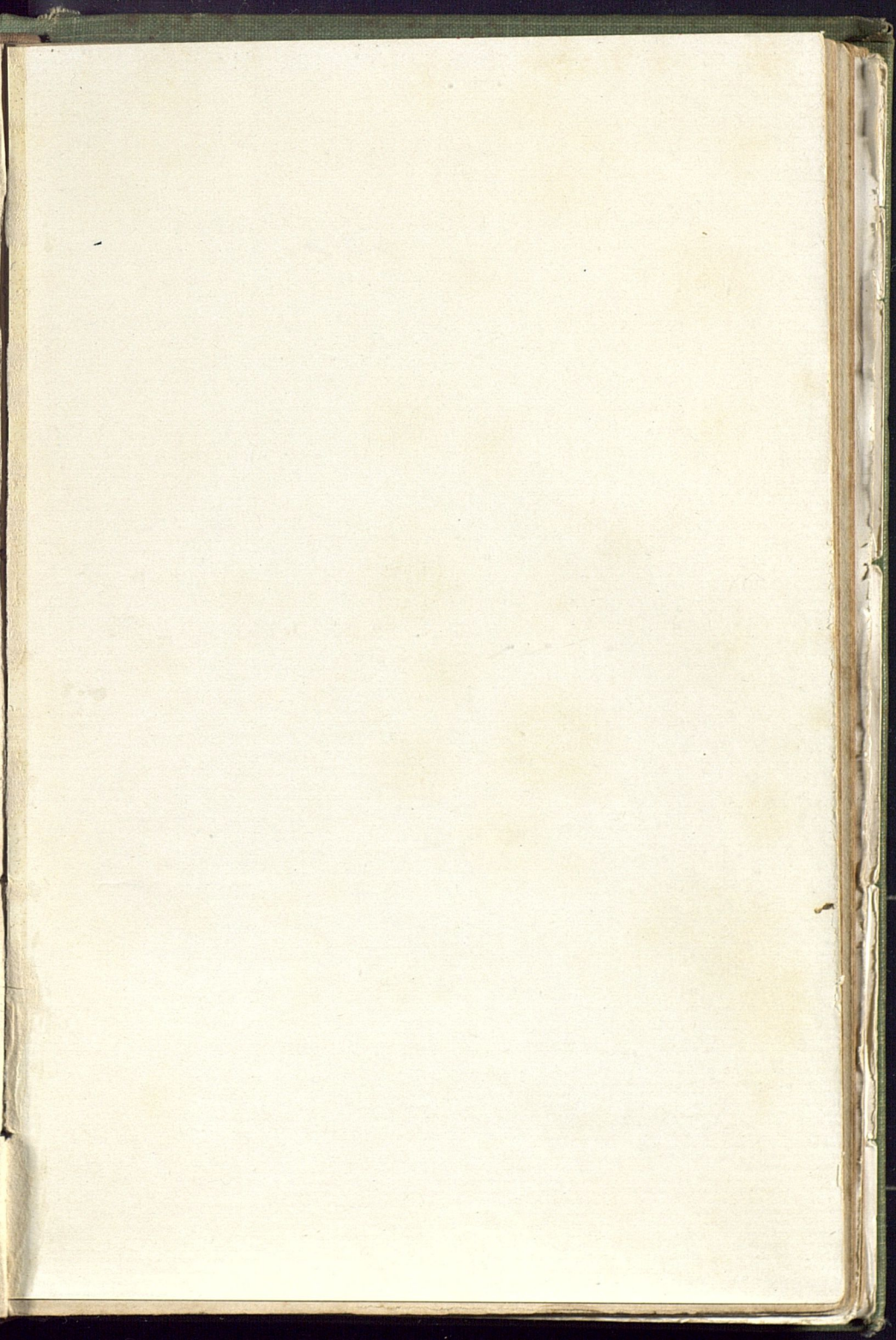
Tous, nous revenons émus, poignés, le cœur sonnait à grands coups dans la poitrine. Et tandis que nous dévalons pour regagner le train qui nous attend au bas de la montagne, le Commandant me dit à voix basse :

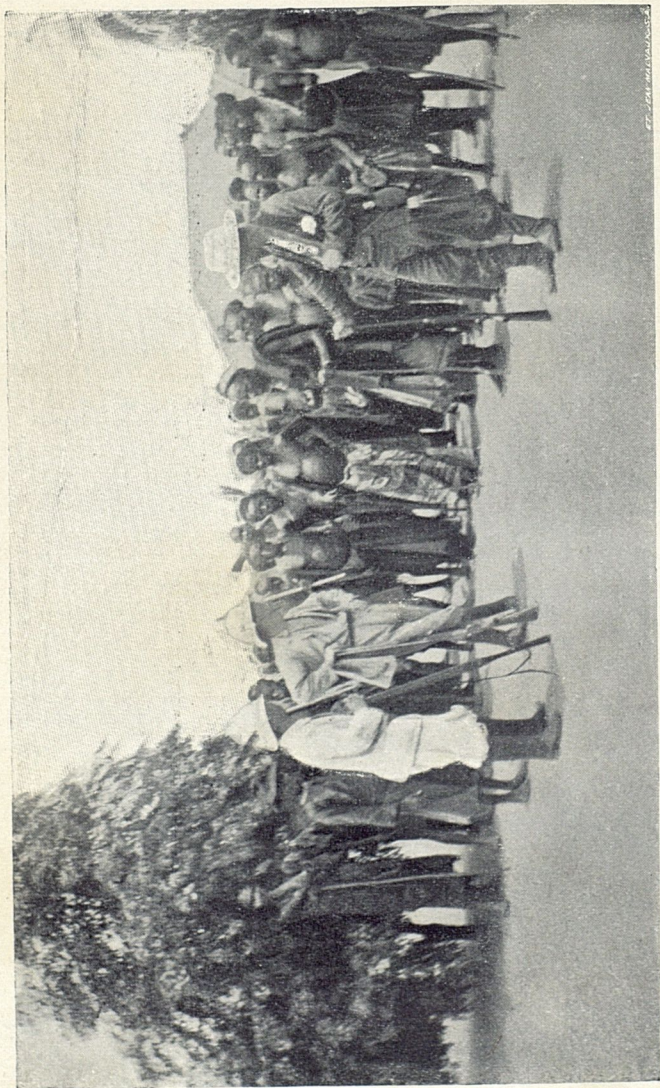
— Je n'ai jamais rien vu d'aussi impressionnant. Mais, M. le Juge, avez-vous remarqué cette jeune sœur? C'est une de vos compatriotes, une Bruxelloise de la rue de Flandre...

Alors toute cette succession de plateaux sauvages, toutes ces frondaisons serrées, magnifiques, houlant comme une mer autour de Ki Mwenza, ce ciel violent qui roule au-dessus

de nos têtes ses nues chargées de foudre, tout cet admirable tableau s'efface soudain devant mes yeux et, l'âme saisie de détresse, je vois mes chers pignons à escaliers, mon cher marché Sainte-Catherine avec ses fleurs de beurre, ses *vlierebloemen* de printemps, tout mon vieux « bas de la ville » que j'adore et que je ne dois plus revoir avant qu'il soit si longtemps!...

Extrait de *Profils blancs et Frimousses noires*. Paul Lacomblez, éditeur.





## La Chasse au Léopard.

Cette nuit le léopard s'est aventuré dans le camp. Ce n'est pas sa première visite. Depuis quinze jours il a dérobé trois chèvres, au mépris des sentinelles dont les albinis ne l'intimident guère.

En travers du chemin il y a comme un sillon : le fauve a traîné sa proie sur le sable, puis dans les patates douces où l'on voit un sentier de feuilles foulées. Un nouveau sillon dans une autre allée, encore un sentier dans les hautes herbes et la trace se perd dans les halliers.

J'examine avec curiosité ces profondes empreintes de pattes, largement ouvertes et griffues, qui estampillent le sol et forment comme le sceau du monstre. Et il me passe un agréable petit frisson à la pensée que l'animal n'est pas loin et que je pourrais bien voir tout à l'heure sa robe marquetée, ses yeux flamboyants... Car il est ici dans sa patrie, libre et roi, à l'abri des hontes de la ménagerie, sinon de nos balles.

Cependant on fait le compte des chèvres et des porcs. Aucune tête ne manque au troupeau. Et grâce au ciel, les petits enfants, les « mouana » sont au complet aussi. Alors quelle fut la victime ! Un pauvre chien sans doute. Au fait, si nous y allions voir ?

En quelques minutes nous sommes habillés de chasse et nous partons, la carabine sous le bras. Bientôt, avec grande précaution, nous entrons sous le feuillage, précédés de Ganzobo, le capita qui nous sert de guide.

Une troupe d'indigènes est déjà partie qui accrochent dans un layon du bois, et perpendiculairement à la rivière, un immense filet de façon à couper toute retraite au félin.

Au bout de deux heures d'une marche difficile au milieu du lacs des lianes et des racines déchaussées qui élèvent devant nous comme de hautes cloisons, nous atteignons la rive de la Loufimi.

L'endroit est pittoresque. Comme nous sommes très fatigués, nous décidons que c'est un excellent affût et nous attendons assis sur une souche.

Le commandant et moi nous fanfaronnons, nous plaisantons, mis en belle humeur par notre accoutrement de tueurs de tigres. Nous sommes un peu de Tarascon. Pour montrer notre quiétude, nous voulons déposer nos armes...

— Je vous le défends! s'écrie M. Knitélius qui soudain incline la tête et tend son oreille du côté du Nord. Ecoutez, écoutez! j'entends les traqueurs. Garde à vous!

En effet une rumeur monte dans la forêt. C'est la voix des indigènes qui, leur filet posé, ont fait un détour de plusieurs kilomètres et s'avancent maintenant en vociférant pour effrayer la bête chassée de la jungle et la rabattre dans le bois du côté de notre clairière.

Prudemment Ganzobo, qui n'a pas de fusil d'ailleurs, se tapit derrière nous. Moi aussi, je voudrais bien me mettre derrière quelqu'un, derrière moi par exemple...

Les cris se renforcent et résonnent et se répercutent sous le feuillage. Une petite transe délicieuse me resserre l'épigastre.

Soudain un craquement sec, terrible...

— Le voilà! s'écrie M. Knitélius.

— Où ça, où ça?

— Là-bas, sur l'arbre! Chut!

Je le vois! Je le vois! Il se tient ramassé sur la fourche basse d'un teck, les moustaches sur ses pattes, face aux traqueurs dont les cris se rapprochent. Tout le dos et la croupe sont cachés par le tronc de l'arbre. Mais la queue, légèrement recourbée à la pointe, pend le long du fût comme un bras de pompe.

Nous épaulons fébrilement.

— Attendez, attendez ! fait M. Knitélius, il est trop loin.

Ah diable ! Je ne voudrais pas pourtant qu'il s'avancât trop près ! Mais les traqueurs sont là, hurlant leur vocero de mort et frappant les troncs de leurs lances. C'est un vacarme formidable. Soudain le fauve, apeuré, se retourne, plonge de son perchoir et d'un bond magnifique, ailé, se retrouve sur un autre arbre.

Dans mon émotion je m'étonne pourtant de sa petitesse.

En ce moment le Commissaire impatient, lâche un coup, deux coups, trois coups de sa carabine Mauser à répétition. Sans doute l'animal est touché. Il pousse un rugissement et bondit et rebondit en fuyant. Il passe à trente pas de nous. A son tour, plein de sang-froid, M. Knitélius a tiré... Et moi je décharge mon Winchester, mais au hasard, pour faire du bruit !

Nous courons grisés :

— Du sang, du sang !

Les traqueurs se précipitent.

Tous nous arrivons au filet, certains de trouver le fauve embarrassé dans les mailles. Mais le léopard a disparu. *Ikélé vé!* (1) Sans

(1) Textuellement en fiotte : « Il n'y en a pas », c'est-à-dire, « il a disparu. »



doute il s'est jeté dans la rivière, car l'eau ne lui fait pas peur...

Nous cherchons, nous traquons, mais après une heure nous abandonnons la place, ruisse-lants, fourbus, mourant de faim (1).

(1) C'est seulement trois jours après notre départ que la bête fut retrouvée morte au milieu d'un fourré, dans un coude de la Loufimi.

Depuis, sa glorieuse dépouille trouée de deux balles, nous fut envoyée par le chef de poste de Bankana.

## Le Boa.

Après la sieste, le clairon va sonner le rassemblement quand éclatent des cris d'épouvante. Nous courons à l'orée du bois : la panique est dans le camp des porteurs qui fuient affolés :

— N'nioka! N'nioka!

Un serpent!

Oui, là-bas, c'est un boa gigantesque, enroulé autour de la grosse branche d'un tronc mort.

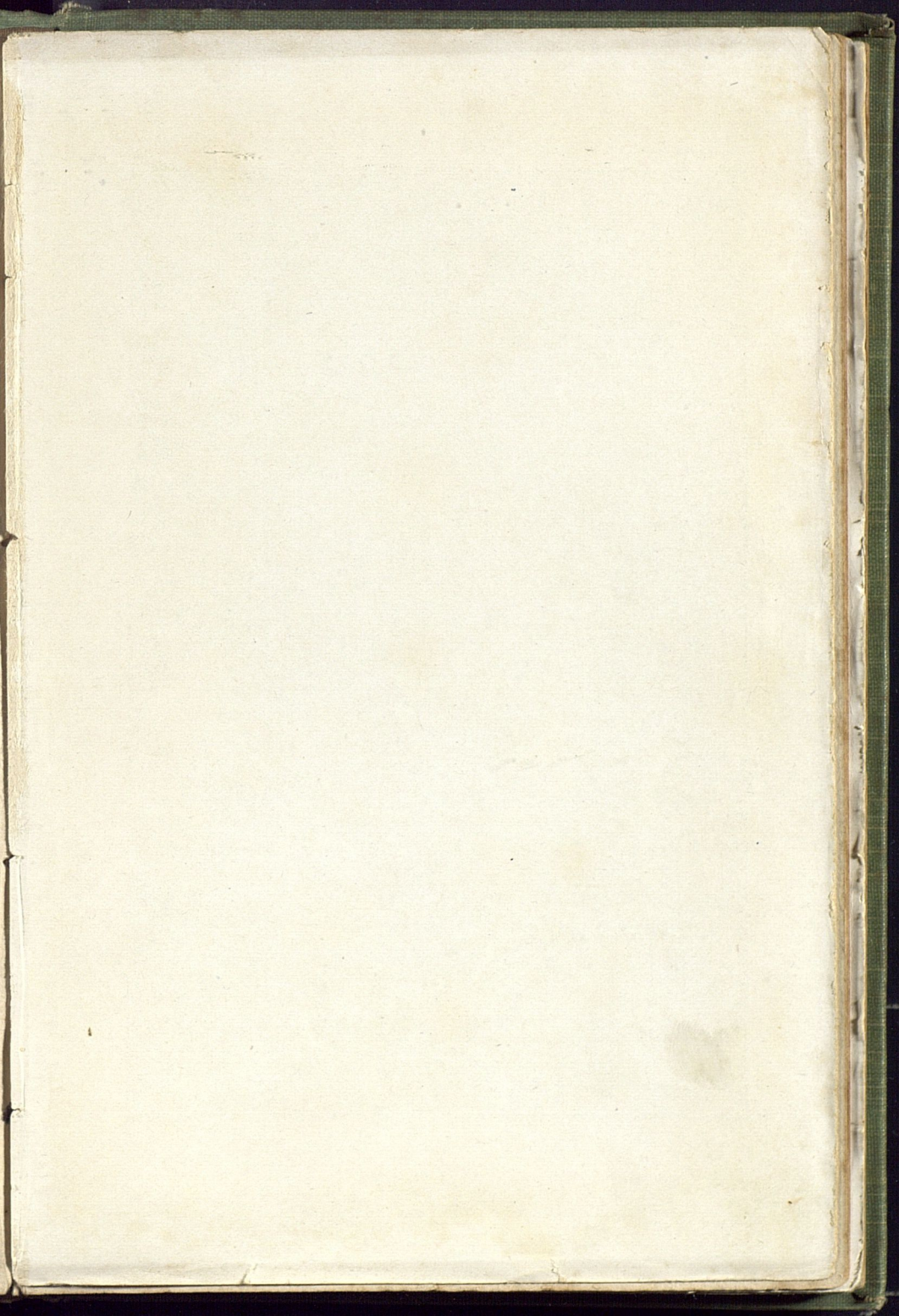
Il pointe vers le sol une tête fine et plate qu'il balance avec lenteur, humant, tâtant l'air. Sans doute il a été attiré par nos chèvres et nos poules.

Nous demeurons immobiles, ahuris, mais sans peur.

Sacrebleu, nos carabines que nous avons oubliées!

— Boy! Boy! N'kélé! (1).

(1) Fusils.





Mais j'ai mon grand revolver. A deux mains j'ajuste, je tire...

Le serpent redresse vivement la tête comme un cygne. Il n'est pas atteint. Il s'allonge, ondule, déroule ses anneaux. Il est suspendu à la branche, il fuit...

Soudain surgit un Bangala qui fait signe d'abaisser mon arme. En trois bonds il arrive sous l'arbre et d'un coup de machette frappe le reptile qui tombe dans l'herbe, sanglant, une profonde entaille au-dessous de la tête.

Déjà nous entourons le monstre qui se tord, se contorsionne, tirebouchonne dans les affres de l'agonie. J'essaie de le soulever; mais le poids est au-dessus de mes forces sans compter que la bête déploie encore une vigueur énorme pour se dégager de mes poignes flamandes.

Le boa est mort. Nous l'allongeons sur le sol afin de le mesurer. Il a cinq mètres au moins.

Quel trophée! Nous sommes très glorieux. A défaut d'une fourrure de léopard nous rapporterons au moins la peau d'un gros serpent.

J'ai tendu mon poignard au hardi Bangala qui, avec une dextérité non pareille, déchire le monstre et le « dégante » comme une anguille.

Nous déposons la riche dépouille dans une « cantine » remplie de sel, en même temps qu'un petit tronçon de viande rosâtre dont nous goûterons ce soir, à l'étape.

Et maintenant en route, et d'un pas relevé, si nous voulons atteindre n'Gouma avant qu'il soit nuit close.

\*  
\*   \*  
\*

Ce n'était pas assez de notre baignade de la matinée; nous arrivons à n'Gouma trempés jusqu'aux os par la tornade furieuse. Mais les naturels du village s'empressent d'apporter du bois; bientôt de grands feux pétillent devant nos tentes et nous séchons.

Alors don Pedro, l'air fier et cruel, paraît devant nous. Il veut savoir le dîner.

Nous commandons : potage petits pois, poulet rôti, serpent à la...

Pedro se permet d'interrompre. Avec une moue de dégoût qui fait son visage vraiment satanique, il nous conjure de supprimer le nioka de notre menu, car c'est une viande dangereuse où se cache l'âme du méchant Sorcier. Nous rions; nous plaisantons le cuisinier qui se rebiffe, conte des cas notoires et devient si prolix d'objections que nous devons l'arrêter.

— *Bika, bika!* Doucement, doucement... Tu feras le serpent, entends-tu?

Don Pedro se résigne, reste muet et farouche.

Mais comment apprêter ce mets inconnu?

M. Knitélius propose de le manger froid à la

sauce Vincent comme une truite saumonée; mais le commandant opine pour une onctueuse Tartare.

Tout cela ne me dit rien qui vaille. Je discute : c'est trop compliqué. D'ailleurs les fines herbes manquent ainsi que l'estragon. Et puis le serpent, je gage, aime à être mangé avec simplicité, sans ingrédient d'aucune sorte; il se suffit à lui-même. Mes amis s'impatientent :

— Enfin comment voulez-vous alors qu'on le traite?

— En roi!

— Mais encore?

— Hé! qu'on le serve bouilli avec une sauce au beurre. Ainsi il reste lui et nous le goûtons mieux.

Cet avis prévaut, et Pedro, mécontent, s'en retourne à ses marmites, tandis que nous allons faire un bout de toilette pour honorer le repas fameux.

Nous sommes servis!

Quand le boa paraît, une vague inquiétude, j'en conviens, sourd au fond de mon estomac. Ce n'est pas que le morceau ait mauvaise mine. Avec ses blanches arêtes qui cerclent et pointent aux deux côtés, on dirait un petit navire en construction.

Mais il me semble que de rose qu'elle était la chair est devenue légèrement violâtre; ce



ton-là me trouble. Et puis ce fumet... Cependant nos boys, si empressés d'ordinaire et qui se tiennent derrière nous comme des laquais de cour, ont déserté la table, de terreur. Diable! Mais il n'y a plus à reculer. Déjà ma portion s'étale sur mon assiette. A tout hasard je me verse un rouge-bord de vin portugais, dans la crainte d'une obstruction grave...

Allons! Une, deux, trois!

Je goûte... Mais c'est de l'esturgeon, de l'esturgeon plus lourd! La chair se détache en larges écailles.

Par exemple c'est fade, fade à retourner le plus ferme cœur...

Héroïquement j'ai tout avalé. Il ne reste plus sur mon assiette que deux arêtes, deux os courbés en arc qui forment un éperon blanc.

— Encore un petit morceau? insinue le commandant.

— Merci, merci, « ça me gonfle de trop »! comme dit Adolphine Kaekebroeck.

Et d'un trait je taries mon verre.

Le boa était passé — comme les timbaliers!

\* \* \*

Le soir, en dégustant le délicieux café des plantations de Kinshassa, nous contons des histoires de serpent — pour bien dormir.



En vieux africains, fertiles en *zwanses*, mes compagnons cherchent à me terrifier. Mais « je suis appris ». Alors, à mon tour, je demande la parole pour une anecdote véridique et je commence en ces termes :

C'était un garçon charmant, Coquilhat.

Il y a quelques années, j'eus le plaisir de me trouver à côté de lui à la table d'un grand confrère. Il ne mangeait presque rien, se nourrissait seulement du fumet des plats et de crèmes à la mousse. « La diète ou la mort » disait-il avec une tristesse souriante.

Le visage pâle, cireux, amenuisé aux pommettes dénonçait le mal rongeur. Mais les yeux, d'un regard vif et turbulent, donnaient à la physionomie une intensité d'expression extraordinaire.

Coquilhat racontait joliment ses aventures et tandis qu'il parlait, toujours il souriait — pardessus la souffrance — sans prendre garde aux plis que ça faisait dans ses joues exsangues, car il n'avait pas peur de se chiffonner la figure.

Il se moquait très finement de lui-même et des autres. Mais rien ne l'égayait comme le souvenir de ses terreurs en face des premiers serpents.

Ce soir-là, mieux portant que de coutume, charmé par la grâce affectueuse d'une hôtesse parfaite — car elle n'a pas d'album — il fut très joyeux et plein d'abandon.

Comme on servait le café, je l'interviewai sur les boas. Alors il nous dit une histoire terrible :

— Les serpents! Ah les bougres! Un soir, ma lampe à la main, j'avais fait comme d'habitude le tour de ma case, éclairant les coins et recoins, le plancher, le plafond, car je craignais qu'un reptile ne fût entré chez moi pendant le jour et ne se proposât d'y passer la nuit. Rassuré, je m'étais insinué sous ma moustiquaire d'une façon rapide et adroite afin de n'y pas enfermer avec moi quelques féroces mouches, et je me laissais doucement aller au sommeil, quand tout à coup je sentis comme un frémissement à mes pieds. J'ouvre les yeux. Ma terreur est si forte qu'elle me paralyse un moment.

» C'est un serpent! me dis-je après quelques secondes. Si je bouge, je suis perdu!

» Des gouttes de sueur coulaient dans mes yeux. Je retenais mon haleine. Ah, mais c'est bête de mourir comme ça! D'abord je me propose de rester ainsi, plus immobile qu'un mort, jusqu'au jour. Mais si je tousse? Mais oui, j'allais tousser! Voilà que je sentais de petits picotements dans la gorge!...

» Soudain, je bondis hors de mon lit. Dans l'obscurité — faut-il être stupide! — je ramasse mes draps, je cours vers la porte pour tout

---

lancer au dehors Mes mains tremblent si fort que le coin d'un linge m'échappe : *plouff!* La bête est tombée sur le sol! Eperdu, je lâche mes couvertures.

» Par bonheur je trouve la porte, je l'ouvre, je me sauve!

» Cinq minutes après, chaussé de grandes bottes, je reviens avec une torche, un bâton, et mes boys. Je m'avance, j'éclaire la chambre. L'horrible bête était encore là gisant sur une natte. Je la voyais... Elle ne bougeait pas... C'était...

— Un serpent! nous nous écriâmes.

— Non, dit Coquilhat, les yeux exorbités d'épouvante, non, c'était ma brosse... »

## Jack et Jim.

A Lagos, nous embarquâmes trois Anglais et un singe.

Je fus simplement poli à l'égard des gentlemen, à qui je gardais rancune de nous avoir obligés à mouiller, six heures durant, au large, sur une mer passablement agitée; par contre, je me liai tout de suite avec le singe d'une sincère amitié.

C'était un animal bien râblé, au poil bleuâtre, avec du vert-de-gris sur le nez et les babines; sa figure n'avait aucune distinction, mais elle respirait la bonté.

On l'attacha au bordage, à quelque distance d'une foule d'autres singes, tout petits ceux-là, et qui se blottirent contre le *steamlaunch*, dans l'effroi que leur causait ce gros babouin inconnu. Lui, cependant, assis sur la main courante du garde-fou qu'il avait immédiatement adopté comme juchoir, les considérait avec une sorte de curiosité mélancolique où n'entrait aucun mauvais sentiment.

Il était étonné de leur poltronnerie et les dévisageait doucement ; deux jolis ouistitis, mâle et femelle, dont la terreur resserrait l'étreinte, parurent surtout l'attendrir. Il voulut donc se rapprocher d'eux, pour se présenter sans doute et dire quelques bonnes paroles ; mais il s'abstint devant leurs cris d'épouvante.

Il demeurait là sur ses quatre mains, visiblement contrarié de cette défiance quand s'élança un grand chien de berger qui le mordit dans une joue rose, sous sa queue justement relevée. Il se retourna avec une prestesse stupéfiante et rendit le coup de dent à l'agresseur qui détala en hurlant.

C'est ainsi qu'il fit connaissance avec Jack, le bon chien né au pays des Boudjas.

\*  
\* \*

Or, le lendemain, Jim — c'est ainsi qu'on nommait le macaque — et Jack se retrouvèrent en présence. Le chien gronda, tandis que le singe, perché sur le bastingage, découvrait des mâchoires solidement meublées, prêt à fondre sur son ennemi. Mais Jack, devenu prudent, n'eut garde d'insister et s'éloigna avec cet air dédaigneux qu'affectent supérieurement les chiens jaloux de ne pas s'encailler.

Toutefois, ce ressentiment ne tint guère : deux jours après, je ne sais à la suite de quelle médiation, celle du cuisinier je pense, Jack et Jim devenaient les meilleurs amis du monde.

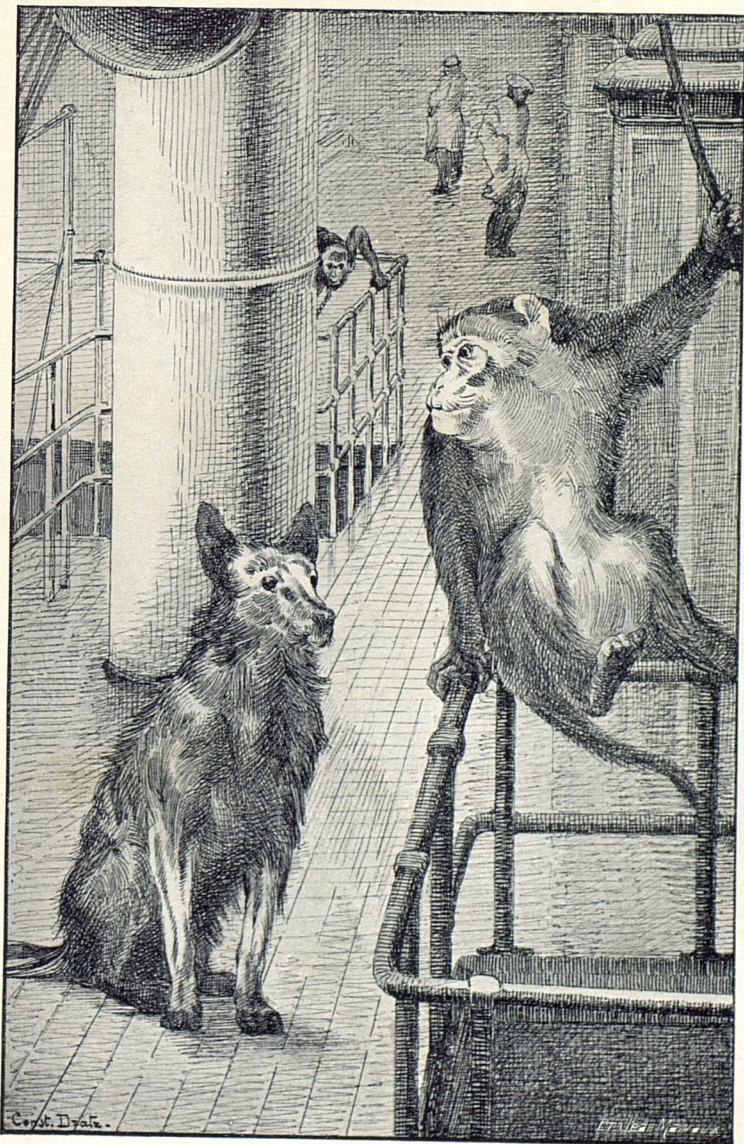
Dès ce moment, ils furent la joie du bord.

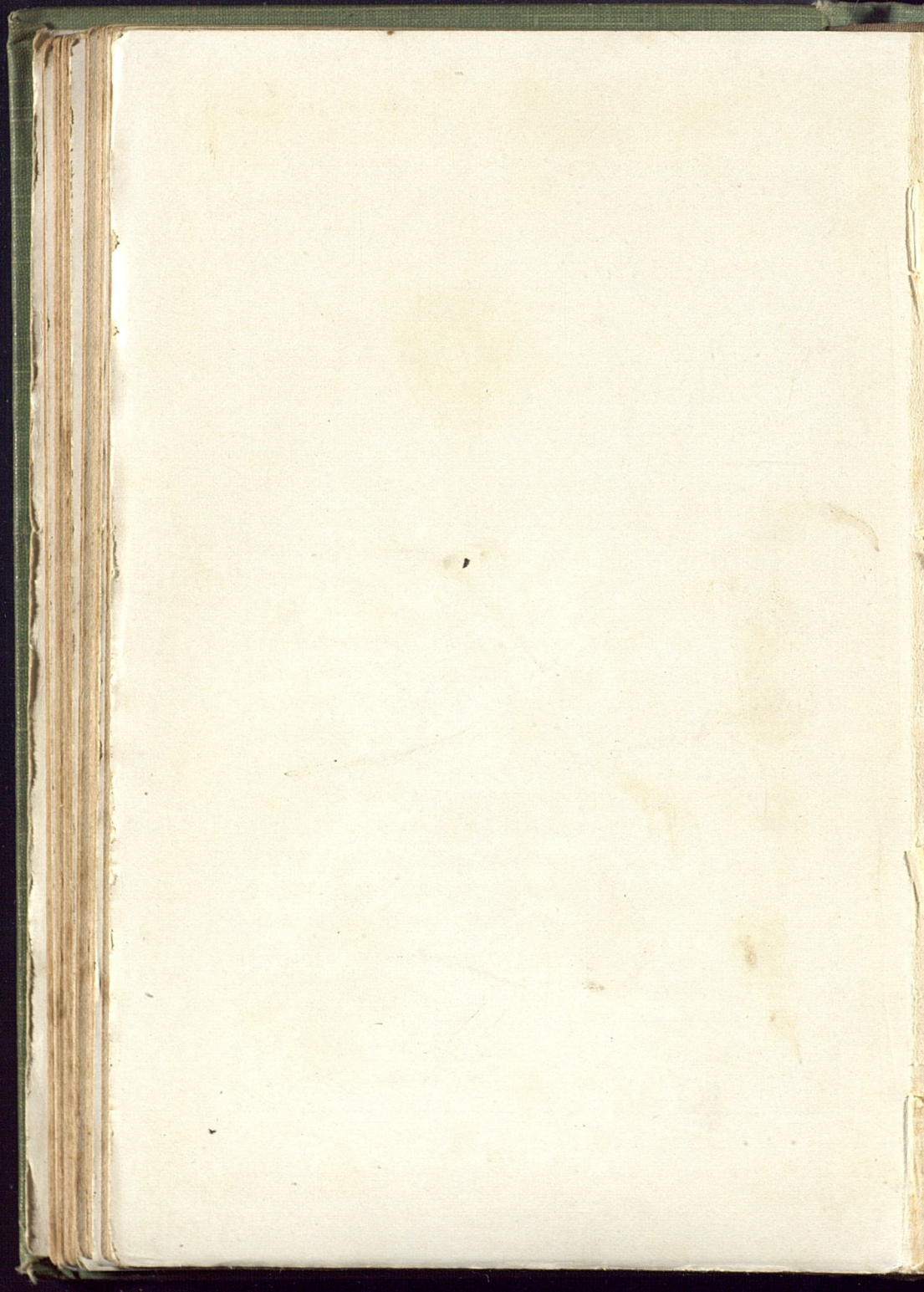
On mourait de rire devant leurs ébats comiques ; dans ces joutes fraternelles, et bien qu'il fût prisonnier de sa chaîne, Jim montrait une agilité surprenante : c'est lui qui accomplissait les plus belles prouesses. Il avait des cabrioles d'une légèreté admirable ; il dansait dans l'air, étourdissant le chien par ses gambades, lui sautant sur le dos avant que Jack eût pu le prévenir.

Mais rien n'était plus drôle, et plus humain, que ses poses de recueillement sournois, quand il semblait tout à coup abandonner la partie et fermait les yeux sans cesser pourtant d'épier son naïf adversaire.

Jack s'avancait alors pour un bon tour, et voilà que Jim, subitement réveillé, était sur le cou du pataud, fourrageant son poil, riant d'un rire aigu, vainqueur. Ah ! la belle humeur que cela nous donnait !

Il n'y avait pas jusqu'aux petits sapajous, attachés non loin de là, qui ne prissent plaisir aux exercices du gros singe et, entraînés par l'exemple, ne s'ingéniassent à l'imiter sur la bêche du *steamlaunch*.







Jack et Jim étaient inséparables : fatigués de jouer, ils s'endormaient à côté l'un de l'autre.

\*  
\* \*

Or, après dix jours de mer, nous abordâmes à Las Palmas, et Jack descendit à terre avec nous.

Je ne vis jamais pareil étonnement de chien devant les voitures et les chevaux qu'il ne connaissait pas. Car, je le répète, Jack était né chez les Boudjas, de parents belges, il est vrai, mais qui ne l'avaient point documenté sur les prestiges de la civilisation des blancs.

Partagé entre le désir de folâtrer et la terreur que lui inspiraient les véhicules et ces fringants petits chevaux espagnols, il demeurerait en arrêt, éperdu, frémissant sur ses hautes pattes. Nous dûmes le prendre dans notre tartane. Mais, comme nous gravissions une côte dans la jolie montagne verdoyante, il sauta à bas de la voiture qu'il accompagna en aboyant de toutes ses forces. On le laissa faire : il fallait bien qu'il s'habituaît. Bientôt il s'enhardit jusqu'à bondir aux naseaux de nos bêtes.

Hélas! tant de témérité ne devait pas lui réussir : au tournant du chemin, il tomba

sous les sabots des chevaux et une roue passa sur ses pattes de devant.

Ah! pauvre Jack! Il hurlait à fendre le cœur. Nous nous précipitâmes. Il saignait abondamment. Vite on le porta au ruisseau qui bordait la route, afin de laver ses blessures. Puis, on examina les membres meurtris.

Par bonheur, rien n'était cassé : la roue n'avait écrasé que le bout des pattes. On les banda avec des mouchoirs et le bon Jack fut rapporté dans la voiture dont il se garda bien de descendre encore.

C'est Jim qui fut étonné quand, le soir, nous déposâmes près de lui notre invalide! D'abord, il manifesta une grande joie en retrouvant son ami; mais l'attitude morne de Jack eut bientôt calmé ses démonstrations. Il considérait maintenant avec stupeur ces deux pattes ficelées que le chien allongeait sur le pont et mordait avec une sorte de rage pour en arracher les bandes de toile. Et Jim comprit l'accident. Alors, regagnant son perchoir, il s'assit sur son derrière et se mit à haranguer son camarade : « Ah! disaient ses yeux frétil-lants, tu avais bien besoin de descendre à terre! Pourquoi n'être pas demeuré avec moi sur le bon navire? Vois-tu, j'avais le pressenti-ment de ce malheur... »

Et Jack poussait de petits gémissements,

s'acharnait à ses bandages. Ce soir-là et le lendemain, il ne fut pas question de jeux; nos amis restèrent bien tranquilles. Mais la sollicitude du singe était admirable à voir; souvent je le surprénais, tâtant et flairant avec précaution les linges iodoformés qui entouraient les membres malades de son ami...

\*  
\* \* \*

La guérison fut rapide, car, deux jours après, comme nous passions sous le feu magique du cap Finisterre, Jack se relevait tout à fait rétabli et reprenait avec Jim ses joyeux ébats.

Par un hasard vraiment exceptionnel en cette saison de tempêtes, le golfe de Gascogne demeura aussi paisible que les mers tropicales, et nous arrivâmes à Ouessant en trente-deux heures, c'est-à-dire avec une avance d'un demi jour presque. J'en étais d'autant plus heureux qu'il nous fallait faire un grand détour pour atteindre la côte anglaise, où nous devions déposer nos passagers de Lagos.

D'Ouessant nous fûmes à Plymouth en sept heures. On entra dans le port avec une lenteur et une prudence extraordinaires, les eaux étant pleines de torpilles et d'engins de guerre de toute sorte.

Enfin, l'ancre tomba et nous restâmes im-

mobiles sur une mer admirablement glauque.

C'était un dimanche, un dimanche de gel, gai et bleu. La ville se déployait devant nous à perte de vue. Une flèche, toute vibrante de soleil, s'élançait du fouillis des petites maisons grises qui, à cette distance, semblaient toutes pareilles. Et je distinguais aussi, de-ci, de-là, des places publiques et les noires frondaisons des parcs.

Ce panorama de ville avait comme un air moyenâgeux, gothique, et me rappelait une eau-forte très ancienne.

A notre gauche, dans une presqu'île en partie formée, je pense, par l'estuaire de la Plym, s'élevait un manoir imposant au milieu d'un groupe de pins pittoresques, dont la sombre verdure se mariait aux pierres noircies par les siècles. On me dit que c'était la demeure d'un lord, ce que je crus sans peine.

A droite, tout à l'autre extrémité du port, sur le gazon jauni des hautes falaises, des jeunes gens en bras de chemise jouaient au golf ou au criquet.

Il n'y avait pas de vaisseaux de guerre dans la rade et j'essayais d'en découvrir avec ma lunette dans les docks de Davenport, quand un steamboat se détacha du quai et absorba toute mon attention. Il se dirigeait vers nous ; c'était le transbordeur qui venait chercher nos

trois Anglais. Cinq minutes après, il se collait à notre flanc de babord.

Aussitôt, un tas de jeunes *misses* sautèrent sur le pont du *Léopoldville* et tombèrent dans les bras de nos compagnons de Lagos avec une furia, peu anglaise sans doute, mais qui réjouissait le cœur. Ah! les belles accolades! Ah! les petits noms de tendresse! John, Ned, Willy — Eva, Madje, Lizzie! Ah! les douces larmes de joie!

Mais on ne pouvait s'attarder et la sirène fit entendre son premier signal. Alors, on jeta les malles et les caisses de fer des passagers sur le steamboat et, très cordialement, nos heureux compagnons de voyage prirent congé du capitaine et de nous.

Comme j'échangeais un énergique shake-hand avec le dernier gentleman, une tête sortit tout à coup de son macferlane et je reconnus Jim, le pauvre Jim qui avait bien froid.

Tandis que je lui donnais une affectueuse caresse, voilà que Jack bondit auprès de moi. En apercevant le singe, il aboya bruyamment, se dressa pour l'atteindre. Et Jim, déjà touché par notre climat, le regardait tristement de ses yeux pâles et profonds de futur poitrinaire. Jim avait compris que le moment de la séparation était arrivé.

Il se laissa emporter, car il était tout en-

gourdi. Mais, dès que son maître fut sur le steamboat, il parvint à se dégager et, en dépit de la gelée qui blanchissait la main courante, il grimpa péniblement sur le garde-fou du bateau pour dire un dernier adieu à son ami Jack.

Et le chien, que j'avais saisi au collier, demeurait là, une patte relevée, les oreilles pointées :

— Non, semblait-il dire à son camarade, c'est impossible n'est-ce pas?

En ce moment le steamboat démarra. Alors Jack se prit à gémir, voulut s'élancer par-dessus le bordage; je dus le retenir de toutes mes forces.

Et Jim poussait son cri guttural, s'agitait, grelottant, éperdu, sur son juchoir.

Non, je ne vis jamais une scène plus comique et en même temps plus poignante que la douleur de ces deux braves bêtes, si attachées l'une à l'autre, et qui se quittaient à présent pour toujours!

Cependant, le steamboat vira de bord et disparut derrière un énorme caisson flottant.

Et nous, à travers la Manche, nous reprîmes gaiement le chemin du pays bien-aimé...

## La passe Swinburne <sup>1</sup>

C'est à Kwamouth, où je laissai ma dernière lettre qui te contait les splendeurs du Pool et du Chenal, que le Kasai se jette dans le Congo.

Kwamouth est un petit poste militaire, établi sur une colline aride et caillouteuse. C'est actuellement le point terminus du premier tronçon de ligne télégraphique qui se prolongera jusqu'à Stanley Falls.

Nous sommes descendus à terre, où nous avons été reçus en grand appareil. Sur la rive, quarante soldats alignés qui présentent les armes. Devant la colonne, rien de plus impressionnant que ces trois Européens dans leurs costumes blancs déchirés, mal lavés, d'une propreté sale.

Ils sont pâles et si amaigris! Mais ça ne fait rien. Vois comme ils redressent le torse et se roidissent pour saluer militairement le chef qui passe, immaculé lui, tout galonné de bleu et or!

(1) Extrait d'une lettre adressée à M<sup>me</sup> L. Courouble.

L'émotion m'étrangle, et mes yeux se brouillent...

L'inspection est terminée à une heure. Nous remontons sur la *Ville d'Anvers* qui s'engage dans le Kasai.

C'est un beau fleuve coulant d'abord entre de hautes rives boisées, puis au milieu de grandes plaines marécageuses dont les roseaux jaunissent, croustillent comme des blés murs.

Parfois, des collines ondulent encore, dévastées par le feu, toutes brunes, toutes rousses. On dirait des vignobles l'hiver.

A mesure que l'on remonte le rude courant, le fleuve écarte ses bords, s'épanche avec ampleur. C'est une inondation qui miroite à perte de vue, une inondation resplendissante que l'on contemple sans arrière-pensée de tristesse puisqu'elle ne fait tort à personne.

Le ciel bleu, léger, fondant, tient avec le paysage. Mais tout contre nous l'eau garde une couleur de dure ardoise et forme disparate.

Elle boude le ciel, refuse de le réfléchir. Elle se cantonne dans son « quant à soi ». Personnelle, c'est vrai, mais combien laide!

Des bancs de sable affleurent, nombreux, qui brillent comme de l'or. Les bancs de sable, voilà ce qui rend la navigation du Kasai si malaisée. Il en est d'invisibles qui se déplacent sans cesse, obligeant les capitaines, à chaque



nouveau voyage, de modifier la route et la course de leur steamer.

Et les hippopotames? Ils pullulent. De loin leurs têtes qui émergent de l'eau semblent de noirs récifs. On tire dessus, mais les monstres se moquent de nos Winchester. Ils se dispersent, s'engloutissent; la bande se reforme aussitôt, reparait un peu plus loin. De nouveau ils soulèvent leurs mufles, baillent en montrant le fond rose de leur immense bouche, leurs vilaines dents en chicots. Ils chauviennent des oreilles et après un soufflement se replongent dans un remous.

Des compagnies d'échassiers, des toucans volent lourdement au-dessus du fleuve et s'abattent au sommet des arbres qu'ils fleurissent de leur brillant plumage. Des tas de pélicans goîtreux, au large et long bec couleur de gutte, s'ébrouent et s'éventent sur le sable au milieu des jolis flammants blancs et roses; et il y a aussi les marabouts, la tête dans les épaules, qui dorment sur une patte, et qu'on prendrait pour de vieux professeurs de mathématiques enfoncés dans quelque problème insoluble. Il leur manque sous l'aile un gros parapluie vert.

Beaucoup de crocodiles, allongés sur le

sable dans une sieste béate. Nous en avons tué un de belle taille d'un coup d'albini.

Ç'a été un fameux spectacle. Touché au flanc, en plein foie, il ne pouvait replonger dans la rivière. Il tâchait à se dresser pourtant, ouvrait une terrible gueule. Du steamer on entendait le claquement de ses mâchoires. Il fallait voir les Bangalas de l'équipage ! Quelles clameurs ! Hé, c'était de la viande pour eux ! Alors l'Inspecteur a commandé : — Stop !

Aussitôt les noirs de piquer dans l'eau en hurlant de joie. Sur la rive, l'un d'eux saisit l'animal par sa queue crénelée. Ah la superbe attitude pour Barye !

Le reptile se redresse, se tord, claque encore des mâchoires. Mais il succombe enfin sous les coups de hache. Pauvre bête !

On a dépecé le crocodile dans la baleinière. Du haut du pont nous avons assisté à cette boucherie peu appétitive. Dire que nous aussi nous avons toutes ces sales machines dans le corps ! Dire que ces Bangalas ne travailleraient pas avec moins de sang-froid s'il s'agissait de découper, de préparer un être humain — moi par exemple ! Brrr...

\*  
\*   \*  
\*

Mais tu ne nous dis rien des éléphants ! me reproche le petit Bob. Attends un peu.

C'est le lundi 19 juin, vers neuf heures du matin, par... ma foi, je ne sais pas la longitude, que j'ai vu mon premier éléphant.

J'ai consigné ça dans mon carnet avec combien de points d'exclamation!

Une masse énorme, un mastodonte, un mammoth quoi, moins les défenses recourbées. Je n'ai jamais vu un si grand animal dans aucun jardin Zoologique.

Il était occupé à boire au bord d'une île. Ses pointes étaient courtes, droites. Quand il eut fini, un jet brillant coula de sa trompe comme d'un tuyau de château d'eau.

Le colosse s'est laissé contempler pendant quelques minutes, puis il est rentré dans les herbes.

Quelle chance! Personne n'a tiré dessus. D'ailleurs il était trop loin, très poétiquement vêtu de brumes.

Et il s'en allé tranquillement comme la bête heureuse du paradis terrestre, celle qu'on voit dans notre si belle eau-forte de Rembrandt.

\* \* \*

Cette navigation sur les grands fleuves du Congo est vraiment distractive, apaisante et n'était ce soleil qui brûle de toute sa force,

rien n'aurait plus de charme. Les soirs surtout sont de pures merveilles. Alors le fleuve cesse sa petite houle et ralentit sa course. C'est une coulée de douce lumière.

On stoppe vers cinq heures dans une petite anse. Quand le bateau est amarré, on se promène sur la grève de sable fin à moins qu'on ne s'enfonce dans la forêt vierge toute retentissante de la chamaillade des perroquets et des singes.

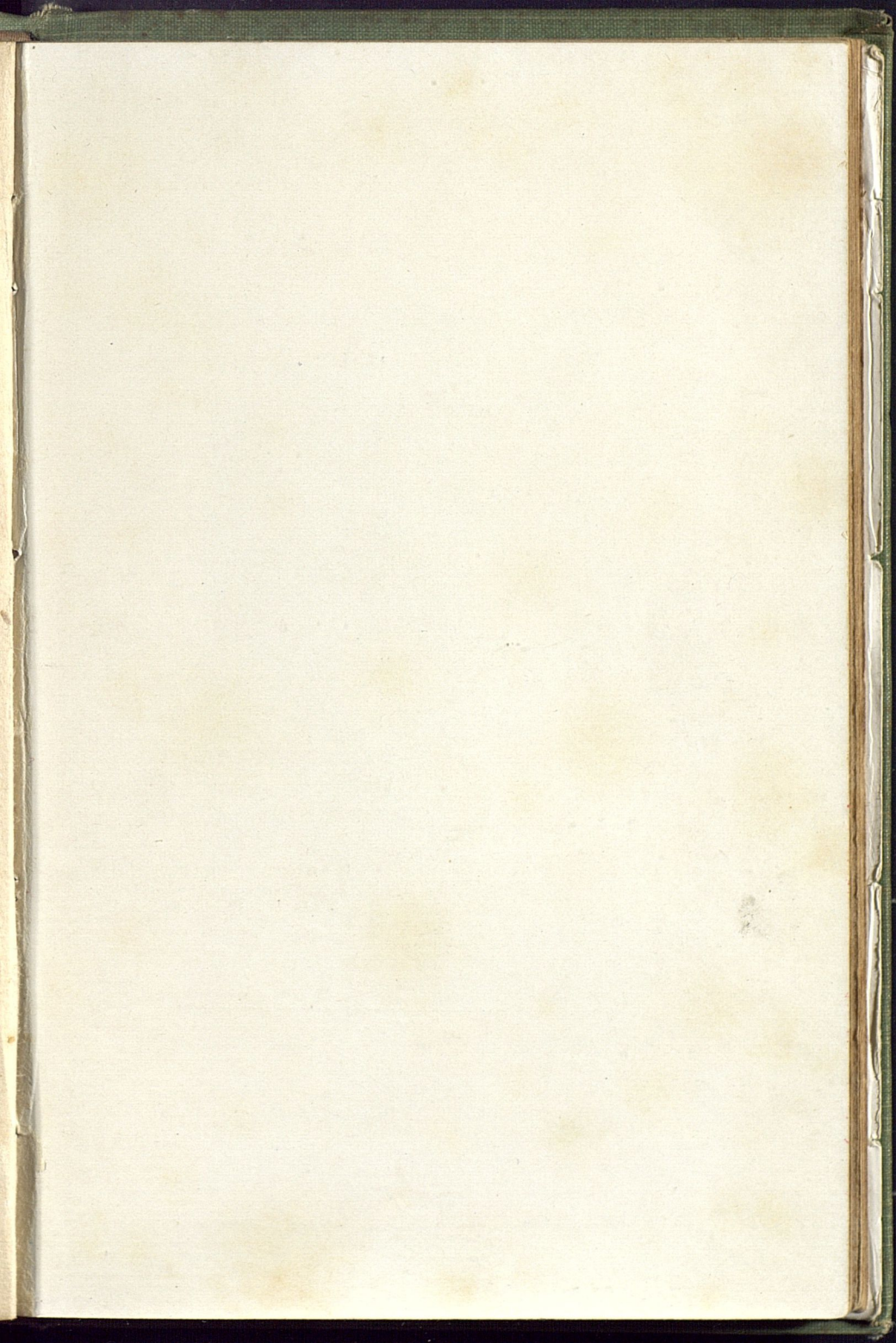
Après le dîner, je regarde les indigènes campés sur la rive autour des grands feux. Toute la nuit, j'écoute les cognées qui résonnent « mat » en fendant les souches. Et les crapauds coassent, et crécellent les cigales sous le clair de lune.

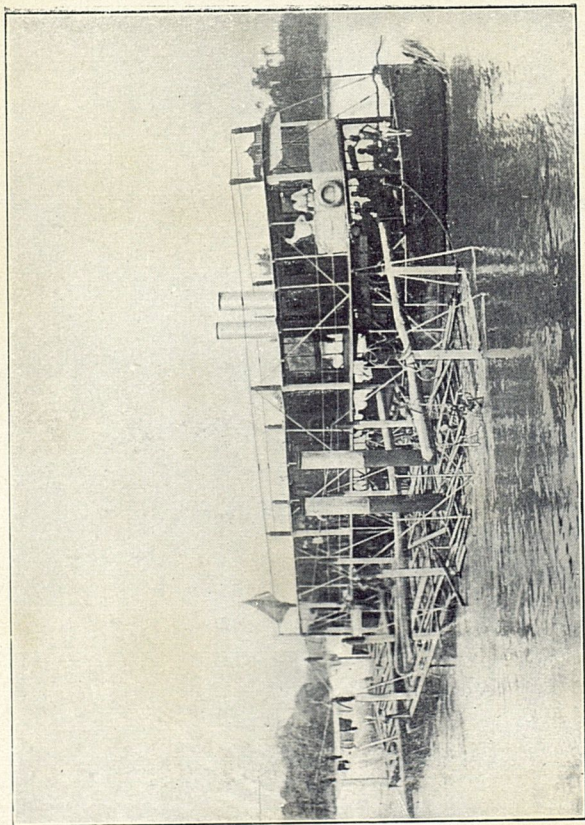
Et parfois aussi j'entends le lointain pépiage des oiseaux voyageurs, qui passent là-haut, si haut, dans le ciel et volent peut-être vers l'Europe!

On repart le lendemain, à l'aube, dans le brouillard qui traîne sur les eaux...

\*  
\*   \*  
\*

Nous sommes arrivés à Bokala le mardi 20 juin à huit heures. Mais le chef de poste étant parti en palabre dans l'intérieur avec tous ses soldats, nous n'avons fait qu'une courte





halte dans la station. J'ai vu là un petit garçon arabe qui ressemblait au petit Bob. Comme je l'ai pressé sur mon cœur ! Et je sentais en l'embrassant ainsi un regret et une consolation inexprimables...

Oh non, que je n'oublie rien ! Je me dis souvent pour me donner du cœur : chaque jour qui vient n'a-t-il pas été attendu par quelque malheureux avec un espoir éperdu ?

Eh bien, mon jour viendra aussi peut-être...

\*  
\* \*

Tu sais que M. l'Inspecteur Costermans m'avait engagé à l'accompagner jusqu'à Swinburne où il se proposait de renflouer le s.s. *Princesse Clémentine*.

Il va sans dire que je ne me suis pas fait prier.

C'est le mercredi 21 juin à onze heures, après sept jours de navigation, que nous sommes entrés dans la fameuse passe. Figure-toi le plus riant, le plus radieux endroit du Kasai.

Le fleuve largement épandu, semé d'îlots verdoyants d'où s'élançait une végétation inextricable et romantique, comme dans les gravures de Gustave Doré...

Oui, mais combien de bateaux se sont échoués dans ce ravissant paysage de conte de fées !

L'un d'eux, l'année dernière, le s.s. *Archiduchesse Stéphanie*, y a péri tout entier. On voit son épave lamentable, déjà envahie par les lichens aquatiques.

Tout a été tenté pour dégager le steamer. Mais il est comme fixé à chaînes et à boulons sur le roc. Il ne bouge plus, il est indécrochable. Ce n'est plus maintenant qu'une bouée, — une bouée de cinq cent mille francs !

La passe Swinburne a une cinquantaine de mètres de long et trente de large. Elle est bordée par des écueils complètement submergés même aux eaux basses et dont nul remous ne révèle la présence aux navigateurs. Son passage est rendu plus dangereux encore à la descente par l'obliquité du courant impétueux qui oblige les capitaines de la traverser *full steam* afin de ne pas être dérivés et précipités contre les récifs. Il s'agit donc d'embouquer le chenal juste dans son axe.

A la montée c'est moins périlleux, car la machine triomphe des rapides.

Malgré tout, les capitaines, je t'assure, ne sont pas à leur aise.

Enfin nous avons abordé sans encombre sur une côte vierge plantée d'arbres magnifiques, tout enlacés par les lianes et consolidés à leur pied par des étançons naturels gigantesques, de véritables contreforts d'église gothique.



Le s.s. *Princesse Clémentine* était cabré sur la rive, l'avant dressé hors du fleuve, l'arrière noyé sous les eaux.

Le bateau se tenait incliné de tribord à babord et reposait sur une protubérance du fond.

Il n'a pas fallu moins de dix jours pour le renflouer.

Comment peindre cette douce existence sous les ombrages de la forêt, dans l'odeur des grands feux de bois vert qui parfumaient tout ce rivage comme « le cèdre et le thuya ardents » de l'île fortunée où Kalypsô, la Nympe, « chantait d'une belle voix, tissant une toile avec une navette d'or? »

Les soldats m'avaient construit une hutte avec des branches et des nattes. Je dormais un peu à la façon des sauvages. Si tu avais vu mon lit, mon lavabo!

Etabli dans l'ombre fraîche d'un parasolier, je lisais, je prenais force notes, ou bien je causais amicalement avec M. Costermans qui me documentait sur l'Afrique.

Paul Costermans! Le terrible *Cosse*. Un chef. Un des grands organisateurs de notre colonie.

Des cheveux blonds ondés, des yeux malicieux, un nez fin, légèrement busqué et dans toute la physionomie rose et claire, une expres-

sion d'énergie calme et quelque chose de timidement sarcastique. Un causeur charmant tout plein d'ironie, qui sait mettre de la grâce et de la gentillesse dans la « capote » — un vilain mot d'ici.

Ce qui ne l'empêche pas d'adorer comme moi les bébés nègres !

J'oubliais ses mains ! Ses mains de femme, si petites qu'elles en deviennent presque difformes. C'est ce qui explique — et comme je le comprends ! — qu'il ne veuille pas les user par de trop multiples shake-hands... Il ne lui en resterait bientôt plus.

Tiens, en passant, cette petite histoire qui montre une facette de Costermans.

Quelques jours avant notre départ, nous siégions en conseil d'enquête pour examiner le cas d'un officier de marine inculpé de refus d'obéissance. L'homme assurait qu'il était malade et ne voulait pas travailler. « D'ailleurs, disait-il, à quoi bon, je mourrai bientôt ». Il ne sortait pas de là. Encore que le bon docteur Zuccaro eût conclu à la simulation, le faux malade persistait dans un mensonge que dévoilait suffisamment son appétit magnifique. Bref, il refusait tout service et morguait son chef.

A l'audience il s'entêta davantage encore.

— Ainsi donc, lui dit l'Inspecteur abandon-

nant toute bienveillance inutile, c'est un système, vous ne voulez pas travailler?

— Je suis malade, répond le prévenu. Je mange bien, je bois bien, je dors bien, c'est vrai; n'empêche que ça ne va pas. Je n'en ai plus pour longtemps.

— Encore une fois vous refusez d'exécuter mes ordres?

— Oui. D'ailleurs je mourrai bientôt.

Alors Costermans penche le torse et, terrible, le coude sur la table, l'index pointé sur le rebelle :

— Eh bien, monsieur, retenez ce que je vous dis : « Si vous mourez, n'est-ce pas, vous serez puni ! »

Le plus beau c'est que notre officier en flagella de peur !

Ce gaillard n'est pas le seul... Il y a des tas de gens ici, forts comme des baobabs, qui répètent à tout moment qu'ils vont mourir.

On va mourir : c'est très distingué.

Encore une petite anecdote, tu permets?

Un matin, à Léopoldville, je me rends chez mon greffier qui avait la fièvre. Je le trouve dans son lit. Il me confie qu'il ressent des douleurs atroces... « Je vais mourir, » gémit-il d'une voix sépulcrale. Et il presse ma main comme pour un adieu solennel.

Vers trois heures je vois mon greffier qui

entre dans mon bureau timidement, très embarrassé, tout honteux de ne pas être mort!

Mais je perds le fil...

Ah les bons déjeuners, les exquis dîners préparés par Tchibemba, le cuisinier de M. l'Inspecteur!

Que de croquis j'ai tracés, surtout de cette vaillante équipe d'ouvriers blancs et noirs qui travaillaient à force tout le jour! Assis dans ma paresse, je contemplais et je songeais. Ces coups de marteaux sur la tôle, ce bruit des crics, ces poulies gémissantes, ces renacements d'engrenages, c'était toute l'animation d'Hoboken sur cette terre jamais explorée.

Au loin retentissaient les cognées des Bangalas abattant de gros tecks pour construire des chèvres. Après de longues heures, un terrible craquement résonnait dans la forêt : l'arbre blessé à mort tombait avec un sifflement de feuilles, un épouvantable fracas de branches et de rameaux cassés. Il s'agissait alors de l'amener jusqu'au fleuve, travail d'hercule auquel s'attelaient cinquante bougres. Ils tiraient par à-coups, hurlant une complainte pour simultaner leurs efforts dans le même instant. A mesure qu'ils approchaient je distinguais les mots de leur chanson. Ils disaient : *Bizi, lozo, heûh ia, ia!* Puis ils donnaient le coup de collier. Et c'était triste et superbe ce

gémissement d'esclaves : « Nous aurons de la viande, du riz, allons travaillons bien, ĩa ĩa ! »

Pendant ils s'avançaient, et tout à coup ils passaient devant ma petite table, telle une trombe, balayant tout sur leur passage avec ce tronc énorme qui ouvrait le sol comme un coutre.

Dans cette horde de sauvages tout nus quels corps de gracieuse et robuste adolescence !

Comme notre séjour s'était prolongé au-delà de nos prévisions, nous avons fini par manquer un peu de tout.

Plus de vin, plus d'eau potable, plus de manioc.

Mais il y avait de si délicieux ananas dans la forêt, des ananas à la saveur fondante, parfumée...

Tout de même, à la fin, cette coupole de feuillage commençait à nous opprimer.

Il était temps que le steamer fût renfloué.

Quelle joie, quels cris de victoire quand le samedi 1<sup>er</sup> juillet, vers quatre heures, après bien des essais infructueux, bien des alternatives d'espoir et de découragement, le bateau se souleva sous la traction des palans et des treuils ! Je renonce à les décrire.

Et nous sommes repartis le 2 juillet.

Il avait été décidé que le s. s. *Princesse Clémentine*, usant de ses propres forces, fran-

chirait la passe le premier sans l'aide du remorqueur envoyé à son secours. Afin de prouver ma confiance dans le brave capitaine Van Horster, que je voyais d'ailleurs si malheureux du discrédit où il se croyait tombé à cause du fâcheux accident, je prends place à côté de lui sur la dunette de la *Princesse*. Après d'ironiques adieux de M. Costermans, obligé de rester sur le remorqueur « pour voir », la *Princesse* lève l'ancre. Mais tout de suite le courant la fait dériver. Le gouvernail n'obéit plus! Les Bangalas n'ont que le temps de sauter à l'eau pour amarrer le steamer qui, fort heureusement, s'arrête à une centaine de mètres en aval.

Alors le remorqueur commandé par le capitaine suédois Hussing vient nous rejoindre. Quand il nous a solidement attachés en attelle, nous remontons avec lui à trois kilomètres, histoire de prendre du champ. Puis on vire bord sur bord et nous redescendons avec une vitesse vertigineuse.

Tout le monde est silencieux.

Les sonneries du signal nous vont dans le dos...

Le capitaine Hussing, un vieux de la vieille cependant, est très pâle. A tout instant, il saisit et braque ses jumelles. Ses mains, ses bras sont agités d'un tremblement nerveux.

Sans se retourner, par des gestes brusques, impatients, il commande la manœuvre de la barre au Bangala timonier debout derrière lui.

Nous virons encore.

*Dring, Dring, Dring! Full steam!*

On entend les deux hélices du remorqueur qui se démènent avec une rage folle. Nous volons dans le courant. *Matadi, matadi!* Les pierres, les pierres! crient les sondeurs qui signalent les écueils.

Voilà la minute d'angoisse, le moment pathétique!

Nous résistons au courant oblique. A toute vapeur nous passons entre les balises.

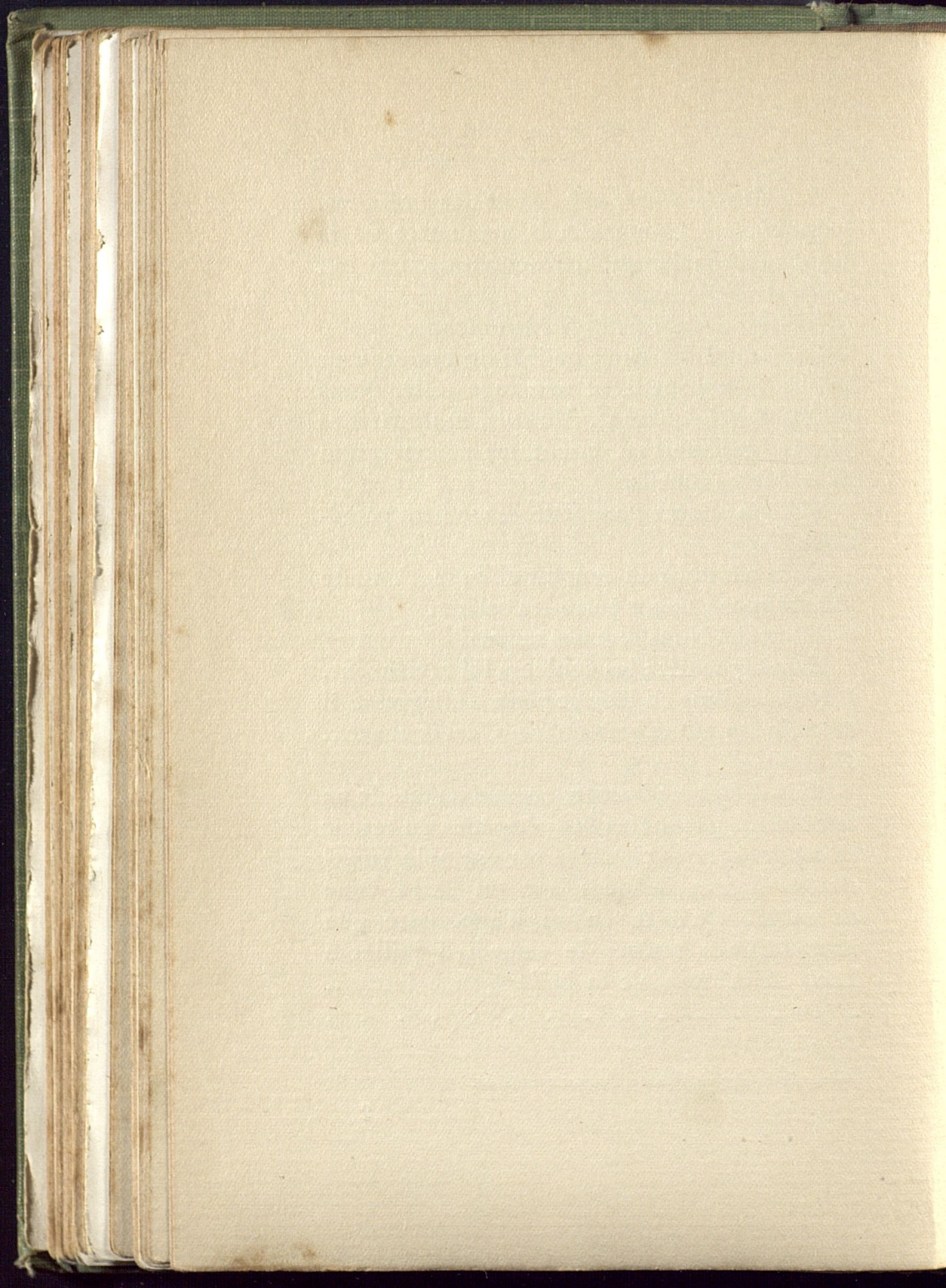
Hourrah! Nous sommes sauvés!

Hussing sourit : les couleurs lui reviennent, il agite les bras en l'air et plein d'allégresse il entonne un refrain scandinave. C'est le chant... d'Hussing!

Mais il faut me borner, comme on dit. Je ne te conterai pas toutes les péripéties du retour et comment nous restâmes par exemple vingt-quatre heures échoués sur un sacré banc de sable! Qu'il te suffise d'apprendre que nous sommes rentrés le samedi 8 juillet à Léo, où m'attendait ta belle grosse lettre...

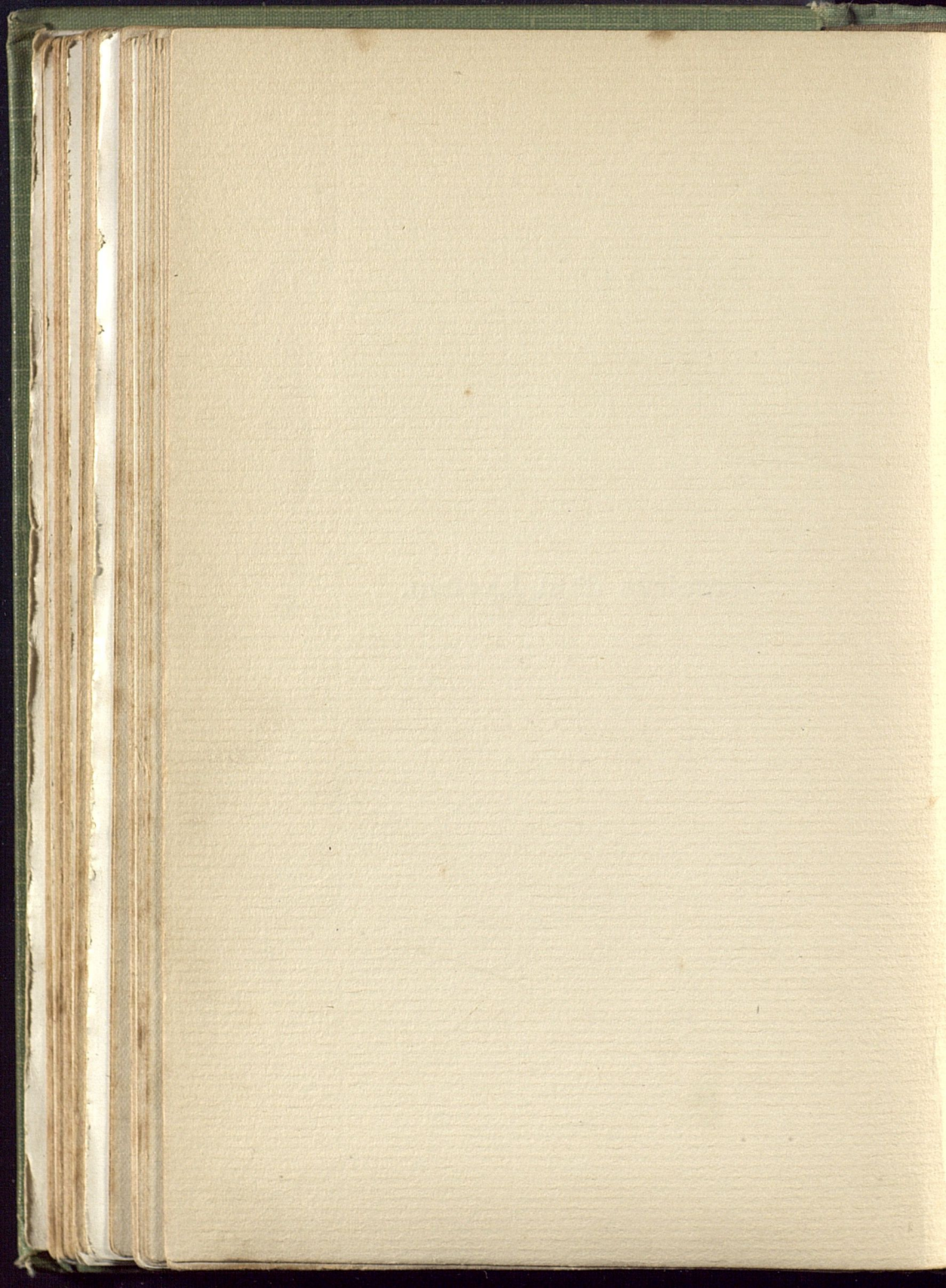
. . . . .

Extrait de *Profils blancs et Frimousses noires.*





**Mémoires d'un Lycéen.**



## Les petits Napoléon.

Au lycée de Vanves, quand revenait le printemps vainqueur des froids rudes et des brouillards emportant dans leur déroute les bronchites, les tisanes et les gargarismes de l'infirmerie, un grand événement distrayait tout à coup notre morne vie de détenus : on nous rasait la tête — la toilette du condamné !

Poussées l'hiver, luxuriantes, révoltées, elles tombaient, nos pauvres chevelures où nos plumes et nos doigts tachés d'encre fraîche s'essuyaient avec tant de fièvre, surtout à ces heures difficiles où nous cherchions à dérober avec la complicité du *Thesaurus poeticus* une étincelle du feu sacré des poètes.

Aussi gardions-nous le regret de nos boucles évanouies, et notre tête rase nous était longtemps odieuse.

Pourtant, cette taille printanière mettait un peu de gaieté dans nos salles d'étude. On pouffait de rire à la rentrée piteuse du zigue qui,

tondu de près, regagnait sa place, plein de confusion et d'horreur.

Ah, comme il eût donné gros pour avoir à ce moment, ainsi que Saint-Denis, le privilège de fourrer sa tête dans sa poche !

Pendant trois jours, nous entendions de l'étude, le chant des ciseaux qui *cigalait* dans le grand couloir.

On nous appelait deux par deux et, Mérovingiens résignés, nous allions au sacrifice.

Cette *capitis diminutio* se pratiquait dans le grand vestibule parqueté de mosaïque qui régnaît le long des *septième* et *sixième*.

\*  
\*   \*

Elle était confiée, cette opération délicate en laquelle Lespès fut Dieu, à des éphèbes lilliputiens dont la plupart étaient moins âgés que nous.

C'étaient de vagues apprentis, très audacieux, auxquels nos têtes excellentes servaient de méthode Carpentier.

Je laisse à penser quels escaliers, quels perrons de Versailles, quelles échelles du Levant, ces mêmes téméraires nous sculptaient fièrement sur le crâne !

Ils méritaient des claques.

Cependant, comme de grands artistes, ils se reculaient pour mieux voir leur forfaiture.

En leur importance, ils coupaient l'air de grands gestes, mimaient la plastique, la pose désinvolte, le tour de main du perruquier établi, qui a des eaux régénératrices à sa vitrine et un plat à barbe brimbalant au vent de la rue.

Ils sautaient autour du patient comme le sauvage autour du poteau et, tout à coup, sans sommation, vous soufflaient dans le nez :

— *Phuu, phuu!*

Puis, sous la couleur de retirer les cheveux tombés dans le cou, ils vous en fourraient des mèches dans le dos, et loin, comme un tapisier enfonce du crin en un matelas.

Horreur! car c'était alors jusqu'au soir toute la lyre — non, la harpe, il y a plus de cordes! — des démangeaisons diaboliques.

Je frémissais, surtout quand leurs ciseaux, un moment apaisés, s'insinuaient derrière mon oreille.

Minute d'angoisse, car la passe était difficile. J'étais sans défense, emprisonné dans le peignoir.

Aïe! Pincée, mon oreille.

Je saignais...

— Sapristi, faites donc attention!

— Pardon, mais vous avez là une petite bosse qui a fait dévier mon instrument. Bah, ce n'est rien. Quand on se fait raser la barbe, on en voit bien d'autres!

Comment, ils rasaient ! Ils rasaient, eux !  
Assassins par la gorge ! Je les voyais rasant  
au milieu de flaques de sang. Un abattoir !  
Alors je ne me plaignis plus jamais.

\* \* \*

Au printemps de l'année 1876, j'étais en cette posture bête du gosse chevelu que l'on détoisonne — je buvais la coupe des cheveux jusqu'à la lie — quand deux hommes parurent, qui se mirent à arpenter le grand couloir.

L'un était robuste et de haute taille.

Sous un large chapeau de soie, sa figure apparaissait pleine, énergique. Il parlait d'une voix forte, continue, en faisant des gestes lourds et larges. Parfois il s'arrêtait brusquement, se renversait, levait les bras comme pour démontrer l'absurdité d'une chose.

L'autre, maigre, jaune, hâve comme le chevalier de la Manche, la figure grimaçante et strapassée, le coude droit serré au corps, le bras gauche ballant, marchait de ses jambes fluettes un peu arquées, à côté de son interlocuteur. Muet, il écoutait avec une profondeur respectueuse et le buste incliné.

Celui-ci était mon professeur de *quatrième A*, ce bon, cet érudit M. Cuvelier, auquel j'envoie de cette place un salut sympathique.

Le parleur, c'était Napoléon Bonaparte, le prince Jérôme, comme nous l'appelions improprement dans notre jeune ignorance de l'histoire contemporaine.

Ah! j'ai fouillé et même retourné la gibecière de ma mémoire. Mais rien, rien. Du diable si je me rappelle encore une seule phrase du Prince de la Montagne! Et pourtant, tout le vaste couloir était sonore de sa belle voix.

Il est vrai que mon petit gaillard de perruquier me bousculait la tête comme dans une friction; impossible alors d'ouïr quoique ce fût.

On remarquera ici ma conscience et comme il me serait aisé d'inventer une conversation du fils de Jérôme. Mais j'écris pour l'Histoire. C'est le motif de mon scrupule. Je ne tromperai pas l'Histoire.

\*  
\* \*

Au fait, j'y songe. Le prince Napoléon parlait de ses fils Victor et Louis, dont M. Cuvelier était le répétiteur.

Ah! les petits princes Victor et Louis! Je m'en souviens, je les vois.

M. Cuvelier leur donnait des leçons particulières dans une salle d'étude contiguë à la nôtre.

Or, quand la cloche sonnait la fin des cours, nous nous rangions deux par deux à la porte ouverte de notre classe pour partir en récréation. A ce moment, Victor et Louis sortaient de la salle de répétition, un faix de livres et de cahiers sous les bras.

Ils passaient devant nous, et, farouches petits adversaires du Coup d'Etat, nous leur décochions, à la fortune de notre cervelle, des mots fins — spirituels à éteindre la Lanterne de Rochefort — mais que je n'ai pas retenus.

Victor était un long garçon, une « gigue » poussant très vite.

Timide, gracieux et distingué comme une jeune fille, il dédaignait nos lazzis enfantins qui nous valurent tant de *piquet* de la part d'un pion sans doute bonapartiste !

On le disait fort intelligent. Il étudiait avec ardeur et facilité. Il était déjà réfléchi, soucieux de ses destinées et assurément très personnel.

Pour Louis, c'était encore un vrai gosse à face mutine, un dissipé, vif comme un moineau. Rien ne l'intimidait, celui-là. Il était le héros d'une amusante histoire.

Tous les mois, on nous appelait au tribunal de pénitence pour conter nos fautes au premier aumônier. Un soir que Louis se trouvait dans la chapelle avec quelques camarades, attendant son tour d'être mandé au confessionnal où sié-



geait le père B..., il avisa une colonne et grimpa prestement au jubé à la faveur de l'ombre. Là, ayant manœuvré les soufflets de l'orgue, il s'assit tout à coup sur le clavier sonore.

Cela fit un bruit faux, apocalyptique, effroyable!

L'abbé jaillit de son armoire, cherchant le sacrilège; mais le prince Louis, déjà redescendu et agenouillé à son banc, paraissait s'abîmer dans un examen de conscience, tout heureux sans doute de pouvoir ajouter un nouveau crime à son inventaire de fin de saison.

On ne fit point d'enquête. Louis dut cyniquement avouer quand son tour fut venu.

Cette prouesse nous remplit longtemps de joie et d'admiration. A ce petit Louis, nous décernâmes l'éloge rare de « chic type ». Son attitude crâne vis-à-vis de l'abbé nous faisait même un peu songer à Napoléon le Grand devant Pie VII....

. . . . .  
Plus tard, à Sannois, en Seine-et-Oise, où j'allais passer mon dimanche chez de chers camarades, je rencontrais souvent les princes Victor et Louis comme ils sortaient de la gare pour escalader le mail-coach qui les emportait à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde. Nous nous reconnaissons et l'on se saluait très cordialement.

C'étaient là ces aiglons, dont la jeune République, en ces temps détestables, heureusement révolus, ne prenait pas encore souci...

## Lucienne.

Comme j'étais « mignon » — je le sais depuis que je ne le suis plus, c'est-à-dire depuis longtemps — l'abbé de Bonfils s'imagina un jour que je ferais un parfait enfant de chœur.

Il ne se trompait pas; je servis la messe avec beaucoup de dextérité. Je maniais crânement les énormes missels; j'étais un attentif échanson et je savais donner à ma clochette des sonorités pleines d'injonction ou de douceur.

J'appris aussi très vite à balancer et à faire fumer un encensoir, ce qui me valut des succès dans les fêtes carillonnées.

Mais il est juste d'avouer que je partageais l'admiration des condisciples avec mon ami Pedro d'Equilaz, un gentil Vénézuélien — peau olivâtre, ardentes prunelles, — qui n'était pas plus haut que moi et dont les qualités d'assistant, pour n'être pas aussi appréciées que les miennes, n'en étaient pas moins estimables.

Au vrai, nous formions tous deux un couple joliment contrasté : lui tout noir et bronzé ; moi, tout blond et pâlot ; le Midi et le Nord, Latin et Celte.

Les bonnes sœurs de l'infirmerie n'étaient pas insensibles à notre charme enfantin : elles nous caressaient avec une certaine complaisance et nous choyaient bien mieux que les autres gosses.

\*  
\*   \*

L'abbé de Bonfils avait une taille au-dessus de la moyenne. Il était svelte, bien pris dans sa soutane irréprochable et qui me sembla toujours neuve, peut-être parce qu'il en avait beaucoup de rechange. Si je me rappelle bien, le jeune aumônier descendait par sa mère d'une ancienne famille du Piémont ; il montrait encore, gravée sur la cuvette d'une antique « tocande », la patte d'ours, emblème de ses aïeux.

C'était un prêtre propre, coquet même, mais sans nulle affectation. Il était blond, d'un blond tirant sur le roux, et lissait ses cheveux avec soin.

Sa figure, d'une carnation animée, respirait la bienveillance. Malheureusement ses yeux étaient faibles ; il devait les renforcer à l'aide de belles lunettes d'or.

Enfin, sa parole pleine de douceur charmait et pénétrait.

L'abbé de Bonfils était populaire. On le préférait au premier aumônier, M. B..., qui avait certainement ses qualités lui aussi, mais dont le verbe était rude et même assez bourru parfois. Celui-là, je crois que c'était un curé têtue et fanatique, sans aucune finesse. Il nous ordonnait de croire sous menace de pensums et n'avait aucun respect pour les doutes de notre conscience. Sa grosse voix grasse nous effrayait un peu. Sa figure, toujours mal rasée, souriait rarement et sans naturel : elle avait quelque chose d'un César brutal. J'avoue aussi que l'homme ne se soignait guère : il avait son fumet... Sa soutane luisait, montrait la corde, et se poudrait aux épaules de pellicules. Au fait, le père B... était probablement un grand saint.

M. de Bonfils, lui, séduisait par la distinction et la cordialité de ses manières. Ses mains longues, ses doigts en filière eussent tenté le pinceau de Van Dyck. Et puis, il sentait bon la violette de deux sous!

Il aimait les petits et leur était, pour ainsi dire, maternel. Dès qu'il apparaissait dans les cours, les jeux cessaient instantanément et tout le monde accourait au-devant du jeune abbé; il savait de bien plus jolies histoires que le père

B... et les racontait, pour le plaisir, sans prendre souci d'y enfermer une morale ennuyeuse. C'était un artiste; les fées, l'ogre, les génies du cycle arabe ne lui inspiraient aucune répugnance, et il nous captivait par le récit savamment filé de leurs admirables aventures.

M. de Bonfils m'avait immédiatement distingué à cause de ma tristesse; il conçut pour moi une vive affection en apprenant que j'étais étranger, sans « correspondant » à Paris et que je ne sortais jamais le dimanche. Aussitôt, il s'ingénia de toutes manières à adoucir mon exil : je fus son préféré, son « chou-chou ». Au lendemain des vacances, quand le cœur encore saignant d'avoir quitté la maison paternelle, je pleurais sans répit, escomptant presque la mort — oui, la mort — comme une joie ! il me prenait sous le bras et se promenait avec moi dans la sombre cour. Il m'exhortait au courage avec des paroles émues que j'entends encore :

— Allons, petit, disait-il, sois raisonnable. Tu pleures parce que tu as quitté ta maman... Mais la séparation n'aura qu'un temps. Trois mois, c'est si peu de chose quand on travaille bien ! Voyons, tu les reverras tes parents ! Les vrais malheureux, ce sont ces pauvres petits, et il y en a tant parmi tes camarades ! qui n'ont plus ni père ni mère... A toi, le bon Dieu les

a conservés. Et tu es triste et tu pleures ! Mais tu devrais être heureux au contraire en pensant à la joie que tu éprouveras à les retrouver !

Il ne me parlait jamais sans que je fusse réconforté, et je l'aimais de tout mon cœur.

\*  
\* \* \*

C'est pour adoucir ma peine qu'il s'était avisé de me faire chanter au lutrin, et m'avait appris à servir la messe.

Il fit mieux. Afin de nous récompenser, l'ami Pedro et moi, de notre application, il nous emmenait en promenade le dimanche, après vêpres. Nous allions au Point-du-Jour, à Suresnes, à Châtillon. Parfois aussi, l'abbé nous conduisait dans de modestes collèges ou des hospices du voisinage dont les Pères directeurs étaient de ses amis et où l'on nous faisait grande fête.

Enfin, un jour — jour délicieux et dont le souvenir dilate encore mon cœur — M. de Bonfils nous mena chez les parents de notre condisciple Maurice L..., qui possédaient à Clamart un beau cottage entouré d'un jardin magnifique.

Ah ! l'accueil cordial ! Il y avait là beaucoup de monde, toute une « potée » de parents parisiens bien fournis en petits garçons et en fillettes.

M<sup>me</sup> L..., une grosse dame, plantureuse comme une Flamande, s'attendrit tout de suite sur le sort de ces deux petits exilés et nous embrassa avec emportement. Puis, sans perdre de temps, elle organisa un goûter plein de sirops, de confitures et de petits fours.

Après quoi, on nous donna la volée, tandis que les grandes personnes s'installaient sous la véranda autour de l'aumônier qui charmait tout le monde par sa voix suave, son esprit doux et caustique comme celui d'un Fléchier ou d'un Fénelon.

Conduits par ce joufflu de L..., nous nous répandîmes dans le parc au milieu d'une ribambelle de cousins et de cousines. Ce fut très gai. Comme nous avions atteint une sorte de petit bois, nous délibérâmes sur ce que nous pourrions bien faire. Les avis se multipliaient et l'on n'aboutissait à rien quand Lucienne, la grande cousine de L..., une jolie demoiselle de treize à quatorze ans, proposa de jouer tout bêtement à cache-cache, ce qui fut accepté. Aussitôt, d'une petite voix impérieuse, elle nous commanda de faire le cercle et commença :

Une poule sur un mur  
Qui picote du pain dur  
Picoti, picota...

Pedro et moi, nous fîmes immédiatement



hors cause. C'est l'ami Maurice qui resta le dernier. On le pria de tenir le « but » jusqu'à ce que nous eussions crié « fini » et la troupe s'éparpilla dans toutes les directions.

Pour Pedro et moi, qui ne savions pas les bons repaires, nous demeurions un peu hésitants lorsque Lucienne nous prit par la main :

— Venez, vous deux, je connais une cachette introuvable.

Et rejetant sur le dos son opulente chevelure brune d'un coup de tête plein de mutinerie, elle nous entraîna en courant.

Bientôt nous rencontrâmes un petit mur que nous franchîmes sans difficultés pour sauter dans un superbe verger rempli d'espaliers. Nous nous arrê tâmes un peu essoufflés.

— Maurice ne nous découvrira jamais ici, dit la fillette en riant, nous sommes chez le voisin!

Et comme nous restions ahuris, légèrement inquiets de cette violation de propriété, elle nous rassura :

— Oh! j'ai la permission; je puis cueillir ici tous les fruits que je veux... Je vous recommande les framboises blanches, elles sont délicieuses! Mangez, ne vous gênez pas...

Pedro, qui était gourmand, considéra cette invite comme un ordre et se plonge aussitôt dans un épais buisson de framboisiers.

Quant à moi, je fus très comme il faut : je dis que je préférerais visiter l'enclos.

— Alors, viens avec moi, fit Lucienne en me tutoyant sans façon, là-bas sont les couches...

Elle m'avait repris par la main et je marchais timidement à côté d'elle, heureux, ravi, charmé par cette gamine si jolie, si délibérée surtout. Ah que j'étais enchanté d'être si petit et de paraître moins vieux que je ne l'étais ! Car j'avais treize ans sonnés.

En cheminant, Lucienne m'interrogeait :

— C'est toi, le petit Belge, pas ?

— Oui, je suis de Bruxelles.

— C'est loin, pas ?

— Très.

— Alors, on vient jamais te voir ?

— Jamais.

— C'est triste, pas ?

— Oh ! oui...

A ces mots, elle passa les bras autour de mon cou et, adorablement maternelle, elle m'embrassa avec tendresse :

— Ecoute, quand j'irai voir Maurice au Lycée, je dirai qu'on t'appelle aussi au parloir. Nous jouerons dans le parc...

Je rougis, je balbutiai des remerciements. Mais nous étions arrivés devant les melons :

— Regarde, c'est des cantaloups !

Mais je ne regardais que Lucienne. Com-

ment m'y prendre pour lui rendre son baiser ? Car je tenais à être poli avant tout...

En ce moment, Pedro, gorgé de framboises, commit la maladresse de nous rejoindre : j'en éprouvai un dépit excessif, un vrai sentiment de jalousie.

— On nous appelle, dit cet importun, je crois qu'il est temps de retourner.

Nous avions complètement oublié la partie de cache-cache et M. de Bonfils. Il fallut sortir du verger charmant.

De nouveau, Lucienne nous avait pris par la main :

— Je connais un chemin de traverse, nous serons tout de suite arrivés.

Nous rentrâmes sans nous presser. Cette fois, ce fut Pedro qui subit l'interrogatoire :

— Toi, t'es un Espagnol, pas ?

— Oui, de Caracas.

— Quel drôle de nom ! Et c'est loin ?

— Oh oui, trente jours sur la mer.

— Alors, on vient jamais te voir ?

— Mes parents, jamais. Mais j'ai mon *correspondant*.

— Dis, c'est triste ?

J'attendais la réponse avec un émoi indicible tant je craignais qu'elle ne fût suivie d'un baiser aussi doux que celui que j'avais reçu. Hé, ce gaillard de Pedro était très beau ! Par bonheur,

il n'était pas sentimental pour un sou. Il répondit sans fard :

— Mais non, je m'amuse très bien à Paris.

— Ah! fit Lucienne étonnée.

Et rangainant son attendrissement, elle hâta le pas sans plus s'occuper de ce jeune transatlantique.

\*  
\* \*

— Eh bien! s'écria M<sup>me</sup> L..., quand nous fûmes arrivés à quelque distance de la maison, où donc étiez-vous cachés? On vous cherche depuis un quart d'heure! M. l'abbé est très mécontent...

Lucienne prit tout sur elle avec une si jolie bravoure que M. de Bonfils sourit :

— Rassurez-vous, mon enfant, dit-il aussitôt, vous êtes une charmante petite fille et l'on vous pardonne de grand cœur.

Il fallait partir. M<sup>me</sup> L... et quelques autres jeunes dames nous serrèrent éperdûment dans leurs bras, et nous prîmes congé de Maurice ainsi que des petits cousins et cousines que nous avions à peine entrevus.

Mais comme l'on nous reconduisait processionnellement à la grille du château, Lucienne, qui marchait à côté de moi, prétendit me montrer un petit chemin bordé de buis qui contour-

nait un parterre et là, derrière un massif de rhododendrons, elle me fourra vivement dans la poche un paquet de chocolat :

— Ce sera pour manger avec ton pain de quatre heures...

Et elle ajouta en m'embrassant :

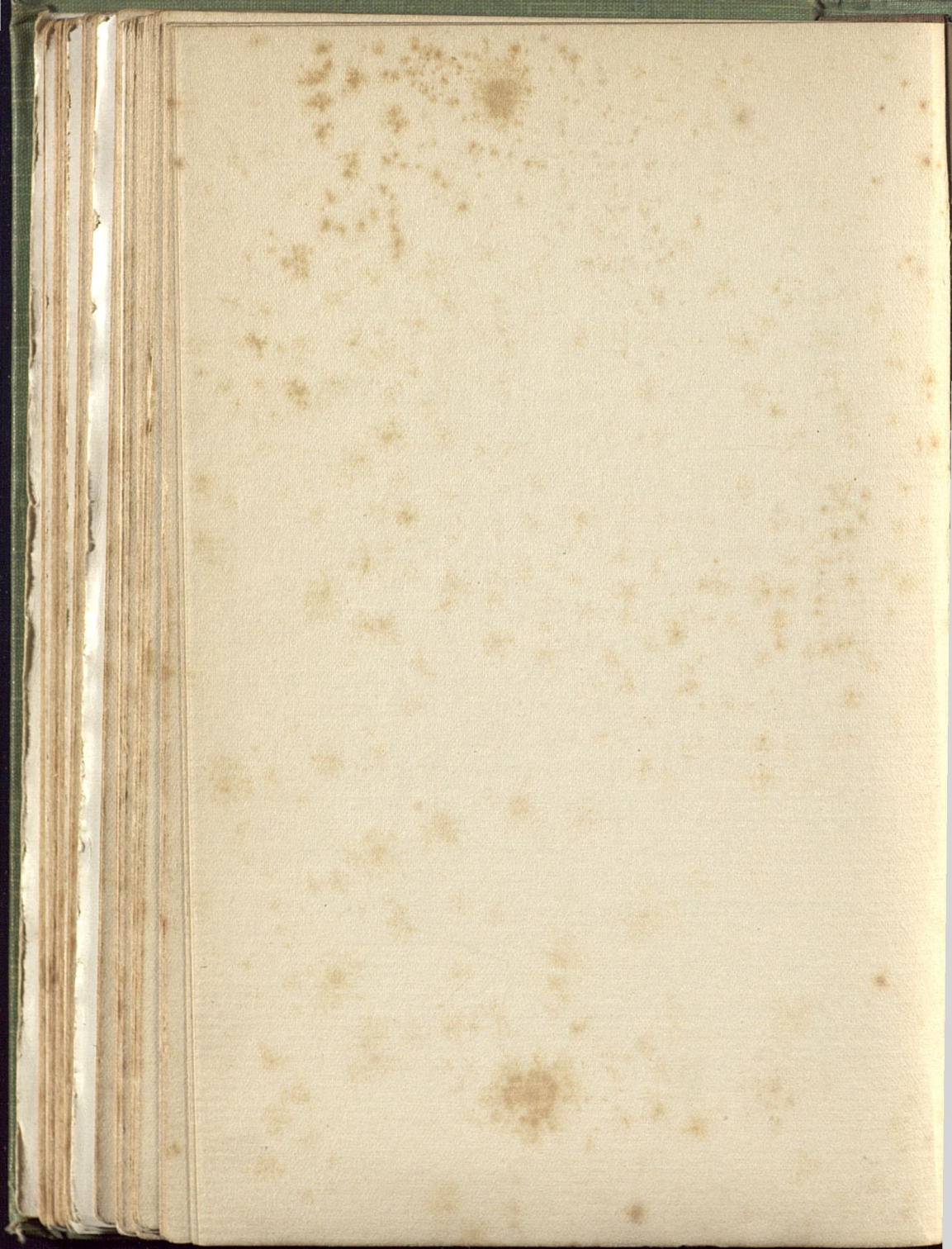
— Sois tranquille, mon petit, je viendrai te voir.

. . . . .  
Elle ne vint pas et je ne la revis jamais. Car l'année suivante mon ami L... passa à Charlemagne, tandis que M. de Bonfils, promu, je crois, premier aumônier dans un lycée de Paris, nous quittait pour toujours.

Mais je n'oubliai pas le cher abbé. Et pour cette Lucienne, qui jouait déjà si bien à la maman, je n'y pensais jamais, dans mes tristesses de bagnard, sans être consolé. Elle fut la petite fleur bleue et comme la Picciola de mes prisons! (1)

Extrait de *La Maison Espagnole*, J. Lebègue et C<sup>ie</sup>, éditeurs.

(1) J'ai appris depuis que M. de Bonfils occupe aujourd'hui le siège épiscopal du Mans. Ce prêtre plein d'érudition et de bonté devait monter à la prélature.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
La Légende authentique de l'Ane . . . . .	5
Le Petit Chaperon Rouge . . . . .	13
La Cloche et l'Enfant. . . . .	23
L'Enfant de Ramsgate . . . . .	27
Mon Grand-Père . . . . .	35
CROQUIS BRUXELLOIS :	
A la Couque d'Or . . . . .	47
Le Troupeau. . . . .	52
La Toupie . . . . .	56
Le féroce Agent. . . . .	59
Le bateau de moules . . . . .	63
Le Canari. . . . .	67
La Leçon de géographie. . . . .	71
CARNET DE VOYAGE :	
Doctor Pimley . . . . .	77
Les Funérailles d'un Missionnaire. . . . .	84

	Pages
La Chasse au Léopard . . . . .	93
Le Boa . . . . .	98
Jack et Jim . . . . .	106
La passe Swinburne . . . . .	115

MÉMOIRES D'UN LYCÉEN :

Les petits Napoléon . . . . .	133
Lucienne . . . . .	141



